U d'/of OTTAWA
39003003330296

JAN 27 19

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/dialoguesetentre01volt

1659 x
3 ed. 2000

VOLTAIRE

DIALOGUES

ET

ENTRETIENS PHILOSOPHIQUES

RECUEIL COMPLET

DE TOUS LES DIALOGUES PUBLIÉS ISOLÉMENT OU SOUS CE TITRE

ET AUGMENTÉ NOTABLEMENT

Par l'addition de tous les Dialogues extraits des Œuvres complètes de Voltaire

PUBLIÉS DANS UN ORDRE NOUVEAU

AVEC INTRODUCTION, NOTES ET VARIANTES

INDEX PHILOSOPHIQUE

PAR

ANDRÉ LEFÈVRE

TOME I

PARIS

C. MARPON ET E. FLAMMARION

ÉDITEURS

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

Tous droits réservés.

franc

VOLTAIRE

DIALOGUES

NOUVELLE COLLECTION

JANNET-PICARD

Volumes elzéviriens in-16 à 1 fr. le volume

ŒUVRES AUTHENTIQUES

ÉLUCIDÉES PAR DES PRÉFACES, NOTES, NOTICES, VARIANTES TABLES ANALYTIQUES, GLOSSAIRES, INDEX

VILLON. — Œuvres complètes. . . . . 1 vol.
CAYLUS (Mme de). — Souvenirs. . . . . 1 vol.
CONTES FANTASTIQUES — Diable amoureux, Démon marié, Merveilleuse histoire . . . . . 1 vol.
LA PRINCESSE DE CLÈVES. . . . . 1 vol.
MALHERBE. — Poésies complètes. . . . . 1 vol.
MANON LESCAUT. . . . 1 vol.
LA FONTAINE. — Contes et nouvelles . . 2 vol.
LA FONTAINE. — Fables. 2 vol.
DAPHNIS et CHLOÉ . . 1 vol.
RESTIF DE LA BRETONNE. — * Contemporaines mêlées 1 vol.
** — du commun 1 vol.
*** — par gradation 1 vol.
REGNIER. — Œuvres complètes. . . . . 1 vol.
HEPTAMÉRON DES NOUVELLES DE LA REINE DE NAVARRE. . . . . 2 vol.
RABELAIS. — Œuvres complètes (Notes et Glossaire). . . . . 7 vol.
AVENTURES DE TIL ULESPIÈGLE . . . . . 1 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. — Paul et Virginie. . . . . 1 vol.
PERRAULT. — Contes 1 vol.
LE SAGE. — Le Diable boiteux . . . . . 2 vol.
LA CÉLESTINE, par Fernando de Rojas, traduction de l'espagnol par Germond de Lavigne. 1 vol.
CLÉMENT MAROT. — Œuvres complètes. 4 vol.
DIDEROT. — Œuvres choisies:
* Le neveu de Rameau . . . . . 1 vol.
** Pensées philosophiques. . . . . 1 vol.
*** La Religieuse. . . 1 vol.
**** Jacques le fataliste 1 vol.
LE ROMAN DE JEHAN DE PARIS, roi de France, revu sur deux manuscrits de la fin du XVe siècle, par ANATOLE DE MONTAIGLON. . . . . 1 vol.
MOLIÈRE (Notes de Louandre). . . . . 8 vol.
CHÉNIER. Poésies. . . 1 vol.
Le Roman bourgeois, par A. FURETIÈRE. 2 vol.

PARIS. — IMP. C. MARION ET E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.

VOLTAIRE

DIALOGUES

ET

ENTRETIENS PHILOSOPHIQUES

RECUEIL COMPLET

DE TOUS LES DIALOGUES PUBLIÉS ISOLÉMENT OU SOUS CE TITRE

ET AUGMENTÉ NOTABLEMENT

Par l'addition de tous les Dialogues extraits des Œuvres complètes de Voltaire

PUBLIÉS DANS UN ORDRE NOUVEAU

AVEC INTRODUCTION, NOTES ET VARIANTES

INDEX PHILOSOPHIQUE

PAR

ANDRÉ LEFÈVRE

TOME I

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

PARIS

C. MARPON ET E. FLAMMARION

ÉDITEURS

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

Tous droits réservés.

PQ
2072
L43D5
#1

AVANT-PROPOS

Les DIALOGUES de Voltaire datent de sa maturité. Ils appartiennent à cette période d'activité féconde où le défenseur de Calas, de Sirven, de Montbailly, des serfs du Jura, prit conscience, non pas de son génie, mais de sa mission et de sa puissance.

La défiance des gouvernements, en lui imposant l'exil, lui avait valu la sécurité, la liberté d'esprit, bien plus, l'empire des intelligences; en l'isolant, elle l'avait grandi. Sa pensée et son cœur s'étaient élargis comme son horizon. Du terrain neutre où il bravait les fureurs cagotes et les auto-da-fé parlementaires, il voyait s'affaisser l'ancien monde et venir la Révolution. Son rôle, dès lors, était tracé : représentant du monde nouveau, il devait préparer les hommes à l'ordre futur établi sur la tolérance et la justice. Les Délices, Ferney, coins de terre immortels, devinrent les capitales de l'humanité, le centre du mouvement, où convergeaient toutes les informations, toutes les idées, et d'où la vérité pleuvait en feuilles volantes sur les préjugés à détruire, sur les jugements à casser, sur les fictions religieuses et sociales, sur le trône et l'autel.

Voltaire ne renonçait pas à la composition littéraire, aux formes et aux genres qu'il avait illustrés : tragédie, comédie, histoire, roman, conte, facétie, poëme, correspondance, tous les cadres lui furent bons; mais il préféra désormais les moins artificiels et les plus maniables, ceux qu'il pouvait remplir en un moment.

Sans cesse il eut devant les yeux cette maxime : « Plus les hommes seront éclairés, plus ils seront libres. » Et, sans relâche, il prodigua la lumière. Il ne la versait pas à flots dans de gros et imposants ouvrages; il la divisait, l'aiguisait en rayons sans nombre, afin qu'elle portât plus avant et qu'elle écartât davantage. Ses traits, drus et rapides, atteignaient plus d'abus à la fois. Sans doute, sortis de la même forge, façonnés de la même main, faits du même métal, ils se ressemblaient, ils se répétaient. Pourquoi non? L'un enfonçait l'autre. Et durant trente années, l'inépuisable archer cribla toutes les cibles; on essaye d'en boucher les trous, mais sa marque s'y voit encore.

Il est presque superflu de rappeler ici les rares mérites, le naturel achevé, le tour piquant, la pureté, la précision et l'agilité de la langue, tout ce qui fait de la prose de Voltaire le modèle du bon style français. Ces dons éclatent à chaque ligne des *Dialogues et entretiens*. Nulle part sa pensée ne se présente plus nette et plus sûre d'elle-même. En les recueillant dans un ordre nouveau, nous avons la conviction de rendre à sa mémoire un hommage qu'il eût agréé; et quand les fêtes du Centenaire réuniront autour de sa statue les représentants de la France et de ce Paris dont il a incarné l'esprit, nous déposerons avec confiance à ses pieds cette humble et pieuse offrande.

Sa grande œuvre, d'ailleurs, n'est point achevée. Les superstitions, l'intolérance, la crédulité hypocrite et voulue avec lesquelles il croyait en avoir fini, et qu'aux yeux de la raison il a ruinées de

fond en comble, paraissent ressusciter plus vivaces, plus tenaces, plus funestes. La science minutieuse, la patiente exégèse ont recommencé un travail que Spinoza, Diderot, Voltaire avaient fait et bien fait; l'atticisme et l'art pour l'art n'ont pas réussi, n'ont pas même songé, à délivrer le monde des fantômes que le XVIIIe siècle, d'un souffle, avait réduits en fumée. Ces spectres, bagatelles grossies au microscope, obstruent le jour; et le peuple, inquiet des recrudescences bigotes, la bourgeoisie infidèle à ses traditions, ne voient plus clair dans l'ombre où les poussent à reculons les réactions coalisées.

Le ridicule ne tue plus en France. Il faut essayer cependant de cette arme immortelle. L'esprit public sera sauvé quand il s'apercevra qu'un trait de Voltaire contre les ballons gonflés du sentiment religieux, du catholicisme ultramontain ou libéral, vaut toute une montagne de bouquins érudits. Non que l'érudition de Voltaire soit à dédaigner; mais elle a sur la nôtre cette supériorité qu'elle est un moyen et non une fin, qu'elle voit le but et qu'elle y vole. Le but, c'est la libération de l'esprit humain. Nous déchiffrons, nous discutons; Voltaire constate. Voltaire rit : Voltaire a conclu. Son ironie, sans doute, a des audaces où la pruderie moderne rougirait de la suivre; mais ce qu'il a écrit est à relire, non à refaire; et si la mode n'admet plus les mordantes hyperboles de sa polémique, au moins est-il bien temps que son rire prodigieux nous arrache aux langueurs d'un respect affadissant.

Qu'on ne nous prenne pas toutefois pour un *laudator temporis acti*. L'admiration ne nous aveugle pas. Dans les pages que nous avons rassemblées, il en est qui appartiennent à l'avenir, qui sont encore en avant de notre moyenne mentale. Il en est d'autres qui n'ont gardé qu'un intérêt historique, une valeur rétrospective, le charme de l'esprit et du style. Mais quoi! si Voltaire a été dépassé, c'est dans une voie qu'il a ouverte. Déjà, parmi ses

contemporains, Diderot, Helvétius, d'Holbach, La Mettrie avaient interprété avec plus de profondeur les premières indications des sciences de la nature; ils avaient compris que les fictions logiques sont de même ordre que les fictions religieuses; que les lois de l'univers, ou ce que nous appelons ainsi, ne sont pas subordonnées aux lois de l'entendement. Dans ce merveilleux dialogue, qui est un des chefs-d'œuvre de notre littérature et de l'esprit humain, *le Rêve de d'Alembert*, Diderot a jeté sur la genèse des êtres et sur les destinées du monde vivant, un regard si pénétrant que nous marchons encore à sa lumière. Voltaire s'est attardé aux constructions spécieuses du rationalisme. Par prudence d'abord, ensuite par conviction, il a accepté quelques-unes des thèses du déisme; il en ressasse les arguments usés, causes finales, ordre universel, intelligence générale prouvée par l'harmonie des choses, formules vides qu'il n'a pas remplies. Mais là encore sa lucidité nous est précieuse; elle perce à jour l'inanité de ces lieux communs. Les points faibles de sa doctrine sont précisément les derniers remparts de la métaphysique. Lui-même ne dissimule aucun des doutes, aucune des certitudes capables d'ébranler le système auquel il s'est rangé. L'immortalité de l'âme, le miracle providentiel, l'utilité objective de la prière n'ont pu tenir contre sa critique; et quand son Lucrèce, par exemple, se fait battre à plaisir par son Posidonius (*Dialogue VIII*), il semble que celui-ci n'ait guère à se réjouir de sa trop facile victoire.

Nous aurons plus tard à étudier en Voltaire l'incomparable polémiste religieux, ou plutôt anti-religieux, et le déiste fécond en contradictions instructives. Pour le moment nous voulons seulement esquisser l'histoire bibliographique des *Dialogues* et rendre compte de l'ordonnance adoptée dans le présent recueil.

Voltaire n'a pas composé ces entretiens pour en

faire un livre. A mesure que les circonstances lui en fournissaient le sujet, quand une question le préoccupait, quand une fantaisie lui traversait l'esprit, il rédigeait rapidement un dialogue qu'il gardait parfois plusieurs années en portefeuille, y ajoutant souvent, y atténuant quelquefois un passage, un argument, une bonne plaisanterie. Il les publiait soit en brochures isolées, soit dans un de ces volumes de mélanges qui chaque année grossissaient son œuvre; il les insérait dans le *Dictionnaire philosophique*, dans la *Raison par alphabet*, dans les *Questions sur l'encyclopédie*, cadres éminemment mobiles, dans quelque traité polémique, enfin jusque dans ses romans. Aucune des éditions données par lui ou de son vivant ne consacre un ou plusieurs tomes aux *Dialogues*. Toutefois en approuvant, une année avant sa mort, le plan général porté à Ferney par Decroix, il a autorisé ses futurs éditeurs à les rassembler sous un même titre; et, depuis l'édition de Kehl (1784), il n'est guère de Voltaire complet où cette division n'ait été conservée. Seul, ou à peu près, Beuchot a cru devoir disperser les *Dialogues* dans ses treize volumes de *Mélanges*.

Les organisateurs d'éditions complètes n'ont d'ailleurs jamais songé, sauf Clogenson, à rapprocher tous les écrits voltairiens qui, sans être des comédies ou des satires en vers, se présentaient sous la forme d'entretiens. Ils ont dû en laisser une bonne moitié dans les ouvrages dont ils font partie plus ou moins intégrante. Ils n'en ont réuni qu'une trentaine, qui constituent le fonds classique et consacré. Les raisons, très-plausibles, auxquelles ils ont obéi, n'existent pas pour nous. Pour une édition partielle et spéciale, nous avons pu, sans crainte de double emploi, glaner dans l'œuvre immense tout ce qui est un dialogue en règle ou une simple conversation. Nous avions la liberté du choix; mais nous n'avons écarté que quelques pièces dépourvues

d'intérêt philosophique ou trop visiblement engagées dans une composition pour en être détachées.

En groupant ainsi jusqu'à soixante-dix opuscules de diverse étendue, tous piquants, quelques-uns même assez salés, nous pensons avoir consulté l'agrément et l'utilité du lecteur. Le dialogue, sinon chez Platon, du moins chez Lucien et chez Voltaire, a, sans parler de l'animation, de la vie qu'il répand sur les sujets les plus arides, le double mérite de condenser les questions et de les retourner rapidement sous toutes leurs faces. Il résume et il détaille; il demande et il répond; il dit le pour, il dit le contre. Il fournit des solutions et surtout il en suggère. Il exerce l'esprit et le tient en haleine. Quoi de plus précieux dans un temps comme le nôtre, époque occupée, affairée, confuse, où chacun a soif de clarté, d'évidence? Ajoutez la vivacité française, si prompte à comprendre à demi-mot, à courir au bout de la pensée, d'autant plus avide de netteté, de franchise, de simplicité que les temporiseurs et les rétrogrades la traînent de délais en délais, de compromis en compromis, l'obsèdent, l'énervent, l'irritent, l'étouffent de liens enchevêtrés et de fictions inutiles. « Les longs ouvrages nous font peur. » Dans ces trois minces volumes, qu'on peut prendre, laisser, reprendre (Voltaire est bon compagnon), on trouvera à chaque page le mot décisif qui coupe court aux radotages, l'ironie qui venge la raison, le rire qui détend les nerfs et dégage le cerveau. Ce sera comme un extrait de l'esprit voltairien, du bon sens mis à la portée de tous.

Pour plus de commodité, nous avions songé un instant à classer les dialogues par ordre de matières, de façon que chacun mît la main, sans retard, sur ce qui lui convient, politique, morale, éducation, religion, philosophie. Mais, après quelques essais infructueux, nous avons senti que nous allions directement à l'encontre de l'intention même et du but de Voltaire. De quel droit imposer des compartiments

à des écrits conçus en dehors de tout plan didactique? Aux choses ailées, diverses, capricieuses, il ne faut point d'entraves. Les dialogues iront donc en liberté, passant d'un sujet à l'autre, selon la loi de leur nature. C'est bien assez de les assujettir à la nécessité d'une demeure commune. Mais puisque l'impression les réunit, puisque forcément ils se succèdent, comme tout ce qui est dans l'espace et dans le temps, nous adopterons l'ordre le plus naturel, l'ordre chronologique, non pas celui de la composition, souvent douteux, mais celui de la publication, qui a date certaine. Des Notes et Variantes, à la fin de chaque volume, fourniront les éclaircissements indispensables: et un Index général servira de guide aux esprits méthodiques.

Il nous reste à indiquer la provenance des morceaux qu'on va lire. Les uns ont paru isolément, d'autres dans des *Mélanges* annuels, d'autres dans les collections d'articles qui ont constitué le *Dictionnaire philosophique;* quelques-uns enfin, du vivant de Voltaire, ont fait partie de divers ouvrages, traités ou romans. Parcourons rapidement ces quatre séries.

SOURCES DE LA PRÉSENTE ÉDITION

I. Dialogues parus en brochures séparées.

1760. 16 p. in-8°, Lyon. *Dialogues chrétiens* ou *Préservatif contre l'Encyclopédie.* Ces deux entretiens entre un Prêtre et un Encyclopédiste, un Prêtre et un Ministre protestant, étaient dirigés contre les hypocrites coalisés qui venaient d'obtenir, en 1759, la suppression du privilége pour l'Encyclopédie.

1761. 24 p. in-12. *Conversation de M. l'Intendant des Menus en exercice avec M. l'abbé ****, par Georges Avenger; insérée en 1764 dans le volume de Mélanges intitulé : *Contes de Guillaume Vadé*, avec un dénouement plus court. Des copies manuscrites attribuaient cet opuscule à Georges Avenger Dardelle, personnage imaginaire. Le manuscrit original que Beuchot a eu entre les mains donnait le nom réel du second interlocuteur, l'abbé *Grisel*. Toutes les éditions de 1764 à 1775 portent *Brisel*. Les éditeurs de Kehl ont rétabli le *G*.

1763, post-daté 1764. 68 p. petit in-12. *Catéchisme de l'honnête homme*, ou *Dialogue entre un Caloyer et un homme de bien, traduit du grec vulgaire par D. J. J. R. C. D. C. D. G.* (Dom J.-J. Rousseau, ci-devant citoyen de Genève). Ce célèbre morceau figure dans un volume de Mélanges de 1767, le *Recueil nécessaire*, antidaté 1765; et aussi dans la septième partie des Nouveaux Mélanges de 1768. C'est un résumé très-fort des contradictions de l'Ancien et du Nouveau Testaments.

1767, décembre, in-8°. *Le Dîner du comte de Boulainvilliers*. Cette première édition sans frontispice et sans nom d'auteur, accueillie par une explosion de fureur et de menaces, fut désavouée le 22 janvier 1768, dans une lettre à Marmontel. Voltaire en fit faire immédiatement une réimpression antidatée 1728 (Boulainvilliers était mort en 1722). L'ouvrage était attribué à M. Saint-Hyacinthe (in-8°, 60 p.). Mais les caractères étaient précisément ceux de Cramer (Genève), employés en 1768 pour la *Profession des théistes*, l'*Épitre aux Romains*, etc.

1768, 28 p. in-8°. *Relation du bannissement des Jésuites de la Chine, par l'auteur du Compère Mathieu*, ou Entretien de l'empereur de la Chine et du frère Rigolet, chef-d'œuvre de raison hardie.

1768. Londres, Freeman, VII-160 p. in-8°, antidaté 1762. *L'A, B, C, dialogue curieux, traduit de l'anglais de M. Huet* (titre de 1769). Voltaire parle de cet ouvrage dans une lettre à Christin du 13 novembre 1768, et les *Mémoires secrets* le mentionnent le 12 décembre. Il en a été fait de nombreuses réimpressions : 1768, IV-135 p. in-8°; 1769, 120 p. in-8°; 1772, Neuchâtel, in-8°. Le dialogue XIII, *Des lois fondamentales*, a été ajouté dans une édition de 1769, qui fait suite à la sixième de la *Raison par alphabet*, avec ce titre : *L'A, B, C, dix-sept dialogues traduits*, etc.; le dialogue XI, *Du droit de la guerre*, a été introduit en 1771 dans la cinquième partie des *Questions sur l'Encyclopédie*. Le IV a formé, dans les mêmes *Questions*, l'article *Loi naturelle*. *L'A, B, C*, vrai manuel d'hétérodoxie en religion et en politique, a été condamné à Rome, avec la *Raison par alphabet*, le 11 juillet 1776.

1768 ou 1769, Londres, 42 p. in-8°. *Les Adorateurs ou les Louanges de Dieu, ouvrage unique de M. Imhof, traduit du latin.* Reproduit, avec la même composition, au tome II des *Choses utiles et agréables*; inséré en partie dans les *Questions*, 1771, au mot *Éternité*.

1774.* *Éloge historique de la raison*, publié à la suite de la tragédie de *Don Pèdre*, et souvent réimprimé sous le titre de *Voyage de la Raison et de la Vérité;* c'est, sous forme d'entretien, une glorification du XVIIIe siècle.

1777, Londres, 86 p. in-8°. *Dialogues d'Evhémère* (douze entretiens). Ouvrage écrit peut-être avant mai 1777, annoncé le 16 novembre de la même année dans les *Mémoires secrets*, sous le nom d'*Éphémère*.

* Indique les morceaux qui ne figurent pas dans les éditions antérieures des Dialogues.

Ce sont là, en général, les plus importants des *Dialogues*, au moins par l'étendue, et tous figurent sous ce titre dans les éditions nombreuses, sauf celle de Beuchot, publiées depuis la mort de Voltaire.

II. Dialogues recueillis dans les œuvres diverses et les mélanges.

1751-1752. Petite édition des Œuvres, publiée à Dresde.

— *Madame de Maintenon et Mademoiselle de Lenclos.* On ne sait pourquoi cet opuscule piquant a été longtemps attribué à la marquise de Créqui.

— *Un plaideur et un avocat.* Contre la multiplicité des coutumes et des lois.

— *Un philosophe et un contrôleur général des finances.*

— *Marc-Aurèle et un Récollet.*

1756. Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie, 1 vol. in-12.

— *Des embellissements de la ville de Cachemire.* On pense que cet écrit a été composé en 1749, après la paix d'Aix-la-Chapelle, la même année qu'un autre opuscule sur les *Embellissements de Paris*, paru en 1750. Beaucoup d'éditeurs l'ont placé en tête des *Dialogues*.

— **Timon, sur le paradoxe que les sciences ont nui aux mœurs.* A pu être composé en 1750, en réponse à la thèse de Rousseau sur l'état de nature.

— *Un Brachmane et un Jésuite, sur la nécessité de l'enchaînement des choses.* Ecrit aux Délices, sous l'influence de Condillac, vers le même temps que la Loi naturelle.

— *Lucrèce et Posidonius.* Deux entretiens, de capitale importance.

1761. Mélanges de littérature, etc., in-8°.

— *Un sauvage et un bachelier* (contre le paradoxe de Rousseau).

— *Ariste et Acrotal* (contre l'avocat général Omer Joly de Fleury).

1765. Nouveaux Mélanges, 3 vol. in-8°.

— *Galimatias dramatique* (tome III, n° 23).

— *L'éducation des filles* (ibid., n° 24).

— *Conversation de Lucien, d'Erasme et de Rabelais* (ibid., n° 32).

— * *Femmes, soyez soumises à vos maris* (ibid., n° 33). Publié dans les *Facéties*.

— *Les Anciens et les Modernes* ou *la toilette de madame de Pompadour* (ibid., n° 38).

— *Dialogue du chapon et de la poularde.*

— * *Païens et sous-fermiers.*

1767. Recueil nécessaire, antidaté (d'après Beuchot) 1765.

— *Les dernières paroles d'Epictète à son fils.*

— *Dialogue du douteur et de l'adorateur, par M. l'abbé de Tilladet.*

1769. *Choses utiles et agréables*, 3 vol. in-8°, Berlin.

— *Entretiens chinois.* Ces trois Conférences, écrites dans le même esprit que *Frère Rigolet*, ont été intitulées par l'éditeur de Kehl : *Dialogues entre un mandarin et un jésuite.*

1776. *Supplément aux lettres chinoises, indiennes et tartares*, IV-292 p. in-8°.

— *Dialogue de Maxime de Madaure.* Réimprimé dans l'édition in-4° de 1777 sous le titre : *Sophronime et Adèlos, traduit du grec de Maxime de Madaure.*

III. Dialogues extraits de divers recueils qui ont formé le *Dictionnaire philosophique*.

C'est dans un souper chez Frédéric II que Voltaire conçut l'idée d'un Dictionnaire où tous les sujets de religion, de littérature et de philosophie seraient traités dans l'ordre alphabétique. Dès le lendemain (1751 ou 1752, selon Colini : *Mon séjour auprès de Voltaire*, p. 32), le philosophe était à l'œuvre et s'escrimait sur *Adam*, sur *Abraham*.

Un premier recueil parut en 1764 : *Dictionnaire philosophique portatif*, Genève, in-8°. Les éditions se succédèrent avec rapidité : Déc. 1764, le même, augmenté de huit articles; 1765, Londres, petit in-8°, nouv. éd. revue, corrigée et augmentée par l'auteur, 2 vol. in-12, seize articles nouveaux; 1767, in-8°, 580 p., avec trente-sept articles nouveaux, imprimés aussi à part, sous forme de supplément aux éditions antérieures. L'ouvrage portait désormais comme titre ou sous-titre : la *Raison par alphabet*. 1769, 2 vol. in-8°, sixième édition (bis?) augmentée. 1770, 2 parties in-8°, septième, revue, etc.

Dans les éditions complètes, 1775 encadrée (tome XXXVIII), 1777 in-4° (tome XXVIII), sous la rubrique : *Fragments sur divers sujets par ordre alphabétique*, Voltaire n'a laissé réimprimer qu'une partie du Dictionnaire. Il avait publié antérieurement (1770-1772), sous le titre de *Questions sur l'Encyclopédie, par des amateurs*, un volumineux supplément en neuf tomes ou parties. Enfin, en 1776, un volume intitulé : la *Raison par alphabet*, ou *Supplément aux questions*, etc., attribué à divers hommes célèbres, dixième et dernière édition, revue, etc., 359 p. in-8°, clôt la série des recueils que les éditeurs de Kehl ont fait entrer dans le *Dictionnaire* définitif, en y ajoutant encore un manuscrit : l'*Opinion par alphabet*, les articles de l'Encyclopédie ou

destinés au Dictionnaire de l'Académie, et les *Lettres anglaises*, données à part par Beuchot.

Tous ces recueils ont fourni les Dialogues suivants :

1764. Première édition (à la suite de l'article *Chine*).

— *Catéchisme chinois*, ou Entretiens de Cu-su, disciple de Confutzée, avec le prince Kou, fils du roi de Low, tributaire de l'empereur chinois Gnenvan, 417 ans avant notre ère vulgaire, traduit en latin par le P. Fouquet, ci-devant ex-jésuite. Le manuscrit est dans la bibliothèque du Vatican, nº 42,759.

Ces six dialogues figurent d'ordinaire avec les autres, sauf dans l'édition du *Siècle*. C'est l'évangile du déisme modéré.

— *Catéchisme du curé*, *Ariston et Théotime* (non réuni par Kehl).

— *Catéchisme du Japonais*, ou *l'Indien et le Japonais*.

— * *Logomacos et Dondindac* (*Dieu*, section VI, autrefois l'unique dans 1764).

— * *Bambabef et Ouang* (*Fraude : s'il faut user de fraudes pieuses avec le peuple*. Réimprimé, *Questions*, sixième partie).

— * *Liberté, A et B* (moins le premier alinéa, qui est de 1771, *Questions*, septième partie, et une note de 1769, *Raison par alphabet*).

1765. Troisième et quatrième éditions.

— *Catéchisme du jardinier*, ou *entretien du bacha Tuctan et du jardinier Karpos*.

— * *Osmin et Sélim* (art. *Nécessaire*).

— * *Boldmind et Médroso* (art. *Liberté de penser*).

1766. — * *Le papiste et le trésorier* (art. *Papisme*).

1767. — * *L'aumônier et l'anabaptiste* (art. *Conscience*, section IV : *Liberté de conscience*). Réimprimé dans les *Nouveaux Mélanges*, de 1770, et

avec des atténuations notables dans les *Questions*, quatrième partie, 1771.

1771. Questions sur l'Encyclopédie.

— * *Conseiller ou juge* (4e partie).

— * *Un conseiller et un ex-jésuite* (5e partie).

— * *Samuel Ornik et les évêques* (ibid. art. *Evêque*).

— * *Une princesse et un médecin* (8e partie, art. *Maladie, Médecine*).

— * *Dialogue poli entre un énergumène et un philosophe* (8e partie, art. *Matière*, section 1re).

— * *Le philosophe et la nature* (ibid., art. *Nature*).

— * *Pères, mères, enfants* (ibid.).

— * *Sœur Fessue et le métaphysicien* (ibid., art. *Providence*).

— * *Filesac et le page* (ibid., art. *Ravaillac*).

— * *Religion*, vision coupée d'entretiens (ibid., art. *Religion*, section II).

1772. — * *Les Druides* (9e partie).

— * *Mouvement* (ibid.).

— * *L'honnête homme et l'excrément de théologie* (ibid., art. *Vertu*, section 1re).

— * *Honorius Ier et des Grecs fort subtils* (ibid., art. *Volonté*).

1774. Edition in-4° des *Questions*.

— * *M. Audrais et le jésuite* (art. *Missions*).

— * *Conversation du R. P. Bouvet, missionnaire de la compagnie de Jésus, avec l'empereur Kang-hi, en présence du frère Attiret, jésuite, tiré des Mémoires secrets de la Mission en 1772* (art. *Puissance*, section II).

IV. Dialogues empruntés a des opuscules, traités, romans.

1763. Traité sur *la Tolérance* (affaire *Calas*).

— * *Entre un mourant et un homme qui se porte bien.*

— * *Relation d'une dispute de controverse à la Chine.*

1766. *Le philosophe ignorant*, quatrième supplément.

— *André Destouches à Siam.* Une édition de la même année, où manque ce morceau, porte au verso du frontispice cette amusante note *imprimée* : « Par A. de V., gentilhomme jouissant de cent mille livres de rentes, connaissant toutes choses et ne faisant que radoter depuis quelques années. Ah! Public, recevez ces paroles avec indulgence. »

1767. *Défense de mon oncle*, 100 p. in-8°, Genève; et 1768, 111 p. petit in-8°.

— * *Platon et Madétès.*

1768. *L'homme aux quarante écus.*

— * *L'Incrédule et les systèmes.* (Les erreurs géologiques contenues dans ce dialogue se retrouvent dans l'un des *Dialogues d'Evhémère;* nous donnons cet extrait, fort agréable dans la forme, pour marquer le pas immense accompli depuis Voltaire dans les sciences naturelles.)

— * *Un jeune marié et un philosophe.* Ce chapitre de l'*Homme aux quarante écus*, a été inséré avec variantes dans les *Questions.*

— * *A quoi servent les moines.*

1769. *De la Paix perpétuelle.*

— * *Le sénateur, le chrétien et le juif par-devant Marc Aurèle* (à rapprocher du *Caloyer* et de *Boulainvilliers*).

1773. *Fragment historique sur l'Inde.*

— * *La Raison et la Sagesse divine.*

1773. *Le Taureau blanc.*

— * *Dialogue de la princesse et du serpent.*

1775. *Jenni* ou l'*Athée et le Sage.*

— * *Freind et le bachelier.* (Nous omettrons peut-être les quatre entretiens déclamatoires de Freind et Birton, où sont reproduits tous les arguments ordinaires du déisme. Ceux qui aiment cette note, la retrouveront à satiété, mais plus vive et mieux sonnante dans vingt autres dialogues.)

1775. *Les oreilles du comte de Chesterfield.*

— * *Entretien de Goudman et Sidrac sur l'âme.*

Tels sont les éléments variés qui sont entrés, à leur date de publication, dans le présent recueil. Des *Notes et Variantes*, à la fin de chaque tome, en expliqueront les allusions, les citations, les corrections et atténuations ; un *Index* général en dégagera l'esprit.

ANDRÉ LEFÈVRE.

DIALOGUES

ET

ENTRETIENS PHILOSOPHIQUES

I

MADAME DE MAINTENON

ET MADEMOISELLE DE LENCLOS

Mme DE MAINTENON[1]. — Oui, je vous ai priée de venir me voir en secret. Vous pensez peut-être que c'est pour jouir à vos yeux de ma grandeur? Non, c'est pour trouver en vous des consolations.

Mlle DE LENCLOS. — Des consolations, madame! Je vous avoue que, n'ayant point eu de vos nouvelles depuis votre grande fortune, je vous ai crue heureuse.

Mme DE MAINTENON. — J'ai la réputation de

[1] Mme de Maintenon et Mlle Ninon de Lenclos avaient longtemps vécu ensemble. Cette fille célèbre, qui est morte à quatre-vingt-huit ans, avait vu l'auteur, et même elle lui fit un legs par son testament. L'auteur a souvent entendu dire à feu l'abbé de Châteauneuf que Mme de Maintenon avait fait ce qu'elle avait pu pour engager Ninon à se faire dévote et à venir la consoler à Versailles de l'ennui de la grandeur et de la vieillesse.

l'être. Il y a des âmes pour qui c'en est assez. La mienne n'est pas de cette trempe ; je vous ai toujours regrettée.

Mlle DE LENCLOS. — J'entends. Vous sentez dans la grandeur le besoin de l'amitié ; et moi, qui vis pour l'amitié, je n'ai jamais eu besoin de la grandeur ; mais pourquoi donc m'avez-vous oubliée si longtemps ?

Mme DE MAINTENON. — Vous sentez qu'il a fallu paraître vous oublier. Croyez que, parmi les malheurs attachés à mon élévation, je compte surtout cette contrainte.

Mlle DE LENCLOS. — Pour moi, je n'ai oublié ni mes premiers plaisirs ni mes anciens amis. Mais si vous êtes malheureuse, comme vous le dites, vous trompez bien toute la terre qui vous envie.

Mme DE MAINTENON. — Je suis trompée la première. Si, lorsque nous soupions autrefois ensemble avec Villarceaux et Nantouillet, dans votre petite rue des Tournelles, lorsque la médiocrité de notre fortune était à peine pour nous un sujet de réflexion, quelqu'un m'avait dit : Vous approcherez un jour du trône ; le plus puissant monarque du monde n'aura de confiance qu'en vous ; toutes les grâces passeront par vos mains ; vous serez regardée comme une souveraine ; si, dis-je, on m'avait fait de telles prédictions, j'aurais dit : Leur accomplissement doit faire mourir d'étonnement et de joie. Tout s'est accompli, j'ai éprouvé de la surprise dans les premiers moments ; j'ai espéré la joie, et ne l'ai point trouvée.

Mlle DE LENCLOS. — Les philosophes pourront vous croire ; mais le public aura bien de la peine à se figurer que vous ne soyez pas contente ; et s'il pensait que vous ne l'êtes pas, il vous blâmerait.

Mme DE MAINTENON. — Il faut bien qu'il se trompe comme moi. Ce monde-ci est un vaste

amphithéâtre, où chacun est placé au hasard sur son gradin. On croit que la suprême félicité est dans les degrés d'en haut : quelle erreur !

Mlle DE LENCLOS. — Je crois que cette erreur est nécessaire aux hommes ; ils ne se donneraient pas la peine de s'élever, s'ils ne pensaient que le bonheur est placé fort au-dessus d'eux. Nous connaissons toutes deux des plaisirs moins remplis d'illusions. Mais, de grâce, comment vous y êtes-vous prise pour être si malheureuse sur votre gradin ?

Mme DE MAINTENON. — Ah ! ma chère Ninon, depuis le temps que je ne vous ai plus appelée que mademoiselle de Lenclos, j'ai commencé à n'être plus si heureuse. Il faut que je sois prude ; c'est tout vous dire. Mon cœur est vide ; mon esprit est contraint : je joue le premier personnage de France ; mais ce n'est qu'un personnage. Je ne vis que d'une vie empruntée. Ah ! si vous saviez ce que c'est que le fardeau imposé à une âme languissante de ranimer une autre âme, d'amuser un esprit qui n'est plus amusable[1] !

Mlle DE LENCLOS. — Je conçois toute la tristesse de votre situation. Je crains de vous insulter en réfléchissant que Ninon est plus heureuse à Paris, dans sa petite maison, avec l'abbé de Châteauneuf et quelques amis, que vous à Versailles auprès de l'homme de l'Europe le plus respectable, qui met toute sa cour à vos pieds. Je crains de vous étaler la supériorité de mon état. Je sais qu'il ne faut pas trop goûter sa félicité en présence des malheureux. Tâchez, madame, de prendre votre grandeur en patience ; tâchez d'oublier l'obscurité voluptueuse où nous vivions toutes deux autrefois, comme vous avez été forcée d'oublier ici vos anciennes

[1] Ce sont les propres paroles de Mme de Maintenon.

amies. Le seul remède dans votre état douloureux, c'est de ne dire jamais :

> Félicité passée
> Qui ne peux revenir,
> Tourment de ma pensée,
> Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir.

Buvez du fleuve Léthé ; consolez-vous surtout en jetant les yeux sur tant de reines qui s'ennuient.

Mme DE MAINTENON. — Ah ! Ninon peut-on se consoler seule ? J'ai une proposition à vous faire ; mais je n'ose.

Mlle DE LENCLOS. — Madame, franchement, c'est à vous à être timide ; mais osez.

Mme DE MAINTENON. — Ce serait de troquer, du moins en apparence, votre philosophie contre de la prudérie, de vous faire femme respectable. Je vous logerais à Versailles, vous seriez mon amie plus que jamais ; vous m'aideriez à supporter mon état.

Mlle DE LENCLOS. — Je vous aime toujours, madame ; mais je vous avouerai que je m'aime davantage. Il n'y a pas moyen que je me fasse hypocrite et malheureuse, parce que la fortune vous a maltraitée.

Mme DE MAINTENON. — Ah ! cruelle Ninon ! vous avez le cœur plus dur qu'on ne l'a même à la cour. Vous m'abandonnez impitoyablement.

Mlle DE LENCLOS. — Non, je suis toujours sensible. Vous m'attendrissez ; et, pour vous prouver que j'ai toujours le même goût pour vous, je vous offre tout ce que je puis : quittez Versailles, venez vivre avec moi dans la rue des Tournelles.

Mme DE MAINTENON. — Vous me percez le cœur. Je ne puis être heureuse auprès du trône, et je ne pourrais l'être au Marais. Voilà le funeste effet de la cour.

Mlle DE LENCLOS. — Je n'ai point de remède pour une maladie incurable. Je consulterai sur votre mal avec les philosophes qui viennent chez moi ; mais je ne vous promets pas qu'ils fassent l'impossible.

Mme DE MAINTENON. — Quoi ! se voir au faîte de la grandeur, être adorée, et ne pouvoir être heureuse !

Mlle DE LENCLOS. — Écoutez, il y a peut-être ici du malentendu. Vous vous croyez malheureuse uniquement par votre grandeur. Le mal ne viendrait-il pas aussi de ce que vous n'avez plus ni les yeux si beaux, ni l'estomac si bon, ni les désirs si vifs qu'autrefois ? Perdre sa jeunesse, sa beauté, ses passions, c'est là le vrai malheur. Voilà pourquoi tant de femmes se font dévotes à cinquante ans, et se sauvent d'un ennui par un autre.

Mme DE MAINTENON. — Mais vous êtes plus âgée que moi, et vous n'êtes ni malheureuse ni dévote.

Mlle DE LENCLOS. — Expliquons-nous. Il ne faut pas à notre âge s'imaginer qu'on puisse jouir d'une félicité complète. Il faut une âme bien vive, et cinq sens bien parfaits pour goûter cette espèce de bonheur-là. Mais avec des amis, de la liberté et de la philosophie, on est aussi bien que notre âge le comporte. L'âme n'est mal que quand elle est hors de sa sphère. Croyez-moi, venez vivre avec mes philosophes.

Mme DE MAINTENON. — Voici deux ministres qui viennent. Cela est bien loin des philosophes. Adieu donc, ma chère Ninon.

Mlle DE LENCLOS. — Adieu, auguste infortunée.

II

UN PLAIDEUR ET UN AVOCAT

LE PLAIDEUR. — Hé bien! monsieur, le procès de ces pauvres orphelins?

L'AVOCAT. — Comment! il n'y a que dix-huit ans que leur bien est aux saisies réelles. On n'a mangé encore en frais de justice que le tiers de leur fortune; et vous vous plaignez!

LE PLAIDEUR. Je ne me plains point de cette bagatelle. Je connais l'usage; je le respecte; mais pourquoi, depuis trois mois que vous demandez audience, n'avez-vous pu l'obtenir qu'aujourd'hui?

L'AVOCAT. — C'est que vous ne l'avez pas demandée vous-même pour vos pupilles. Il fallait aller plusieurs fois chez votre juge pour le supplier de vous juger.

LE PLAIDEUR. — Son devoir est de rendre justice, sans qu'on l'en prie, il est bien grand de décider des fortunes des hommes sur son tribunal; il est bien petit de vouloir avoir des malheureux dans son antichambre. Je ne vais point à l'audience de mon curé le prier de chanter sa grand'messe; pourquoi faut-il que j'aille supplier mon juge de remplir les fonctions de sa

charge ? Enfin donc, après tant de délais, nous allons être jugés aujourd'hui ?

L'AVOCAT. — Oui ; et il y a grande apparence que vous gagnerez un chef de votre procès ; car vous avez pour vous un article décisif dans Charondas.

LE PLAIDEUR. — Ce Charondas est apparemment quelque chancelier de nos premiers rois, qui fit une loi en faveur des orphelins ?

L'AVOCAT. — Point du tout ; c'est un particulier qui a dit son avis dans un gros livre qu'on ne lit point ; mais un avocat le cite, les juges le croient, et on gagne sa cause.

LE PLAIDEUR. — Quoi ! l'opinion d'un Charondas tient lieu de loi ?

L'AVOCAT. — Ce qu'il y a de triste, c'est que vous avez contre vous Turnet et Brodeau.

LE PLAIDEUR. — Autres législateurs de la même force, sans doute ?

L'AVOCAT. — Oui. Le droit romain n'ayant pu être suffisamment expliqué dans le cas dont il s'agit, on se partage en plusieurs opinions différentes.

LE PLAIDEUR. — Que parlez-vous ici du droit romain ? est-ce que nous vivons sous Justinien et sous Théodose ?

L'AVOCAT. — Non pas ; mais nos ancêtres aimaient beaucoup la chasse et les tournois, ils couraient dans la Terre-Sainte avec leurs maîtresses. Vous voyez bien que de si importantes occupations ne leur laissaient pas le temps d'établir une jurisprudence universelle.

LE PLAIDEUR. — Ah ! j'entends : vous n'avez point de lois, et vous allez demander à Justinien et à Charondas ce qu'il faut faire quand il y a un héritage à partager.

L'AVOCAT. — Vous vous trompez : nous avons plus de lois que toute l'Europe ensemble ; presque chaque ville a la sienne.

LE PLAIDEUR. — Oh ! oh ! voici bien une autre merveille !

L'AVOCAT. — Ah ! si vos pupilles étaient nés à Guignes-la-Putain, au lieu d'être natifs de Melun près Corbeil !

LE PLAIDEUR. — Hé bien ! qu'arriverait-il alors ?

L'AVOCAT. — Vous gagneriez votre procès haut la main ; car Guignes-la-Putain se trouve située dans une coutume qui vous est tout à fait favorable ; mais à deux lieues de là c'est tout autre chose.

LE PLAIDEUR. — Mais Guignes et Melun ne sont-ils pas en France ? et n'est-ce pas une chose absurde et affreuse que ce qui est vrai dans un village se trouve faux dans un autre ? Par quelle étrange barbarie se peut-il que des compatriotes ne vivent pas sous la même loi ?

L'AVOCAT. — C'est qu'autrefois les habitants de Guignes et ceux de Melun n'étaient pas compatriotes. Ces deux belles villes fesaient, dans le bon temps, deux empires séparés ; et l'auguste souverain de Guignes, quoique serviteur du roi de France, donnait des lois à ses sujets ; ces lois dépendaient de la volonté de son maître-d'hôtel, qui ne savait pas lire, et leur tradition respectable s'est transmise aux Guignois de père en fils ; de sorte que, la race des barons de Guignes étant éteinte pour le malheur du genre humain, la manière de penser de leurs premiers valets subsiste encore et tient lieu de loi fondamentale. Il en est ainsi de poste en poste dans le royaume, vous changez de jurisprudence en changeant de chevaux. Jugez où en est un pauvre avocat, quand il doit plaider, par exemple, pour un Poitevin contre un Auvergnat.

LE PLAIDEUR. — Mais les Poitevins, les Auvergnats, et messieurs de Guignes, ne s'habillent-ils pas de la même façon ? est-il plus difficile d'avoir

les mêmes lois que les mêmes habits? et puisque les tailleurs et les cordonniers s'accordent d'un bout du royaume à l'autre, pourquoi les juges n'en font-ils pas autant?

L'AVOCAT. — Ce que vous demandez est aussi impossible que de n'avoir qu'un poids et qu'une mesure. Comment voulez-vous que la loi soit partout la même, quand la pinte ne l'est pas? Pour moi, après avoir profondément rêvé, j'ai trouvé que, comme la mesure de Paris n'est point la mesure de Saint-Denis, il faut nécessairement que les têtes ne soient pas faites à Paris comme à Saint-Denis. La nature se varie à l'infini; et il ne faut pas essayer de rendre uniforme ce qu'elle a rendu si différent.

LE PLAIDEUR. — Mais il me semble qu'en Angleterre il n'y a qu'une loi et qu'une mesure.

L'AVOCAT. — Ne voyez-vous pas que les Anglais sont des barbares? Ils ont la même mesure, mais ils ont en récompense vingt religions différentes.

LE PLAIDEUR. — Vous me dites là une chose qui m'étonne. Quoi! des peuples qui vivent sous les mêmes lois ne vivent pas sous la même religion?

L'AVOCAT. — Non, et cela seul prouve évidemment qu'ils sont abandonnés à leur sens réprouvé.

LE PLAIDEUR. — Cela ne viendrait-il pas aussi de ce qu'ils ont cru les lois faites pour l'extérieur des hommes, et la religion pour l'intérieur? Peut-être que les Anglais et d'autres peuples ont pensé que l'observation des lois était d'homme à homme, et que la religion était de l'homme à Dieu. Je sens que je n'aurais point à me plaindre d'un anabaptiste qui se ferait baptiser à trente ans; mais je trouverais fort mauvais qu'il ne me payât pas une lettre de change. Ceux qui

pèchent uniquement contre Dieu doivent être punis dans l'autre monde; ceux qui pèchent contre les hommes doivent être châtiés dans celui-ci.

L'AVOCAT. — Je n'entends rien à tout cela. Je vais plaider votre cause.

LE PLAIDEUR. — Dieu veuille que vous l'entendiez davantage !

III

UN PHILOSOPHE

ET UN CONTROLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES

LE PHILOSOPHE. — Savez-vous qu'un ministre des finances peut faire beaucoup de bien, et par conséquent être un plus grand homme que vingt maréchaux de France ?

LE MINISTRE. — Je savais bien qu'un philosophe voudrait adoucir en moi la dureté qu'on reproche à ma place ; mais je ne m'attendais pas qu'il voulût me donner de la vanité.

LE PHILOSOPHE. — La vanité n'est pas tant un vice que vous le pensez. Si Louis XIV n'en avait pas eu un peu, son règne n'eût pas été si illustre. Le grand Colbert en avait ; ayez celle de le surpasser. Vous êtes né dans un temps plus favorable que le sien. Il faut s'élever avec son siècle.

LE MINISTRE. — Je conviens que ceux qui cultivent une terre fertile ont un grand avantage sur ceux qui l'ont défrichée.

LE PHILOSOPHE. — Croyez qu'il n'y a rien d'utile que vous ne puissiez faire aisément. Colbert trouva, d'un côté, l'administration des

finances dans tout le désordre où les guerres civiles et trente ans de rapines l'avaient plongée. Il trouva de l'autre une nation légère, ignorante, asservie à des préjugés dont la rouille avait treize cents ans d'ancienneté. Il n'y avait pas un homme au conseil qui sût ce que c'est que le change ; il n'y en avait pas un qui sût ce que c'est que la proportion des espèces, pas un qui eût l'idée du commerce. A présent les lumières se sont communiquées de proche en proche. La populace reste toujours dans la profonde ignorance où la nécessité de gagner sa vie la condamne, et où l'on a cru longtemps que le bien de l'Etat devait la tenir ; mais l'ordre moyen est éclairé. Cet ordre est très-considérable ; il gouverne les grands qui pensent quelquefois, et les petits qui ne pensent point. Il est arrivé dans la finance, depuis le célèbre Colbert, ce qui est arrivé dans la musique depuis Lulli. A peine Lulli trouva-t-il des hommes qui pussent exécuter ses symphonies, toutes simples qu'elles étaient. Aujourd'hui le nombre des artistes capables d'exécuter la musique la plus savante s'est accru autant que l'art même. Il en est ainsi dans la philosophie et dans l'administration. Colbert a plus fait que le duc de Sully ; il faut faire plus que Colbert.

A ces mots, le ministre apercevant que le philosophe avait quelques papiers, il voulut les voir ; c'était un recueil de quelques idées qui pouvaient fournir beaucoup de réflexions ; le ministre prit le papier, et lut :

« La richesse d'un Etat consiste dans le nombre de ses habitants et dans leur travail.

« Le commerce ne sert à rendre un Etat plus puissant que ses voisins, que parce que, dans un certain nombre d'années, il a une guerre avec ses voisins, comme, dans un certain nombre d'années, il y a toujours quelque calamité

publique. Alors, dans cette calamité de la guerre, la nation la plus riche l'emporte nécessairement sur les autres, toutes choses d'ailleurs égales, parce qu'elle peut acheter plus d'alliés, et plus de troupes étrangères. Sans la calamité de la guerre, l'augmentation de la masse d'or et d'argent serait inutile : car pourvu qu'il y ait assez d'or et d'argent pour la circulation, pourvu que la balance du commerce soit seulement égale, alors il est clair qu'il ne nous manque rien.

« S'il y a deux milliards dans un royaume, toutes les denrées et la main-d'œuvre coûteront le double de ce qu'elles coûteraient s'il n'y avait qu'un milliard. Je suis aussi riche avec cinquante mille livres de rente, quand j'achète la livre de viande quatre sous, qu'avec cent mille, quand je l'achète huit sous : et le reste à proportion. La vraie richesse d'un royaume n'est donc pas dans l'or et l'argent; elle est dans l'abondance de toutes les denrées; elle est dans l'industrie et dans le travail. Il n'y a pas longtemps qu'on a vu sur la rivière de la Plata un régiment espagnol dont tous les officiers avaient des épées d'or, mais ils manquaient de chemises et de pain.

« Je suppose que, depuis Hugues Capet, la quantité d'argent n'ait point augmenté dans le royaume, mais que l'industrie se soit perfectionnée cent fois davantage dans tous les arts ; je dis que nous sommes réellement cent fois plus riches que du temps de Hugues Capet; car être riche, c'est jouir : or, je jouis d'une maison plus aérée, mieux bâtie, mieux distribuée que n'était celle de Hugues Capet lui-même ; on a mieux cultivé les vignes, et je bois de meilleur vin ; on a perfectionné les manufactures, et je suis vêtu d'un plus beau drap ; l'art de flatter le goût par des apprêts plus fins me fait faire tous

les jours une chère plus délicate que ne l'étaient les festins royaux de Hugues Capet. S'il se fesait transporter, quand il était malade, d'une maison dans une autre, c'était dans une charrette; et moi je me fais porter dans un carrosse commode et agréable, où je reçois le jour sans être incommodé du vent. Il n'a pas fallu plus d'argent dans le royaume pour suspendre sur des cuirs une caisse de bois peinte, il n'a fallu que de l'industrie; ainsi du reste. On prenait dans les mêmes carrières les pierres dont on bâtissait la maison de Hugues Capet, et celles dont on bâtit aujourd'hui les maisons de Paris. Il ne faut pas plus d'argent pour construire une vilaine prison que pour faire une maison agréable. Il n'en coûte pas plus pour planter un jardin bien entendu que pour tailler ridiculement des ifs, et en faire des représentations grossières d'animaux. Les chênes pourrissaient autrefois dans les forêts; ils sont façonnés aujourd'hui en parquets. Le sable restait inutile sur la terre; on en fait des glaces.

« Or celui-là est certainement riche qui jouit de tous ces avantages. L'industrie seule les a procurés. Ce n'est donc point l'argent qui enrichit un royaume; c'est l'esprit: j'entends l'esprit qui dirige le travail.

« Le commerce fait le même effet que le travail des mains; il contribue à la douceur de ma vie. Si j'ai besoin d'un ouvrage des Indes, d'une production de la nature qui ne se trouve qu'à Ceylan où à Ternate, je suis pauvre par ces besoins; je deviens riche quand le commerce les satisfait. Ce n'était pas de l'or et de l'argent qui me manquaient; c'était du café et de la cannelle. Mais ceux qui font six mille lieues au risque de leur vie pour que je prenne du café le matin ne sont que le superflu des hommes laborieux de la nation. La richesse consiste

donc dans le grand nombre d'hommes laborieux.

« Le but, le devoir d'un gouvernement sage est donc évidemment la peuplade et le travail.

« Dans nos climats il naît plus de mâles que de femelles; donc il ne faut pas faire mourir les femelles. Or il est clair que c'est les faire mourir pour la société que de les enterrer toutes vives dans des cloîtres, où elles sont perdues pour la race présente, et où elles anéantissent les races futures. L'argent perdu à doter des couvents serait donc très-bien employé à encourager des mariages. Je compare les terres en friche qui sont encore en France aux filles qu'on laisse sécher dans un cloître : il faut cultiver les unes et les autres. Il y a beaucoup de manières d'obliger les cultivateurs à mettre en valeur une terre abandonnée ; mais il y a une manière sûre de nuire à l'Etat : c'est de laisser subsister ces deux abus, d'enterrer les filles, et de laisser les champs couverts de ronces. La stérilité, en tout genre, est ou un vice de la nature, ou un attentat contre la nature.

« Le roi, qui est l'économe de la nation, donne des pensions à des dames de la cour, et cet argent va aux marchands, aux coiffeuses, et aux brodeuses. Mais pourquoi n'y a-t-il pas des pensions attachées à l'encouragement de l'agriculture ? cet argent retournerait de même à l'Etat, mais avec plus de profit.

« On sait que c'est un vice dans un gouvernement qu'il y ait des mendiants. Il y en a de deux espèces : ceux qui vont en guenilles, d'un bout du royaume à l'autre, arracher des passants par des cris lamentables de quoi aller au cabaret ; et ceux qui, vêtus d'habits uniformes, vont mettre le peuple à contribution au nom de Dieu, et reviennent souper chez eux dans de grandes maisons où ils vivent à leur aise. La

première de ces deux espèces est moins pernicieuse que l'autre, parce que, chemin fesant, elle produit des enfants à l'Etat, et que, si elle fait des voleurs, elle fait aussi des maçons et des soldats : mais toutes deux sont un mal dont tout le monde se plaint, et que personne ne déracine. Il est bien étrange que, dans un royaume qui a des terres incultes et des colonies, on souffre des habitants qui ne peuplent ni ne travaillent. Le meilleur gouvernement est celui où il y a le moins d'hommes inutiles. D'où vient qu'il y a eu des peuples qui, ayant moins d'or et d'argent que nous, ont immortalisé leur mémoire par des travaux que nous n'osons imiter ? Il est évident que leur administration valait mieux que la nôtre, puisqu'elle engageait plus d'hommes au travail.

« Les impôts sont nécessaires. La meilleure manière de les lever est celle qui facilite davantage le travail et le commerce. Un impôt arbitraire est vicieux. Il n'y a que l'aumône qui puisse être arbitraire ; mais, dans un Etat bien policé, il ne doit pas y avoir lieu à l'aumône. Le grand Sha-Abbas, en fesant en Perse tant d'établissements utiles, ne fonda point d'hôpitaux. On lui en demanda la raison. Je ne veux pas, dit-il, qu'on ait besoin d'hôpitaux en Perse.

« Qu'est-ce qu'un impôt ? c'est une certaine quantité de blé, de bestiaux, de denrées, que les possesseurs des terres doivent à ceux qui n'en ont point. L'argent n'est que la représentation de ces denrées. L'impôt n'est donc réellement que sur les riches ; vous ne pouvez pas demander au pauvre une partie du pain qu'il gagne, et du lait que les mamelles de sa femme donnent à ses enfants. Ce n'est pas sur le pauvre, sur le manœuvre, qu'il faut imposer une taxe ; il faut, en le fesant travailler, lui faire espérer d'être un jour assez heureux pour payer des taxes.

« Pendant la guerre, je suppose qu'on paie cinquante millions de plus par an ; de ces cinquante millions il en passe vingt dans le pays étranger ; trente sont employés à faire massacrer des hommes. Je suppose que pendant la paix, de ces cinquante millions on en paie vingt-cinq ; rien ne passe alors chez l'étranger : on fait travailler pour le bien public autant de citoyens qu'on en égorgeait. On augmente les travaux en tout genre ; on cultive les campagnes ; on embellit les villes : donc on est réellement riche en payant l'Etat. Les impôts, pendant la calamité de la guerre, ne doivent pas servir à nous procurer les commodités de la vie ; ils doivent servir à la défendre. Le peuple le plus heureux doit être celui qui paie le plus ; c'est incontestablement le plus laborieux et le plus riche.

« Le papier public est à l'argent ce que l'argent est aux denrées : une représentation, un gage d'échange. L'argent n'est utile que parce qu'il est plus aisé de payer un mouton avec un louis d'or que de donner pour un mouton quatre paires de bas. Il est de même plus aisé à un receveur de province d'envoyer au trésor royal quatre cent mille francs dans une lettre, que de les faire voiturer à grands frais : donc une banque, un papier de crédit est utile. Un papier de crédit est dans le gouvernement d'un Etat, dans le commerce et dans la circulation, ce que les cabestans sont dans les carrières. Ils enlèvent des fardeaux que les hommes n'auraient pas pu remuer à bras. Un Ecossais, homme utile et dangereux, établit en France le papier de crédit ; c'était un médecin qui donnait une dose d'émétique trop forte à des malades. Ils en eurent des convulsions ; mais, parce qu'on a trop pris d'un bon remède, doit-on y renoncer à jamais ? Il est resté des débris de son système une compagnie des Indes qui donne de la jalousie aux étrangers, et qui peut faire la

grandeur de la nation: donc ce système, contenu dans de justes bornes, aurait fait plus de bien qu'il n'a fait de mal[1].

« Changer le prix des espèces, c'est faire de la fausse monnaie; répandre dans le public plus de papier de crédit que la masse et la circulation des espèces et des denrées ne le comportent, c'est encore faire de la fausse monnaie.

« Défendre la sortie des matières d'or et d'argent est un reste de barbarie et d'indigence; c'est à la fois vouloir ne pas payer ses dettes et perdre le commerce. C'est en effet ne pas vouloir payer, puisque, si la nation est débitrice, il faut qu'elle solde son compte avec l'étranger; c'est perdre le commerce, puisque l'or et l'argent sont non-seulement le prix des marchandises, mais sont marchandises eux-mêmes. L'Espagne a conservé, comme d'autres nations, cette ancienne loi qui n'est qu'une ancienne misère. La seule ressource du gouvernement est qu'on viole toujours cette loi.

« Charger de taxes dans ses propres Etats les denrées de son pays, d'une province à une autre; rendre la Champagne ennemie de la Bourgogne, et la Guyenne de la Bretagne, c'est encore un abus honteux et ridicule. C'est comme si je postais quelques-uns de mes domestiques dans une antichambre pour arrêter et pour manger une partie de mon souper lorsqu'on me l'apporte. On a travaillé à corriger cet abus, et, à la honte de l'esprit humain, on n'a pu y réussir. »

Il y avait bien d'autres idées dans les papiers du philosophe; le ministre les goûta; il s'en procura une copie; et c'est le premier portefeuille d'un philosophe qu'on ait vu dans le portefeuille d'un ministre.

[1] Alors la compagnie des Indes subsistait avec éclat, et donnait de grandes espérances.

IV

MARC-AURÈLE ET UN RÉCOLLET

MARC-AURÈLE. — Je crois me reconnaître enfin. Voici certainement le Capitole, et cette basilique est le temple; cet homme que je vois est sans doute prêtre de Jupiter. Ami, un petit mot, je vous prie.

LE RÉCOLLET. — Ami! l'expression est familière. Il faut que vous soyez bien étranger pour aborder ainsi frère Fulgence le récollet, habitant du Capitole, confesseur de la duchesse de Popoli, et qui parle quelquefois au pape comme s'il parlait à un homme.

MARC-AURÈLE. — Frère Fulgence au Capitole! Les choses sont un peu changées. Je ne comprends rien à ce que vous dites. Est-ce que ce n'est pas ici le temple de Jupiter ?

LE RÉCOLLET. — Allez, bonhomme, vous extravaguez. Qui êtes-vous, s'il vous plaît, avec votre habit à l'antique, et votre petite barbe ? d'où venez-vous, et que voulez-vous ?

MARC-AURÈLE. — Je porte mon habit ordinaire; je reviens voir Rome : je suis Marc-Aurèle.

LE RÉCOLLET. — Marc-Aurèle ? J'ai entendu parler d'un nom à peu près semblable. Il y

avait un empereur païen, à ce que je crois, qui se nommait ainsi.

MARC-AURÈLE. — C'est moi-même. J'ai voulu revoir cette Rome qui m'aimait, et que j'ai aimée ; ce Capitole où j'ai triomphé en dédaignant les triomphes, cette terre que j'ai rendue heureuse. Mais je ne reconnais plus Rome. J'ai revu la colonne qu'on m'a érigée, et je n'y ai plus retrouvé la statue du sage Antonin mon père : c'est un autre visage.

LE RÉCOLLET. — Je le crois bien, monsieur le damné. Sixte-Quint a relevé votre colonne ; mais il y a mis la statue d'un homme qui valait mieux que votre père et vous.

MARC-AURÈLE. — J'ai toujours cru qu'il était fort aisé de valoir mieux que moi ; mais je croyais qu'il était difficile de valoir mieux que mon père. Ma piété a pu m'abuser : tout homme est sujet à l'erreur. Mais pourquoi m'appelez-vous damné ?

LE RÉCOLLET. — C'est que vous l'êtes. N'est-ce pas vous (autant qu'il m'en souvient) qui avez tant persécuté des gens à qui vous aviez obligation, et qui vous avaient procuré de la pluie pour battre vos ennemis ?

MARC-AURÈLE. — Hélas ! j'étais bien loin de persécuter personne. Je rendis grâces au ciel de ce que, par une heureuse conjoncture, il vint à propos un orage dans le temps que mes troupes mouraient de soif ; mais je n'ai jamais entendu dire que j'eusse obligation de cet orage aux gens dont vous me parlez, quoiqu'ils fussent de fort bons soldats. Je vous jure que je ne suis point damné. J'ai fait trop de bien aux hommes pour que l'essence divine veuille me faire du mal. Mais dites-moi, je vous prie, où est le palais de l'empereur mon successeur ? Est-ce toujours sur le mont Palatin ? car en vérité je ne reconnais plus mon pays.

LE RÉCOLLET. — Je le crois bien vraiment; nous avons tout perfectionné. Si vous voulez, je vous mènerai à Monte-Cavallo : vous baiserez les pieds du saint-père, et vous aurez des indulgences, dont vous paraissez avoir grand besoin.

MARC-AURÈLE. — Accordez-moi d'abord la vôtre; et, dites-moi franchement, est-ce qu'il n'y aurait plus d'empereur, ni d'empire romain ?

LE RÉCOLLET. — Si fait, si fait, il y a un empereur et un empire; mais tout cela est à quatre cents lieues d'ici, dans une petite ville appelée Vienne, sur le Danube. Je vous conseille d'y aller voir vos successeurs; car ici vous risqueriez de voir l'inquisition. Je vous avertis que les révérends pères dominicains n'entendent point raillerie, et qu'ils traiteraient fort mal les Marc-Aurèle, les Antonin, les Trajan et les Titus, gens qui ne savent pas leur catéchisme.

MARC-AURÈLE. — Un catéchisme! l'inquisition! des dominicains! des récollets! un pape! et l'empire romain dans une petite ville sur le Danube! Je ne m'y attendais pas : je conçois qu'en seize cents ans les choses de ce monde doivent avoir changé de face. Je serais curieux de voir un empereur romain marcoman, quade, cimbre, ou teuton.

LE RÉCOLLET. — Vous aurez ce plaisir-là quand vous voudrez, et même de plus grands. Vous seriez donc bien étonné si je vous disais que des Scythes ont la moitié de votre empire, et que nous avons l'autre; que c'est un prêtre comme moi qui est le souverain de Rome; que frère Fulgence pourra l'être à son tour; que je donnerai des bénédictions au même endroit où vous traîniez à votre char des rois vaincus; et que votre successeur du Danube n'a pas à lui une ville en propre, mais qu'il y a un prêtre qui doit lui prêter la sienne dans l'occasion.

MARC-AURÈLE. — Vous me dites là d'étranges

choses. Tous ces grands changements n'ont pu se faire sans de grands malheurs. J'aime toujours le genre humain, et je le plains.

LE RÉCOLLET. — Vous êtes trop bon. Il en a coûté, à la vérité, des torrents de sang, et il y a eu cent provinces ravagées : mais il ne fallait pas moins que cela pour que frère Fulgence dormît au Capitole à son aise.

MARC-AURÈLE. — Rome, cette capitale du monde, est donc bien déchue et bien malheureuse ?

LE RÉCOLLET. — Déchue, si vous voulez ; mais malheureuse, non. Au contraire, la paix y règne, les beaux-arts y fleurissent. Les anciens maîtres du monde ne sont plus que des maîtres de musique. Au lieu d'envoyer des colonies en Angleterre, nous y envoyons des châtrés et des violons. Nous n'avons plus de Scipions qui détruisent des Carthages ; mais aussi nous n'avons plus de proscriptions : nous avons changé la gloire contre le repos.

MARC-AURÈLE. — J'ai tâché dans ma vie d'être philosophe ; je le suis devenu véritablement depuis. Je trouve que le repos vaut bien la gloire ; mais par tout ce que vous me dites, je pourrais soupçonner que frère Fulgence n'est pas philosophe.

LE RÉCOLLET. — Comment ! je ne suis pas philosophe ! je le suis à la fureur. J'ai enseigné la philosophie et, qui plus est, la théologie.

MARC-AURÈLE. — Qu'est-ce que cette théologie, s'il vous plaît ?

LE RÉCOLLET. — C'est.... c'est ce qui fait que je suis ici, et que les empereurs n'y sont plus. Vous paraissez fâché de ma gloire, et de la petite révolution qui est arrivée à votre empire ?

MARC-AURÈLE. — J'adopte les décrets éternels ; je sais qu'il ne faut pas murmurer contre la destinée ; j'admire la vicissitude des choses

humaines : mais, puisqu'il faut que tout change, puisque l'empire romain est tombé, les récollets pourront avoir leur tour.

LE RÉCOLLET. — Je vous excommunie, et je vais à matines.

MARC-AURÈLE. — Et moi je vais me rejoindre à l'Etre des êtres.

V

DES EMBELLISSEMENTS

DE LA VILLE DE CACHEMIRE

Les habitants de Cachemire sont doux, légers, occupés de bagatelles, comme d'autres peuples le sont d'affaires sérieuses, et vivent comme des enfants qui ne savent jamais la raison de ce qu'on leur ordonne, qui murmurent de tout, se consolent de tout, se moquent de tout, et oublient tout.

Ils n'avaient naturellement aucun goût pour les arts. Le royaume de Cachemire a subsisté plus de treize cents ans sans avoir eu ni de vrais philosophes, ni de vrais poëtes, ni d'architectes passables, ni de peintres, ni de sculpteurs. Ils manquerent longtemps de manufactures et de commerce, au point que, pendant plus de mille ans, quand un marquis cachemirien voulait avoir du linge et un beau pourpoint, il était obligé d'avoir recours à un juif ou à un banian. Enfin, vers le commencement du dernier siècle, il s'éleva dans Cachemire quelques hommes qui semblaient n'être pas de la nation, et qui, nourris de la science des Persans et des Indiens,

portèrent la raison et le génie aussi loin qu'ils peuvent aller. Il se trouva un sultan qui encouragea ces grands hommes, et qui, à l'aide d'un bon visir, poliça, embellit et enrichit le royaume.

Les Cachemiriens reçurent tous ses bienfaits en plaisantant, et firent des chansons contre le sultan, contre le ministre et contre les grands hommes qui les éclairaient.

Les arts languirent depuis à Cachemire. Le feu que des genies inspirés du ciel avaient allumé fut couvert de cendres. La nature parut épuisée. La gloire des arts, à Cachemire, ne consistait presque plus que dans les pieds et dans les mains. Il y avait des gens fort adroits, qui avaient l'art de passer une jambe par-dessus l'autre au son des instruments, avec une grâce merveilleuse; d'autres qui inventaient toutes les semaines une façon admirable d'ajuster un ruban; et enfin d'excellents chimistes qui, avec de l'essence de jambon et autres semblables élixirs, mettaient en peu d'années toute une maison entre les mains des médecins et des créanciers. Les Cachemiriens parvinrent, par ces beaux arts, à l'honneur de fournir de modes, de danseurs, et de cuisiniers, presque toute l'Asie.

On parlait cependant beaucoup de rendre la capitale plus commode, plus propre, plus saine et plus belle qu'elle ne l'était : on en parlait, et on ne fesait rien. Un philosophe de l'Indoustan, grand amateur du bien public, et qui disait volontiers et inutilement son avis quand il s'agissait de rendre les hommes plus heureux et de perfectionner les arts, passa par la capitale de Cachemire; il eut avec un des principaux bostangis un long entretien sur la manière de donner à cette ville tout ce qui lui manquait. Le bostangi convenait qu'il était honteux de n'avoir pas un grand et magnifique temple

semblable à celui de Pékin, ou d'Agra ; que c'était une pitié de n'avoir aucun de ces grands bazars, c'est-à-dire de ces marchés et de ces magasins publics entourés de colonnes, et servant à la fois à l'utilité et à l'ornement. Il avouait que les salles destinées aux jeux publics étaient indignes d'une ville du quatrième ordre; qu'on voyait avec indignation de très-vilaines maisons sur de très-beaux ponts, et qu'on désirait en vain des places, des fontaines, des statues, et tous les monuments qui font la gloire d'une nation.

Permettez-moi, dit le philosophe indien, de vous faire une petite question. Que ne vous donnez-vous tout ce qui vous manque ? Oh ! dit le petit bostangi, il n'y a pas moyen; cela coûterait trop cher. Cela ne coûterait rien du tout, dit le philosophe. On nous a déjà étalé ce beau paradoxe, reprit le citoyen; mais ce sont des discours de sage, c'est-à-dire des choses admirables dans la théorie et ridicules dans la pratique : nous sommes rebattus de ces belles sentences. Mais qu'avez-vous répondu, dit le philosophe, à ceux qui vous ont représenté qu'il ne s'agissait que de vouloir pleinement, et qu'il n'en coûterait rien à l'Etat de Cachemire pour orner votre capitale, pour faire toutes les grandes choses dont elle a besoin ? Nous n'avons rien répondu, dit le bostangi; nous nous sommes mis à rire, selon notre coutume, et nous n'avons rien examiné. Oh bien ! dit le philosophe, riez moins, examinez davantage, et je vais vous démontrer ce paradoxe qui vous rendrait heureux, et qui vous alarme. Le Cachemirien, qui était un homme fort poli, se mordit les lèvres de peur d'éclater au nez de l'Indien; et ils eurent ensemble la conversation suivante.

LE PHILOSOPHE. — Qu'appelez-vous être riche ?

LE BOSTANGI. — Avoir beaucoup d'argent.

LE PHILOSOPHE. — Vous vous trompez. Les

habitants de l'Amérique méridionale possédaient autrefois plus d'argent que vous n'en aurez jamais; mais étant sans industrie, ils n'avaient rien de ce que l'argent peut procurer : ils étaient réellement dans la misère.

LE BOSTANGI. — J'entends; vous faites consister la richesse dans la possession d'un terrain fertile.

LE PHILOSOPHE. — Non : car les Tartares de l'Ukraine habitent un des plus beaux pays de l'univers, et ils manquent de tout. L'opulence d'un Etat est comme tous les talents qui dépendent de la nature et de l'art. Ainsi la richesse consiste dans le sol et dans le travail. Le peuple le plus riche et le plus heureux est celui qui cultive le plus le meilleur terrain ; et le plus beau présent que Dieu ait fait à l'homme est la nécessité de travailler.

LE BOSTANGI. — D'accord, mais pour faire ce qu'on nous demande, il faudrait le travail de dix mille hommes pendant dix années; et où trouver de quoi les payer ?

LE PHILOSOPHE. — N'avez-vous pas soudoyé cent mille soldats pendant dix ans de guerre?

LE BOSTANGI. — Il est vrai, et l'Etat ne paraît pourtant pas appauvri.

LE PHILOSOPHE. — Quoi ! vous avez de l'argent pour envoyer tuer cent mille hommes, et vous n'en avez pas pour en faire vivre dix mille ?

LE BOSTANGI. — Cela est bien différent : il en coûte beaucoup moins pour envoyer un citoyen à la mort que pour lui faire sculpter du marbre.

LE PHILOSOPHE. — Vous vous trompez encore. Trente mille hommes de cavalerie seulement sont beaucoup plus chers que dix mille artisans; et la vérité est que ni les uns ni les autres ne sont chers quand ils sont employés dans le pays. Que croyez-vous qu'il en ait coûté aux anciens Egyptiens pour bâtir des pyramides, et aux

Chinois pour faire leur grande muraille ? Des oignons et du riz. Leurs terres ont-elles été épuisées pour avoir nourri des hommes laborieux, au lieu d'avoir engraissé des fainéants ?

LE BOSTANGI. — Vous me poussez à bout, et vous ne me persuadez pas. La philosophie raisonne, et la coutume agit.

LE PHILOSOPHE. — Si les hommes avaient toujours suivi cette maxime, ils mangeraient encore du gland, et ne sauraient pas ce que c'est que la pleine lune. Pour exécuter les plus grandes entreprises, il ne faut qu'une tête et des mains, et l'on vient à bout de tout. Vous avez de belles pierres, du fer, du cuivre, de beaux bois de charpente; il ne vous manque donc que la volonté.

LE BOSTANGI. — Nous avons de tout. La nature nous a très-bien traités. Mais quelles dépenses énormes pour mettre tant de matériaux en œuvre !

LE PHILOSOPHE. — Je n'entends rien à ce discours. De quelles dépenses parlez-vous donc ? Votre terre produit de quoi nourrir et vêtir tous vos habitants; vous avez sous vos pas tous les matériaux ; vous avez autour de vous deux cent mille fainéants que vous pouvez employer; il ne reste donc plus qu'à les faire travailler, et à leur donner pour leur salaire de quoi être bien nourris et bien vêtus. Je ne vois pas ce qu'il en coûtera à votre royaume de Cachemire; car assurément vous ne paierez rien aux Persans et aux Chinois pour avoir fait travailler vos citoyens.

LE BOSTANGI. — Ce que vous dites est très-véritable; il ne sortira ni argent ni denrées de l'Etat.

LE PHILOSOPHE. — Que ne faites-vous donc commencer dès aujourd'hui vos travaux ?

LE BOSTANGI. — Il est trop difficile de faire mouvoir une si grande machine.

LE PHILOSOPHE. — Comment avez-vous fait pour soutenir une guerre qui a coûté beaucoup de sang et de trésors?

LE BOSTANGI. — Nous avons fait justement contribuer en proportion de leurs biens les possesseurs des terres et de l'argent.

LE PHILOSOPHE. — Eh bien! si on contribue pour le malheur de l'espèce humaine, ne donnera-t-on rien pour son bonheur et pour sa gloire? Quoi! depuis que vous êtes établis en corps de peuple, vous n'avez pas encore trouvé le secret d'obliger tous les riches à faire travailler tous les pauvres! Vous n'en êtes donc pas encore aux premiers éléments de la police?

LE BOSTANGI. — Quand nous aurions fait en sorte que les possesseurs du riz, du lin et des bestiaux donnassent du pilau et des chemises aux mendiants qu'on emploierait à remuer la terre et à porter des fardeaux, on ne serait guère avancé. Il faudrait faire travailler tous les artistes qui, le long de l'année, sont employés à d'autres travaux.

LE PHILOSOPHE. — J'ai ouï dire que dans l'année vous avez environ six vingts jours pendant lesquels on ne travaille point à Cachemire. Que ne changez-vous la moitié de ces jours oiseux en jours utiles? que n'employez-vous aux édifices publics pendant cent jours les artistes désoccupés? Alors ceux qui ne savent rien, ceux qui n'ont que deux bras, auront bien vite de l'industrie; vous formerez un peuple d'artistes.

LE BOSTANGI. — Ces temps sont destinés au cabaret et à la débauche, et il en revient beaucoup d'argent au trésor public.

LE PHILOSOPHE. — Votre raison est admirable; mais il ne revient d'argent au trésor public que par la circulation. Le travail n'opère-t-il pas plus

de circulation que la débauche, qui entraîne des maladies ? Est-il bien vrai qu'il soit de l'intérêt de l'Etat que le peuple s'enivre un tiers de l'année ?

Cette conversation dura longtemps. Le bostangi avoua enfin que le philosophe avait raison, et il fut le premier bostangi qu'un philosophe eût persuadé. Il promit de faire beaucoup, mais les hommes ne font jamais ni tout ce qu'ils veulent ni tout ce qu'ils peuvent.

Pendant que le raisonneur et le bostangi s'entretenaient ainsi des hautes sciences, il passa une vingtaine de beaux animaux à deux pieds, portant petit manteau par-dessus longue jaquette, capuce pointu sur la tête, ceinture de corde sur les reins. Voilà de grands garçons bien faits, dit l'Indien ; combien en avez-vous dans votre patrie ? A peu près cent mille de différentes espèces, dit le bostangi. Les braves gens pour travailler à embellir Cachemire ! dit le philosophe. Que j'aimerais à les voir la bêche, la truelle, l'équerre à la main ! Et moi aussi, dit le bostangi, mais ce sont de trop grands saints pour travailler. Que font-ils donc ? dit l'Indien. Ils chantent, ils boivent, ils digèrent, dit le bostangi. Que cela est utile à un État ! dit l'Indien. Cette conversation dura longtemps et ne produisit pas grand'chose.

VI

TIMON

Sur le paradoxe que les sciences ont nui aux mœurs.

Dieu merci ! j'ai brûlé tous mes livres, me dit hier Timon. — Quoi ! tous sans exception ? passe encore pour le *Journal de Trévoux*, les romans du temps et les pièces nouvelles ; mais que vous ont fait Cicéron et Virgile, Racine, la Fontaine, l'Arioste, Addison et Pope ? — J'ai tout brûlé, répliqua-t-il ; ce sont des corrupteurs du genre humain. Les maîtres de géométrie et d'arithmétique même sont des monstres. Les sciences sont le plus horrible fléau de la terre. Sans elles nous aurions toujours eu l'âge d'or. Je renonce aux gens de lettres pour jamais, à tous les pays où les arts sont connus. Il est affreux de vivre dans des villes où l'on porte la mesure du temps en or dans sa poche, où l'on a fait venir de la Chine de petites chenilles pour se couvrir de leur duvet, où l'on entend cent instruments qui s'accordent, qui enchantent les oreilles, et qui bercent l'âme dans un doux repos. Tout cela est horrible, et il est clair qu'il n'y a que les Iroquois qui soient

gens de bien; encore faut-il qu'ils soient loin de Québec où je soupçonne que les damnables sciences de l'Europe se sont introduites.

Quand Timon eut bien évaporé sa bile, je le priai de me dire sans humeur ce qui lui avait inspiré tant d'aversion pour les belles-lettres. Il m'avoua ingénument que son chagrin était venu originairement d'une espèce de gens qui se font valets de libraires, et qui, de ce bel état où les réduit l'impuissance de prendre une profession honnête, insultent tous les mois les hommes les plus estimables de l'Europe, pour gagner leurs gages. Vous avez raison, lui dis-je; mais voudriez-vous qu'on tuât tous les chevaux d'une ville, parce qu'il y a quelques rosses qui ruent et qui servent mal ?

Je vis que cet homme avait commencé par haïr l'abus des arts, et qu'il était parvenu enfin à haïr les arts mêmes. Vous conviendrez, me disait-il, que l'industrie donne à l'homme de nouveaux besoins. Ces besoins allument les passions, et les passions font commettre tous les crimes. L'abbé Suger gouvernait fort bien l'Etat dans les temps d'ignorance; mais le cardinal de Richelieu, qui était théologien et poëte, fit couper plus de tetes qu'il ne fit de mauvaises pièces de théâtre. A peine eut-il établi l'Académie française, que les Cinq-Mars, les de Thou, les Marillac, passèrent par la main du bourreau. Si Henri VIII n'avait pas étudié, il n'aurait pas envoyé deux de ses femmes sur l'échafaud. Charles IX n'ordonna les massacres de la Saint-Barthélemi que parce que son précepteur Amyot lui avait appris à faire des vers; et les catholiques ne massacrèrent en Irlande trois à quatre mille familles de protestants que parce qu'ils avaient appris à fond la *Somme* de saint Thomas.

— Vous pensez donc, lui dis-je, qu'Attila,

Genséric, Odoacre, et leurs pareils, avaient étudié longtemps dans les universités? — Je n'en doute nullement, me dit-il, et je suis persuadé qu'ils ont écrit beaucoup en vers et en prose; sans cela auraient-ils détruit une partie du genre humain? Ils lisaient assidûment les casuistes et la morale relâchée des jésuites, pour calmer les scrupules que la nature sauvage donne toute seule. Ce n'est qu'à force d'esprit et de culture qu'on peut devenir méchant. Vivent les sots pour être honnêtes gens! Il fortifia cette idée par beaucoup de raisons capables de faire remporter un prix dans une académie. Je le laissai dire. Nous partîmes pour aller souper à la campagne. Il maudissait en chemin la barbarie des arts, et je lisais *Horace*.

Au coin d'un bois, nous fûmes rencontrés par des voleurs, et dépouillés de tout impitoyablement. Je demandai à ces messieurs dans quelle université ils avaient étudié. Il m'avouèrent qu'aucun d'eux n'avait jamais appris à lire.

Après avoir été ainsi volés par des ignorants, nous arrivâmes presque nus dans la maison où nous devions souper. Elle appartenait à un des plus savants hommes de l'Europe. Timon, suivant ses principes, devait s'attendre à être égorgé. Cependant il ne le fut point; on nous habilla, on nous prêta de l'argent, on nous fit la plus grande chère; et Timon, au sortir du repas, demanda une plume et de l'encre pour écrire contre ceux qui cultivent leur esprit.

VII

UN BRACHMANE ET UN JÉSUITE

Sur la nécessité et l'enchaînement des choses.

LE JÉSUITE. — C'est apparemment par les prières de saint François Xavier que vous êtes parvenu à une si heureuse et si longue vieillesse ? Cent quatre-vingts ans ! cela est digne du temps des patriarches.

LE BRACHMANE. — Mon maître Fonfouka en a vécu trois cents ; c'est le cours ordinaire de notre vie. J'ai une grande estime pour François Xavier ; mais ses prières n'auraient jamais pu déranger l'ordre de l'univers : et s'il avait eu seulement le don de faire vivre une mouche un instant de plus que le portait l'enchaînement des destinées, ce globe-ci serait tout autre chose que ce que vous voyez aujourd'hui.

LE JÉSUITE. — Vous avez une étrange opinion des futurs contingents. Vous ne savez donc pas que l'homme est libre, que notre volonté dispose à notre gré de tout ce qui se passe sur la terre ? Je vous assure que les seuls jésuites y ont fait pour leur part des changements considérables.

LE BRACHMANE. — Je ne doute pas de la science et du pouvoir des révérends pères jésuites ; ils sont une partie fort estimable de ce monde, mais je ne les en crois pas les souverains. Chaque homme, chaque être, tant jésuite que brachmane, est un ressort de l'univers ; il obéit à la destinée, et ne lui commande pas. A quoi tenait-il que Gengis-kan conquît l'Asie ? à l'heure à laquelle son père s'éveilla un jour en couchant avec sa femme, à un mot qu'un Tartare avait prononcé quelques années auparavant. Je suis, par exemple, tel que vous me voyez, une des causes principales de la mort déplorable de votre bon roi Henri IV, et vous m'en voyez encore affligé.

LE JÉSUITE. — Votre révérence veut rire apparemment ? Vous la cause de l'assassinat de Henri IV !

LE BRACHMANE. — Hélas ! oui. C'était l'an neuf cent quatre-vingt-trois mille de la révolution de Saturne, qui revient à l'an mil cinq cent cinquante de votre ère. J'étais jeune et étourdi. Je m'avisai de commencer une petite promenade du pied gauche, au lieu du pied droit, sur la côte de Malabar, et de là suivit évidemment la mort de Henri IV.

LE JÉSUITE. — Comment cela, je vous supplie ? Car nous, qu'on accusait de nous être tournés de tous les côtés dans cette affaire, nous n'y avons aucune part.

LE BRACHMANE. — Voici comme la destinée arrangea la chose. En avançant le pied gauche, comme j'ai l'honneur de vous dire, je fis tomber malheureusement dans l'eau mon ami Eriban, marchand persan, qui se noya. Il avait une fort jolie femme qui convola avec un marchand arménien ; elle eut une fille qui épousa un Grec ; la fille de ce Grec s'établit en France, et épousa le père de Ravaillac. Si tout cela n'était pas

arrivé, vous sentez que les affaires des maisons de France et d'Autriche auraient tourné différemment. Le système de l'Europe aurait changé. Les guerres entre l'Allemagne et la Turquie auraient eu d'autres suites ; ces suites auraient influé sur la Perse, la Perse sur les Indes. Vous voyez que tout tenait à mon pied gauche, lequel était lié à tous les autres événements de l'univers, passés, présents et futurs.

LE JÉSUITE. — Je veux proposer cet argument à quelqu'un de nos pères théologiens, et je vous apporterai la solution.

LE BRACHMANE. — En attendant, je vous dirai encore que la servante du grand-père du fondateur des feuillants (car j'ai lu vos histoires) était aussi une des causes nécessaires de la mort de Henri IV, et de tous les accidents que cette mort entraîna.

LE JÉSUITE. — Cette servante-là était une maîtresse femme.

LE BRACHMANE. — Point du tout : c'était une idiote à qui son maître fit un enfant. Madame de La Barrière en mourut de chagrin. Celle qui lui succéda fut, comme disent vos chroniques, la grand'mère du bienheureux Jean de La Barrière, qui fonda l'ordre des feuillants. Ravaillac fut moine dans cet ordre. Il puisa chez eux certaine doctrine fort à la mode alors, comme vous savez. Cette doctrine lui persuada que c'était une bonne œuvre d'assassiner le meilleur roi du monde. Le reste est connu.

LE JÉSUITE. — Malgré votre pied gauche et la servante du grand-père du fondateur des feuillants, je croirai toujours que l'action horrible de Ravaillac était un futur contingent, qui pouvait fort bien ne pas arriver ; car enfin la volonté de l'homme est libre.

LE BRACHMANE. — Je ne sais pas ce que vous entendez par une volonté libre ; je n'attache point

d'idée à ces paroles. Etre libre, c'est faire ce qu'on veut, et non pas vouloir ce qu'on veut. Tout ce que je sais, c'est que Ravaillac commit volontairement le crime qu'il était destiné à faire par des lois immuables. Ce crime était un chaînon de la grande chaîne des destinées.

LE JÉSUITE. — Vous avez beau dire, les choses de ce monde ne sont point si liées ensemble que vous pensez. Que fait, par exemple, au reste de la machine la conversation inutile que nous avons ensemble sur le rivage des Indes ?

LE BRACHMANE. — Ce que nous disons vous et moi est peu de chose, sans doute ; mais si vous n'étiez pas ici, toute la machine du monde serait autre chose qu'elle n'est.

LE JÉSUITE. — Votre révérence *bramine* avance là un furieux paradoxe.

LE BRACHMANE. — Votre paternité *ignacienne* en croira ce qu'elle voudra : mais certainement nous n'aurions pas cette conversation, si vous n'étiez venu aux Indes ; vous n'auriez pas fait ce voyage, si votre saint Ignace de Loyola n'avait pas été blessé au siége de Pampelune, et si un roi de Portugal ne s'était obstiné à faire doubler le cap de Bonne-Espérance. Ce roi de Portugal n'a-t-il pas, avec le secours de la boussole, changé la face du monde ? Mais il fallait qu'un Napolitain eût inventé la boussole. Et puis dites que tout n'est pas éternellement asservi à un ordre constant, qui unit par des liens invisibles et indissolubles tout ce qui naît, tout ce qui agit, tout ce qui souffre, tout ce qui meurt sur notre globe.

LE JÉSUITE. — Hé ! que deviendront les futurs contingents ?

LE BRACHMANE. — Ils deviendront ce qu'ils pourront : mais l'ordre établi par une main éternelle et toute-puissante doit subsister à jamais.

LE JÉSUITE. — A vous entendre, il ne faudrait donc point prier Dieu ?

LE BRACHMANE. — Il faut l'adorer. Mais qu'entendez-vous par le prier ?

LE JÉSUITE. — Ce que tout le monde entend, qu'il favorise nos désirs, qu'il satisfasse à nos besoins.

LE BRACHMANE. — Je vous comprends. Vous voulez qu'un jardinier obtienne du soleil à l'heure que Dieu a destinée de toute éternité pour la pluie, et qu'un pilote ait un vent d'est lorsqu'il faut que le vent d'occident rafraîchisse la terre et les mers. Mon père, prier c'est se soumettre. Bonsoir. La destinée m'appelle à présent auprès de ma bramine.

LE JÉSUITE. — Ma volonté libre me presse d'aller donner leçon à un jeune écolier.

VIII

LUCRÈCE ET POSIDONIUS

I

POSIDONIUS. — Votre poésie est quelquefois admirable ; mais la physique d'Épicure me paraît bien mauvaise.

LUCRÈCE. — Quoi ! vous ne voulez pas convenir que les atomes se sont arrangés d'eux-mêmes de façon qu'ils ont produit cet univers ?

POSIDONIUS. — Nous autres mathématiciens, nous ne pouvons convenir que des choses qui sont prouvées évidemment par des principes incontestables.

LUCRÈCE. — Mes principes le sont.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti ;
Tangere enim et tangi nisi corpus nulla potest res.

Que rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien ;
Et qu'un corps n'est touché que par un autre corps.

POSIDONIUS. — Quand je vous aurais accordé ces principes, et même les atomes et le vide, vous ne me persuaderiez pas plus que l'univers s'est arrangé de lui-même dans l'ordre admirable où nous le voyons, que si vous disiez aux

Romains que la sphère armillaire composée par Posidonius s'est faite seule.

LUCRÈCE. — Mais qui donc aura fait le monde ?

POSIDONIUS. — Un être intelligent, plus supérieur au monde et à moi que je ne le suis au cuivre dont j'ai composé ma sphère.

LUCRÈCE. — Vous qui n'admettez que des choses évidentes, comment pouvez-vous reconnaître un principe dont vous n'avez d'ailleurs aucune notion ?

POSIDONIUS. — Comme, avant de vous avoir connu, j'ai jugé que votre livre était d'un homme d'esprit.

LUCRÈCE. — Vous avouez que la matière est éternelle, qu'elle existe parce qu'elle existe ; or, si elle existe par sa nature, pourquoi ne peut-elle pas former par sa nature des soleils, des mondes, des plantes, des animaux, des hommes ?

POSIDONIUS. — Tous les philosophes qui nous ont précédés ont cru la matière éternelle, mais ils ne l'ont pas démontré ; et quand elle serait éternelle, il ne s'ensuit point du tout qu'elle puisse former des ouvrages dans lesquels éclatent tant de sublimes desseins. Cette pierre aurait beau être éternelle, vous ne me persuaderez point qu'elle puisse produire l'*Iliade* d'Homère.

LUCRÈCE. — Non ; une pierre ne composera point l'*Iliade*, non plus qu'elle ne produira un cheval ; mais la matière, organisée avec le temps, et devenue un mélange d'os, de chair et de sang, produira un cheval, et, organisée plus finement, composera l'*Iliade*.

POSIDONIUS. — Vous le supposez sans aucune preuve, et je ne dois rien admettre sans preuve. Je vais vous donner des os, du sang, de la chair tout faits ; je vous laisserai travailler, vous et tous les épicuriens du monde : consentiriez-vous à faire le marché de posséder l'empire romain si vous venez à bout de faire un cheval avec les

ingrédients tout préparés, ou à être pendu si vous n'en pouvez venir à bout?

LUCRÈCE. — Non; cela passe mes forces, mais non pas celles de la nature. Il faut des millions de siècles pour que la nature, ayant passé par toutes les formes possibles, arrive enfin à la seule qui puisse produire des êtres vivants.

POSIDONIUS. — Vous aurez beau remuer dans un tonneau, pendant toute votre vie, tous les matériaux de la terre mêlés ensemble, vous n'en tirerez pas seulement une figure régulière; vous ne produirez rien. Si le temps de votre vie ne peut suffire à produire seulement un champignon, le temps de la vie d'un autre homme y suffira-t-il? Ce qu'un siècle n'a pas fait, pourquoi plusieurs siècles pourraient-ils le faire? Il faudrait avoir vu naître des hommes et des animaux du sein de la terre, et des blés sans germes, etc., etc., pour oser affirmer que la matière toute seule se donne de telles formes : personne, que je sache, n'a vu cette opération; personne ne doit donc y croire.

LUCRÈCE. — Hé bien! les hommes, les animaux, les arbres, auront toujours été. Tous les philosophes conviennent que la matière est éternelle, ils conviendront que les générations le sont aussi. C'est la nature de la matière qu'il y ait des astres qui tournent, des oiseaux qui volent, des chevaux qui courent, et des hommes qui fassent des *Iliades*.

POSIDONIUS. — Dans cette supposition nouvelle, vous changez de sentiment : mais vous supposez toujours ce qui est en question; vous admettez une chose dont vous n'avez pas la plus légère preuve.

LUCRÈCE. — Il m'est permis de croire que ce qui est aujourd'hui était hier, était il y a un siècle, il y a cent siècles, et ainsi en remontant sans fin. Je me sers de votre argument : personne

n'a jamais vu le soleil et les astres commencer leur carrière, les premiers animaux se former et recevoir la vie ; on peut donc penser que tout a été éternellement comme il est.

POSIDONIUS. — Il y a une grande différence. Je vois un dessein admirable, et je dois croire qu'un être intelligent a formé ce dessein.

LUCRÈCE. — Vous ne devez pas admettre un être dont vous n'avez aucune connaissance.

POSIDONIUS. — C'est comme si vous me disiez que je ne dois pas croire qu'un architecte a bâti le Capitole, parce que je n'ai pu voir cet architecte.

LUCRÈCE. — Votre comparaison n'est pas juste. Vous avez vu bâtir des maisons, vous avez vu des architectes ; ainsi vous devez penser que c'est un homme semblable aux architectes d'aujourd'hui qui a bâti le Capitole. Mais ici les choses ne vont pas de même : le Capitole n'existe point par sa nature, et la matière existe par sa nature. Il est impossible qu'elle n'ait pas une certaine forme. Or, pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle possède par sa nature la forme qu'elle a aujourd'hui ? Ne vous est-il pas beaucoup plus aisé de reconnaître la nature qui se modifie elle-même, que de reconnaître un être invisible qui la modifie ? dans le premier cas vous n'avez qu'une difficulté, qui est de comprendre comment la nature agit ; dans le second cas, vous avez deux difficultés, qui sont de comprendre et cette même nature, et un être inconnu qui agit sur elle.

POSIDONIUS. — C'est tout le contraire. Je vois non-seulement de la difficulté, mais de l'impossibilité à comprendre que la matière puisse avoir des desseins infinis, et je ne vois aucune difficulté à admettre un être intelligent qui gouverne cette matière par ses desseins infinis et par sa volonté toute-puissante.

LUCRÈCE. — Quoi ! c'est donc parce que votre esprit ne peut comprendre une chose qu'il en suppose une autre ? c'est donc parce que vous ne pouvez saisir l'artifice et les ressorts nécessaires par lesquels la nature s'est arrangée en planetes, en soleil, en animaux, que vous recourez à un autre être ?

POSIDONIUS. — Non ; je n'ai pas recours à un Dieu parce que je ne puis comprendre la nature ; mais je comprends évidemment que la nature a besoin d'une intelligence supreme ; et cette seule raison me prouverait un Dieu, si je n'avais pas d'ailleurs d'autres preuves.

LUCRÈCE. — Et si cette matière avait par elle-même l'intelligence ?

POSIDONIUS. — Il m'est évident qu'elle ne la possède point.

LUCRÈCE. — Et à moi il est évident qu'elle la possède, puisque je vois des corps comme vous et moi qui raisonnent.

POSIDONIUS. — Si la matière possédait par elle-même la pensée, il faudrait que vous disiez qu'elle la possède nécessairement. Or, si cette propriété lui était nécessaire, elle l'aurait en tout temps et en tous lieux : car ce qui est *nécessaire* à une chose ne peut jamais en être séparé. Un morceau de boue, le plus vil excrément penserait ; or certainement vous ne diriez pas que du fumier pense : la pensée n'est donc pas un attribut nécessaire à la matière.

LUCRÈCE. — Votre raisonnement est un sophisme. Je tiens le mouvement *nécessaire* à la matière ; cependant ce fumier, ce tas de boue, ne sont pas actuellement en mouvement ; ils y seront quand quelque corps les poussera. De même la pensée ne sera l'attribut d'un corps que quand ce corps sera organisé pour penser.

POSIDONIUS. — Votre erreur vient de ce que vous supposez toujours ce qui est en question.

Vous ne voyez pas que pour organiser un corps, le faire homme, le rendre pensant, il faut déjà de la pensée, il faut un dessein arrêté. Or, vous ne pouvez admettre les desseins avant que les seuls êtres qui ont ici-bas des desseins soient formés; vous ne pouvez admettre des pensées avant que les êtres qui ont des pensées existent. Vous supposez encore ce qui est en question quand vous dites que le mouvement est nécessaire à la matière : car ce qui est absolument nécessaire existe toujours, comme l'étendue existe toujours dans toute matière; or, le mouvement n'existe pas toujours. Les pyramides d'Egypte ne sont certainement pas en mouvement : une matière subtile aurait beau passer entre les pierres des pyramides d'Egypte, la masse de la pyramide est immobile. Le mouvement n'est donc pas absolument nécessaire à la matière; il lui vient d'ailleurs, ainsi que la pensée vient d'ailleurs aux hommes. Il y a donc un être intelligent et puissant qui donne le mouvement, la vie, et la pensée.

LUCRÈCE. — Je peux vous répondre en disant qu'il y a toujours eu du mouvement et de l'intelligence dans le monde : ce mouvement et cette intelligence se sont distribués de tout temps, suivant les lois de la nature. La matière étant éternelle, il était impossible que son existence ne fût pas dans quelque ordre; elle ne pouvait être dans aucun ordre sans le mouvement et sans la pensée; il fallait donc que l'intelligence et le mouvement fussent en elle.

POSIDONIUS. — Quelque chose que vous fassiez, vous ne pouvez jamais que faire des suppositions. Vous supposez un ordre; il faut donc qu'il y ait une intelligence qui ait arrangé cet ordre. Vous supposez le mouvement et la pensée avant que la matière fût en mouvement et qu'il y eût des hommes et des pensées. Vous ne

pouvez nier que la pensée n'est pas essentielle à la matière, puisque vous n'osez pas dire qu'un caillou pense. Vous ne pouvez opposer que des *peut-être* à la vérité qui vous presse; vous sentez l'impuissance de la matière, et vous êtes forcé d'admettre un Etre suprême, intelligent, tout-puissant, qui a organisé la matière et les êtres pensants. Les desseins de cette intelligence supérieure éclatent de toutes parts, et vous devez les apercevoir dans un brin d'herbe comme dans le cours des astres. On voit que tout est dirigé à une fin certaine.

LUCRÈCE. — Ne prenez-vous point pour un dessein ce qui n'est qu'une existence nécessaire? ne prenez-vous point pour une fin ce qui n'est qu'un usage que nous fesons des choses qui existent? Les Argonautes ont bâti un vaisseau pour aller à Colchos; direz-vous que les arbres ont été créés pour que les Argonautes bâtissent un vaisseau, et que la mer a été faite pour que les Argonautes entreprissent leur navigation? Des hommes portent des chaussures; direz-vous que les jambes ont été faites par un Etre suprême pour être chaussées? non, sans doute; mais les Argonautes ayant vu du bois en ont bâti un navire, et, ayant connu que l'eau pouvait porter ce navire, ils ont entrepris leur voyage. De même, après une infinité de formes et de combinaisons que la matière avait prises, il s'est trouvé que les humeurs et la cornée transparente qui composent l'œil, séparées autrefois dans différentes parties du corps humain, ont été réunies dans la tête, et les animaux ont commencé à voir. Les organes de la génération qui étaient épars se sont rassemblés, et ont pris la forme qu'ils ont; alors les générations ont été produites avec régularité. La matière du soleil, longtemps répandue et écartée dans l'espace, s'est conglobée et a fait

l'astre qui nous éclaire. Y a-t-il à tout cela de l'impossibilité ?

POSIDONIUS. — En vérité vous ne pouvez pas avoir sérieusement recours à un tel système. Premièrement, en adoptant cette hypothèse vous abandonneriez les générations éternelles dont vous parliez tout à l'heure. Secondement, vous vous trompez sur les causes finales. Il y a des usages volontaires que nous fesons des présents de la nature : il y a des effets indispensables. Les Argonautes pouvaient ne point employer les arbres des forets pour en faire un vaisseau; mais ces arbres étaient visiblement destinés à croître sur la terre, à donner des fruits et des feuilles. On peut ne point couvrir ses jambes d'une chaussure; mais la jambe est visiblement faite pour porter le corps et pour marcher, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre, les parties de la génération pour perpétuer l'espèce. Si vous considérez que, d'une étoile placée à quatre ou cinq cents millions de lieues de nous, il part des traits de lumière qui viennent faire le même angle déterminé dans les yeux de chaque animal, et que tous les animaux ont à l'instant la sensation de la lumière, vous m'avouerez qu'il y a là une mécanique, un dessein admirable. Or n'est-il pas déraisonnable d'admettre une mécanique sans artisan, un dessein sans intelligence, et de tels desseins sans un Etre suprême ?

LUCRÈCE. — Si j'admets cet Etre suprême, quelle forme aura-t-il ? Sera-t-il en un lieu ? sera-t-il hors de tout lieu ? sera-t-il dans le temps ? hors du temps ? remplira-t-il tout l'espace, ou non ? Pourquoi aurait-il fait ce monde ? quel est son but ? Pourquoi former des êtres sensibles et malheureux ? Pourquoi le mal moral et le mal physique ? De quelque côté que je tourne mon esprit, je ne vois que l'incompréhensible.

POSIDONIUS. — C'est précisément parce que cet Etre suprême existe que sa nature doit être incompréhensible : car s'il existe, il doit y avoir l'infini entre lui et nous. Nous devons admettre qu'il est, sans savoir ce qu'il est, et comment il opère. N'êtes-vous pas forcé d'admettre les asymptotes en géométrie, sans comprendre comment ces lignes peuvent s'approcher toujours, et ne se toucher jamais ? N'y a-t-il pas des choses aussi incompréhensibles que démontrées dans les propriétés du cercle ? Concevez donc qu'on doit admettre l'incompréhensible, quand l'existence de cet incompréhensible est prouvée.

LUCRÈCE. — Quoi ! il me faudrait renoncer aux dogmes d'Epicure ?

POSIDONIUS. — Il vaut mieux renoncer à Epicure qu'à la raison.

II

LUCRÈCE. — Je commence à reconnaître un Etre suprême inaccessible à nos sens, et prouvé par notre raison, qui a fait le monde, et qui le conserve ; mais pour tout ce que je dis de l'âme dans mon troisième livre, admiré de tous les savants de Rome, je ne crois pas que vous puissiez m'obliger à y renoncer.

POSIDONIUS. — Vous dites d'abord :

Idque situm media regione in pectoris hæret.

L'esprit est au milieu de la poitrine.

Mais quand vous avez composé vos beaux vers, n'avez-vous jamais fait quelque effort de tête ? Quand vous parlez de l'esprit de Cicéron ou de l'orateur Marc-Antoine, ne dites-vous pas que

c'est une bonne tête ? et si vous disiez qu'il a une bonne poitrine, ne croirait-on pas que vous parlez de sa voix et de ses poumons ?

LUCRÈCE. — Mais ne sentez-vous pas que c'est autour du cœur que se forment les sentiments de joie, de douleur, et de crainte ?

Hic exultat enim pavor ac metus; hæc loca circum
Lætitiæ mulcent.

Ne sentez-vous pas votre cœur se dilater ou se resserrer à une bonne ou mauvaise nouvelle ? N'y a-t-il pas là des ressorts secrets qui se détendent ou qui prennent de l'élasticité ? C'est donc là qu'est le siége de l'âme.

POSIDONIUS. — Il y a une paire de nerfs qui part du cerveau, qui passe à l'estomac et au cœur, qui descend aux parties de la génération, et qui leur imprime des mouvements; direz-vous que c'est dans les parties de la génération que réside l'entendement humain ?

LUCRÈCE. — Non, je n'oserais le dire; mais, quand je placerai l'âme dans la tête, au lieu de la mettre dans la poitrine, mes principes subsisteront toujours : l'âme sera toujours une matière infiniment déliée, semblable au feu élémentaire qui anime toute la machine.

POSIDONIUS. — Et comment concevez-vous qu'une matière déliée puisse avoir des pensées, des sentiments par elle-même ?

LUCRÈCE. — Parce que je l'éprouve; parce que toutes les parties de mon corps étant touchées en ont le sentiment; parce que ce sentiment est répandu dans toute ma machine; parce qu'il ne peut y être répandu que par une matière extrêmement subtile et rapide; parce que je suis un corps; parce qu'un corps ne peut être agité que par un corps; parce que l'intérieur de mon corps ne peut être pénétré que par des corpuscules très-déliés, et que par conséquent mon âme ne

peut être que l'assemblage de ces corpuscules.

POSIDONIUS. — Nous sommes déjà convenus dans notre premier entretien qu'il n'y a pas d'apparence qu'un rocher puisse composer l'*Iliade*. Un rayon de soleil en sera-t-il plus capable ? Imaginez ce rayon de soleil cent mille fois plus subtil et plus rapide; cette clarté, cette ténuité, feront-elles des sentiments et des pensées ?

LUCRÈCE. — Peut-être en feront-elles quand elles seront dans des organes préparés.

POSIDONIUS. — Vous voilà toujours réduit à des *peut-être*. Du feu ne peut penser par lui-même plus que de la glace. Quand je supposerais que c'est du feu qui pense en vous, qui sent, qui a une volonté, vous seriez donc forcé d'avouer que ce n'est pas par lui-même qu'il a une volonté, du sentiment, et des pensées.

LUCRÈCE. — Non; ce ne sera pas par lui-même; ce sera par l'assemblage de ce feu et de mes organes.

POSIDONIUS. — Comment pouvez-vous imaginer que de deux corps qui ne pensent point chacun séparément, il résulte la pensée quand ils sont unis ensemble ?

LUCRÈCE. — Comme un arbre et de la terre pris séparément ne portent point de fruit, et qu'ils en portent quand on a mis l'arbre dans la terre.

POSIDONIUS. — La comparaison n'est qu'éblouissante. Cet arbre a en soi le germe des fruits, on le voit à l'œil dans ses boutons, et le suc de la terre développe la substance de ces fruits. Il faudrait donc que le feu eût déjà en soi le germe de la pensée, et que les organes du corps développassent ce germe.

LUCRÈCE. — Que trouvez-vous à cela d'impossible ?

POSIDONIUS. — Je trouve que ce feu, cette matière quintessenciée n'a pas en elle plus de droit à la pensée que la pierre. La production

d'un être doit avoir quelque chose de semblable à ce qui la produit : or, une pensée, une volonté, un sentiment, n'ont rien de semblable à de la matière ignée.

LUCRÈCE. — Deux corps qui se heurtent produisent du mouvement; et cependant ce mouvement n'a rien de semblable à ces deux corps, il n'a rien de leurs trois dimensions, il n'a point comme eux de figure; donc un être peut n'avoir rien de semblable à l'être qui le produit : donc la pensée peut naître de l'assemblage de deux corps qui n'auront point la pensée.

POSIDONIUS. — Cette comparaison est encore plus éblouissante que juste. Je ne vois que matière dans deux corps en mouvement; je ne vois là que des corps passant d'un lieu dans un autre. Mais quand nous raisonnons ensemble, je ne vois aucune matiere dans vos idées et dans les miennes. Je vous dirai seulement que je ne conçois pas plus comment un corps a le pouvoir d'en remuer un autre, que je ne conçois comment j'ai des idées. Ce sont pour moi deux choses également inexplicables, et toutes deux me prouvent également l'existence et la puissance d'un Etre suprême auteur du mouvement et de la pensée.

LUCRÈCE. — Si notre âme n'est pas un feu subtil, une quintessence éthérée, qu'est-elle donc ?

POSIDONIUS. — Vous et moi n'en savons rien : je vous dirai bien ce qu'elle n'est pas; mais je ne puis vous dire ce qu'elle est. Je vois que c'est une puissance, qui est en moi, que je ne me suis pas donné cette puissance et que par conséquent elle vient d'un être supérieur à moi.

LUCRÈCE. — Vous ne vous êtes pas donné la vie, vous l'avez reçue de votre père; vous avez reçu de lui la pensée avec la vie, comme il l'avait reçue de son père, et ainsi en remontant

à l'infini. Vous ne savez pas plus au fond ce que c'est que le principe de la vie, que vous ne connaissez le principe de la pensée. Cette succession d'êtres vivants et pensants a toujours existé de tout temps.

POSIDONIUS. — Je vois toujours que vous êtes forcé d'abandonner le système d'Epicure, et que vous n'osez plus dire que la déclinaison des atomes produit la pensée : mais j'ai déjà réfuté dans notre dernier entretien la succession éternelle des êtres sensibles et pensants; je vous ai dit que s'il y avait eu des êtres matériels pensants par eux-mêmes, il faudrait que la pensée fût un attribut nécessaire essentiel à toute matière; que si la matière pensait nécessairement par elle-même, toute matière serait pensante : or, cela n'est pas; donc il est insoutenable d'admettre une succession d'êtres matériels pensants par eux-mêmes.

LUCRÈCE. — Ce raisonnement que vous répétez n'empêche pas qu'un père ne communique une âme à son fils en formant son corps. Cette âme et ce corps croissent ensemble, ils se fortifient, ils sont assujettis aux maladies, aux infirmités de la vieillesse. La décadence de nos forces entraîne celle de notre jugement; l'effet cesse enfin avec la cause, et l'âme se dissout comme la fumée dans les airs.

Præterea, gigni pariter cum corpore et una
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem :
Nam veluti infirmo pueri teneroque vagantur
Corpore, sic animi sequitur sententia tenuis.
Inde, ubi robustis adolevit viribus ætas,
Consilium quoque majus, et auctior est animi vis :
Post, ubi jam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium, delirat linguaque mensque :
Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt.
Ergo dissolvi quoque convenit omnem animai
Naturam, ceu fumus in altas aëris auras :
Quandoquidem gigni pariter pariterque videtur
Crescere et, ut docui, simul ævo fessa fatiscit.

POSIDONIUS. — Voilà de très-beaux vers ; mais m'apprenez-vous par là quelle est la nature de l'âme ?

LUCRÈCE. — Non ; je vous fais son histoire, et je raisonne avec quelque vraisemblance.

POSIDONIUS. — Où est la vraisemblance qu'un père communique à son fils la faculté de penser ?

LUCRÈCE. — Ne voyez-vous pas tous les jours que les enfants ont des inclinations de leurs pères, comme ils en ont les traits ?

POSIDONIUS. — Mais un père en formant son fils n'a-t-il pas agi comme un instrument aveugle ? A-t-il prétendu faire une âme, faire des pensées, en jouissant de sa femme ? L'un et l'autre savent-ils comment un enfant se forme dans le sein maternel ? Ne faut-il pas recourir à quelque cause supérieure, ainsi que dans les autres opérations de la nature que nous avons examinées ? Ne sentez-vous pas, si vous êtes de bonne foi, que les hommes ne se donnent rien, et qu'ils sont sous la main d'un maître absolu ?

LUCRÈCE. — Si vous en savez plus que moi, dites-moi donc ce que c'est que l'âme.

POSIDONIUS. — Je ne prétends pas en savoir plus que vous. Eclairons-nous l'un l'autre. Dites-moi d'abord ce que c'est que la végétation.

LUCRÈCE. — C'est un mouvement interne qui porte les sucs de la terre dans une plante, la fait croître, développe ses fruits, étend ses feuilles, etc.

POSIDONIUS. — Vous ne pensez pas, sans doute, qu'il y ait un être appelé *végétation* qui opère ces merveilles ?

LUCRÈCE. — Qui l'a jamais pensé ?

POSIDONIUS. — Vous devez conclure de notre précédent entretien que l'arbre ne s'est point donné la végétation lui-même.

LUCRÈCE. — Je suis forcé d'en convenir.

POSIDONIUS. — Et la vie ? vous me direz bien ce que c'est.

LUCRÈCE. — C'est la végétation avec le sentiment dans un corps organisé.

POSIDONIUS. — Et il n'y a pas un être appelé *la vie* qui donne ce sentiment à un corps organisé.

LUCRÈCE. — Sans doute. La végétation et la vie sont des mots qui signifient les choses végétantes et vivantes.

POSIDONIUS. — Si l'arbre et l'animal ne peuvent se donner la végétation et la vie, pouvez-vous vous donner vos pensées ?

LUCRÈCE. — Je crois que je le peux, car je pense à ce que je veux. Ma volonté était de vous parler de métaphysique, et je vous en parle.

POSIDONIUS. — Vous croyez être le maître de vos idées ? Vous savez donc quelle pensée vous aurez dans une heure, dans un quart d'heure ?

LUCRÈCE. — J'avoue que je n'en sais rien.

POSIDONIUS. — Vous avez souvent des idées en dormant ; vous faites des vers en rêve ; César prend des villes ; je résous des problèmes : les chiens de chasse poursuivent un cerf dans leurs songes. Les idées nous viennent donc indépendamment de notre volonté ; elles nous sont donc données par une cause supérieure.

LUCRÈCE. — Comment l'entendez-vous ? Prétendez-vous que l'Etre suprême est occupé continuellement à donner des idées, ou qu'il a créé des substances incorporelles, qui ont ensuite des idées par elles-mêmes, tantôt avec le secours des sens, tantôt sans ce secours ? Ces substances sont-elles formées au moment de la conception de l'animal ? Sont-elles formées auparavant, et attendent-elles des corps pour aller s'y insinuer, ou ne s'y logent-elles que quand l'animal est capable de les recevoir ? ou enfin est-ce dans l'Être suprême que chaque être animé voit les idées des choses ? Quelle est votre opinion ?

POSIDONIUS. — Quand vous m'aurez dit comment notre volonté opère sur-le-champ un mouvement dans nos corps, comment votre bras obéit à votre volonté, comment nous recevons la vie, comment nos aliments se digèrent, comment du blé se transforme en sang, je vous dirai comment nous avons des idées. J'avoue sur tout cela mon ignorance. Le monde pourra avoir un jour de nouvelles lumières, mais depuis Thalès jusqu'à nos jours nous n'en avons point. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de sentir notre impuissance, de reconnaître un être tout-puissant, et de nous garder de ces systèmes.

IX

DIALOGUES CHRÉTIENS

Ou Préservatif contre l'Encyclopédie

I. — ENTRE UN PRÊTRE ET UN ENCYCLOPÉDISTE

LE PRÊTRE. — Hé bien ! malheureux, jusqu'à quand voulez-vous donc outrager la religion et décrier ses ministres ?

L'ENCYCLOPÉDISTE. — Je n'outrage point la religion, que je professe et que je respecte, je me tais sur ses ministres, et je ne comprends point ce qui peut allumer ainsi votre bile et m'attirer ces injures. De quel droit d'ailleurs me faites-vous ces questions ? quelle est votre mission ?

LE PRÊTRE. — Quelle est ma mission ? la piété, le zèle, la charité chrétienne. Vous triompheriez bientôt, messieurs les athées, s'il ne se trouvait pas encore des hommes religieux qui ont le courage de s'opposer à vos pernicieux desseins. Je me suis ligué avec deux prêtres comme moi pour soutenir les autels que vous vouliez renverser. Tous trois, pleins de l'amour de Dieu et l'avancement de son règne, nous avons déclaré une guerre éternelle à tous ceux qui examinent,

qui discutent, qui approfondissent, qui raisonnent, qui écrivent, et surtout aux encyclopédistes. Nous fesons un *Journal chrétien*, dans lequel, après avoir premièrement critiqué leurs ouvrages, nous examinons ensuite leur conduite, que nous trouvons ordinairement vicieuse et criminelle; et lorsqu'elle nous paraît innocente, nous disons que la chose est impossible, puisqu'ils ont travaillé à l'*Encyclopédie*.

L'ENCYCLOPÉDISTE. — Voilà un projet qui me paraît bien raisonnable, et rien assurément ne sera plus chrétien que cet ouvrage. Mais dites-moi, je vous prie, ne craignez-vous point la police? croyez-vous qu'elle tolère une entreprise de cette nature? A quel titre osez-vous sonder les cœurs et faire la confession de foi des auteurs qui vous déplaisent? Pensez-vous qu'abusant de votre caractère, et sous le prétexte trivial et spécieux de défendre la religion que personne ne songe à attaquer, dont les fondements sont inébranlables, et qui est sous la protection des lois et du gouvernement, vous puissiez établir une inquisition, et que l'on souffre une pareille témérité?

LE PRÊTRE. — Une inquisition! Ah! s'il y en avait une en France, vous seriez un peu plus contenus, vous autres impies! mais je n'en désespère pas; le pape qui occupe si glorieusement la chaire de saint Pierre vient de se brouiller avec la cour de Portugal en protégeant les jésuites, auxquels elle voulait contester le droit de corriger les rois; il a envoyé un visiteur apostolique en Corse sans consulter la république de Gênes, et, depuis son arrivée dans ce pays-là, le zèle des mécontents s'est bien ranimé: tout cela me donne de grandes espérances, et si son prédécesseur avait pensé comme lui, nous aurions la consolation de voir ce sage tribunal établi parmi nous.

Vous parlez de la police ! ne s'est-elle pas déclarée assez hautement en proscrivant l'*Encyclopédie*, ce dépôt d'hérésies et de schismes, ce recueil d'impiétés et de blasphèmes, qui respire à chaque page la révolte contre la religion et contre l'autorité ? ne vient-elle pas en dernier lieu de permettre qu'on exposât sur le théâtre toutes les horreurs de votre morale ! Les conclusions du procureur général contre l'*Encyclopédie* n'ont-elles pas été plus fortes que le mandement de notre archevêque ? Les discours académiques, qui sont lus du roi et de tout l'univers, ne sont-ils pas des déclamations contre vous ? Et vous comptez encore sur la police ! tremblez que sa main ne s'arme contre les auteurs, après avoir sévi contre l'ouvrage ; tremblez qu'elle ne vous plonge dans des cachots, d'où vous ne sortirez que pour être traînés à la Grève, et précipités de là dans le feu éternel qui est prépare au diable et à ses anges.

L'ENCYCLOPÉDISTE. — Voilà une terrible déclaration ; et je ne m'attendais pas, en travaillant innocemment à cet ouvrage, où j'ai inséré quelques articles sur les arts, de travailler pour la Grève et pour l'enfer.

La police, en effet, a supprimé l'*Encyclopédie:* peut-être y avait-il des choses qui n'étaient pas de l'essence d'un dictionnaire, et qu'il aurait été plus convenable de ne pas y mettre ; mais je réponds que les estimables auteurs de cet ouvrage n'ont eu que les intentions les plus pures, et n'ont cherché que la vérité : si quelquefois elle leur a échappé, c'est qu'il est dans la nature humaine de se tromper ; la vérité ne s'effraie point des recherches, elle reste toujours debout, et triomphe toujours de l'erreur. Voyez les Anglais : cette nation sage et éclairée a livré les questions les plus délicates à la discussion et à l'examen. M. Hume, ce fameux sceptique,

est aussi honoré parmi eux que l'homme le plus soumis à la foi ; vous savez aussi bien que moi qu'elle est un don de Dieu, et qu'il ne faut pas s'emporter contre ceux qui, manquant de ce précieux flambeau, veulent y suppléer par la conviction qui résulte de l'examen. Nos magistrats, dont la religion surprise s'est alarmée trop légèrement, rendront justice aux vues utiles de ces hommes éclairés, qui travaillaient à la gloire de la nation en instruisant l'univers. L'Europe entière demande avec tant d'empressement la continuation de cet ouvrage, qu'ils seront forcés de se rendre à ce cri général.

LE PRÊTRE. — Vous nous citez sans cesse les Anglais, et c'est le mot de ralliement des philosophes ; vous avez pris à tâche de louer cette nation féroce, impie et hérétique ; vous voudriez comme eux avoir le privilége d'examiner, de penser par vous-memes, et arracher aux ecclésiastiques le droit immémorial de penser pour vous, et de vous diriger. Vous voulez qu'on admire des gens qui sont nos ennemis de toute éternité, qui désolent nos colonies, et qui ruinent notre commerce ; vous ne vous contentez donc pas d'etre infidèles à la religion, vous l'êtes encore à l'Etat ! Le ministère aura peut-être la faiblesse de fermer les yeux sur votre trahison, mais nous trouverons les moyens de vous punir.

On ne prononcera plus de discours à l'Académie qui ne soit une satire des philosophes anglais, et l'on n'adoptera dans le conseil de Versailles aucune des maximes de celui de Kensington.

L'ENCYCLOPÉDISTE. — Ce sera bien fait. Mais c'est assez parler des Anglais; et pour abréger notre conversation, dites-moi, je vous prie, d'où vient votre déchaînement contre les encyclopédistes ? Avez-vous lu leur ouvrage avec attention ?

LE PRÊTRE. — Non assurément; je ne suis pas

assez scélérat pour avoir souillé mon esprit de la lecture d'un ouvrage aussi profane : je n'en ai pas lu un mot, je n'en lirai jamais rien ; je me contenterai de le décrier dans mon journal et de faire imprimer toutes les semaines que c'est le livre le plus dangereux qui ait jamais été composé.

L'ENCYCLOPÉDISTE. — Votre projet est très-sensé assurément ; mais ne serait-il pas plus équitable de le juger après l'avoir lu, que de vous en fier à des rapports peut-être infidèles et peut-être intéressés ? A quel égard encore vous a-t-on dit qu'il fût dangereux ?

LE PRÊTRE. — A tous égards : la théologie n'est point celle de la Sorbonne ; la morale n'est point celle des jésuites ; la médecine n'est point celle de la faculté de Paris ; l'art militaire est composé sur des mémoires prussiens, la marine et le commerce sur des mémoires anglais : en un mot, tout en est détestable.

L'ENCYCLOPÉDISTE. — Voilà qui est raisonner à la fin : et si vous m'aviez dit tout cela d'abord, notre dispute aurait été plus tôt terminée.

LE PRÊTRE. — Je vois que si je disais encore un mot, vous abjureriez la philosophie pour afficher la dévotion ; mais nous ne voulons plus de toutes ces palinodies qui font rire les incrédules, et qui vous raccommodent avec les bonnes gens de notre parti, qui sont dupes de vos simagrées : les ouvrages que vous avez faits contre la religion et ses ministres restent et la rétractation périt. Il faut que vous soyez toute votre vie un objet de scandale, que vous mouriez dans l'impénitence, et que vous soyez damné éternellement. Je ne veux plus de commerce avec vous, et je vous déclare que l'ouvrage est abominable d'un bout à l'autre ; qu'il fallait non-seulement le supprimer, mais encore le brûler ; qu'il fallait faire le procès à tous ceux

qui y ont travaillé, à ceux qui l'ont imprimé, à ceux qui l'ont acheté, et que vous êtes tous des athées, des déistes, des sociniens, des ariens, des semi-pélagiens, des manichéens, etc., etc., etc. N'avez-vous pas eu l'irréligieuse affectation de louer les anciens, qui étaient dans les ténèbres du paganisme, aux dépens des modernes, qui sont éclairés du flambeau de la révélation ? N'avez-vous pas poussé l'impiété jusqu'à comparer le siècle idolâtre d'Auguste au siècle chrétien de Louis XIV ?

L'ENCYCLOPÉDISTE. — Je me retire enchanté de votre érudition et de votre douceur, en vous exhortant à ne pas laisser refroidir le zèle dont je vous vois animé; voici un de vos adversaires, dont je vous recommande la conversion, puisque vous avez dédaigné la mienne.

II. — ENTRE UN PRÊTRE ET UN MINISTRE PROTESTANT

LE PRÊTRE. — Entrez, entrez, monsieur. Vous me trouverez ici bien échauffé; ne croyez pas, je vous prie, que ce soit en parlant de controverse que ma bile s'est allumée; je ne songe plus ni à Calvin ni à Luther; ce n'est plus contre les réformateurs que je veux écrire; ce ne sera plus le mot d'hérétique que je ferai résonner dans mes écrits et dans mes sermons. Je veux poursuivre les philosophes, les encyclopédistes; et voilà les vrais schismatiques. Il faut que nous oubliions tous nos démelés, que nous nous passions mutuellement nos dogmes et notre doctrine, et que nous nous réunissions contre cette engeance pernicieuse qui a voulu nous détruire : car, ne vous y trompez pas, ils

en veulent également à tous les ecclésiastiques, à toutes les religions ; ils prétendent établir l'empire de la raison : et nous resterions tranquilles dans ce danger !

LE MINISTRE. — Monsieur, je loue infiniment le dessein où vous êtes de perdre ceux qui veulent nous décréditer, mais j'en blâme la manière; il faut s'y prendre plus doucement, et par là plus sûrement : presque toujours on se nuit à soi-même en poursuivant son ennemi avec trop de passion et d'acharnement. Je sais bien aussi qu'il ne faut pas trop raisonner, et que ces gens-là sont assez subtils pour en imposer à ceux qui examinent. Mais il faut décrier les auteurs, et alors l'ouvrage perd certainement son crédit ; il faut adroitement empoisonner leur conduite; il faut les traduire devant le public comme des gens vicieux, en feignant de pleurer sur leurs vices; il faut présenter leurs actions sous un jour odieux, en feignant de les disculper; si les faits nous manquent, il faut en supposer, en feignant de taire une partie de leurs fautes. C'est par ces moyens-là que nous contribuerons à l'avancement de la religion et de la piété, et que nous préviendrons les maux et les scandales que les philosophes causeraient dans le monde s'ils y trouvaient quelque créance.

LE PRÊTRE. — Voilà qu'on vous surprend toujours dans ce malheureux défaut de la tolérance qui vous a séparés de nous, et qui s'oppose aux progrès de votre religion. Ah ! si, comme nous, vous brûliez, vous envoyiez à la potence, aux galères, il y aurait un peu plus de foi parmi vous autres, et l'on ne vous reprocherait pas de tomber dans le relâchement. Vous me direz peut-être que notre zèle s'est bien ralenti, et que, si nous n'avions pas les billets de confession, on ne distinguerait plus

notre religion de la vôtre; mais laissez faire les jansénistes et les auteurs du *Journal chrétien.*

LE MINISTRE. — Il est vrai que nos idées sont différentes sur les moyens d'étendre la foi; mais nous avons eu quelques-uns de ces moments brillants que vous regrettez, et le supplice de Servet doit exciter votre admiration et votre envie. La corruption des mœurs met des entraves à notre zèle; mais je réponds de moi et de mes confrères: et si l'autorité séculière voulait seconder le zèle ecclésiastique, nous offririons de bon cœur sur le meme bûcher un sacrifice à Dieu, dont l'odeur lui serait certainement bien agréable.

LE PRÊTRE. — Je suis enchanté de ce que vous me dites, et je vois que nous ne différons que par la conduite, et non par les intentions. Puisque nous pensons de meme, exterminons donc les philosophes : tout est permis contre eux; supposons-leur des crimes, des blasphèmes; déférons-les au gouvernement comme ennemis de la religion et de l'autorité; excitons les magistrats à les punir, en y intéressant leur salut; et s'ils se refusent à nos pieux desseins, flétrissons les encyclopédistes dans nos écrits, anathématisons-les dans la chaire, et poursuivons-les sans relâche.

LE MINISTRE. — Je le veux bien, et je crois même que notre union secrète produira un très-bon effet; ce pieux syncrétisme ne sera point soupçonné du public, qui, voyant les deux partis acharnés contre ces gens-là, ne manquera pas de les croire très-criminels; mais cependant que gagnerons-nous à tout cela ? Je vous avoue que j'aime bien à décrier ceux qui attaquent la religion et ses ministres; mais si l'on gagnait davantage à les louer, cela deviendrait embarrassant. Nous autres ministres protestants, nous sommes mariés, nos bénéfices

sont des plus minces, et nous nous devons à notre famille : on n'a point de considération dans le monde sans argent, et on doit procurer de la considération à ses enfants. Si, en disant du mal des philosophes et du bien de leurs ouvrages, ou du bien de leurs personnes et du mal de leurs ouvrages, ou même si, en louant le tout, on vendait mieux ses feuilles, il faudrait bien se soumettre à cette nécessité.

S'ils voulaient même acheter la paix, cela dépendrait des conditions : si, par exemple, on pouvait les engager à n'attaquer que les luthériens, ce serait un moyen d'accommodement, et ce serait les faire travailler pour nous; mais s'ils veulent absolument que cela soit plus général, ne pourrait-on pas, moyennant une petite redevance, leur abandonner la morale, qui dans le fond tient plus à la jurisprudence qu'à la religion, et les moines, que vous n'aimez pas mieux que nous? Par ce léger sacrifice nous sauverions les dogmes et les prêtres, ce qui est pourtant l'essentiel; nous occuperions les philosophes, et nous aurions la gloire de les rendre nos tributaires.

LE PRÊTRE. — Ah, fi donc! quoi! l'intérêt peut trouver place dans votre cœur, quand il s'agit de celui de la religion! vous pouvez balancer entre Dieu et Mammon! Il s'agit bien de vendre ses feuilles, il s'agit de les faire lire; je vendrais plutôt mon manteau pour acheter du papier et des plumes, et écrire contre eux. D'ailleurs que voulez-vous qu'ils vous donnent? ce sont des gueux qui ne vivent que de ce qu'ils volent. Je suis si fort indigné de vos vues sordides, que je romprais pour jamais avec vous si j'avais moins à cœur l'écrasement de cette canaille; mais vous m'êtes nécessaire pour l'exécution de mon projet; et puisqu'il vous faut de l'argent, je vous ferai avoir une pension

de mille écus sur la caisse des nouveaux convertis : j'exigerai seulement une petite condition, c'est que vous me fassiez quelques sermons dont j'ai besoin contre les encyclopédistes, pour les gens d'une certaine espèce : et vous m'en ferez bien aussi trois ou quatre sur la controverse pour le peuple.

LE MINISTRE. — Je le veux bien ; je ferai le tout en conscience : je n'ai jamais prêché contre les encyclopédistes ; il faudra des sermons tout neufs : ma santé est faible, et pourrait se ressentir de ce travail ; ainsi je ne vous en ferai pas sur la controverse, mais je pourrai vous en retourner trois ou quatre des miens sur cette matière.

Vous vous êtes scandalisé de ce que je pensais à l'intérêt ; mais vous cesserez bientôt de l'être, lorsque vous saurez que j'applique cet argent à de bonnes œuvres, et que je destine cette pension à l'entretien d'un pauvre homme auquel je m'intéresse très-particulièrement. Ne vous étonnez donc pas si je vous demande qu'elle soit payée régulièrement, et même d'avance si cela se peut.

LE PRÊTRE. — Je vous le promets, et l'usage que vous faites de cet argent vous rend toute mon estime ; mais n'avez-vous jamais lu ce livre dont je ne saurais prononcer le nom sans frémir ? Je ne l'ai pas vu, mais on dit qu'au mot VIE, l'article de *Vie heureuse* fait dresser les cheveux. Tolère-t-on cet ouvrage de Satan dans le pays où vous vivez ?

LE MINISTRE. — J'en ai lu quelque chose, et en effet ce livre est plein de blasphèmes et d'impiétés. Le mot VIE que vous citez n'est pas encore fait, mais sans doute qu'il serait affreux s'il était imprimé.

On a souffert cet ouvrage dans ma patrie, quoique j'aie bien fait quelques tentatives pour

en faire saisir une cinquantaine d'exemplaires qui y sont répandus, et que je voulais faire confisquer au profit des ecclésiastiques, parce qu'ils sont à l'abri de la contagion, et que, l'ayant entre leurs mains, ils l'auraient mieux réfuté. La chose a souffert quelque difficulté; et, pour diminuer au moins la grandeur du mal, j'en ai emprunté sous main quelques exemplaires que je n'ai point rendus : j'ai imaginé, pour les retrancher de la société, de les envoyer en Espagne, où je les ai fait payer le double de leur valeur aux libertins qui les ont achetés; après quoi j'en ai donné avis au grand inquisiteur, qui a fait saisir et brûler les exemplaires, mettre à l'inquisition les gens qui en étaient possesseurs, et qui m'a envoyé cent pistoles d'or pour le service que j'ai rendu à la religion.

LE PRÊTRE. — Il y a bien quelque chose à dire contre la délicatesse dans ce que vous racontez là; mais la fin de l'action en sanctifie les moyens, et je vous absous pour toutes celles de la même nature passées, présentes et à venir.

LE MINISTRE. — Puisque vous approuvez mon zèle, et que vous croyez qu'on peut se permettre quelques négligences en morale lorsqu'il s'agit des intérêts de la religion, je vais vous narrer un petit fait que vous entendrez dans son vrai sens, et qui pourrait être mal interprété par le vulgaire, qui ne juge jamais que sur les apparences. J'avais vu, dans une bibliothèque qui m'était ouverte, un manuscrit dont la publication pouvait nuire à la cour de Rome, et qui inquiétait fort Sa Sainteté : un premier mouvement de zèle me porta à m'en saisir pour le faire imprimer et combattre nos ennemis; mais je pensai qu'il serait plus politique d'en faire un sacrifice au saint-père, qui

m'en saurait gré, et respecterait une religion dont les ministres se conduisaient avec cette modération et ce désintéressement; car je le laissais absolument maître des conditions. Il fut en effet très-sensible à ma démarche, me fit remercier, et m'envoya mille écus en échange du manuscrit, dont j'ai gardé une copie à tout événement. Il ne s'en tint pas là; il donna un bénéfice de cinq cents écus à un prêtre de ma connaissance que je lui recommandai, et qui en a partagé le revenu avec moi jusqu'à sa mort.

LE PRÊTRE. — J'approuve infiniment votre conduite; mais, comme vous le dites, il faut avoir une piété bien éclairée pour démêler le mérite de cette action, et je ne serais pas surpris que les gens du monde s'y trompassent. Il y a cependant cette copie qui...

LE MINISTRE. — Puisque nous sommes sur le ton de la confiance, il faut que je vous fasse une confession entière, et que je vous montre jusqu'où j'ai poussé le zèle et la charité. J'écrivais contre les philosophes, et, voyant que mes ouvrages n'étaient pas un préservatif suffisant contre la malignité des leurs, je tentai une autre voie: je m'adressai au plus dangereux et au plus écouté d'entre eux; je cherchai à gagner sa confiance, et, après y avoir réussi, je lui proposai d'être l'éditeur de ses œuvres. Je pensai que le public, rassuré en voyant mon nom à côté de celui de l'auteur et à la tête de l'ouvrage (dans une préface composée avec cette pieuse adresse qu'inspire la vraie dévotion aux gens de notre état), le lirait non-seulement sans défiance, mais même avec édification : tant il faut peu de chose pour se rendre maître des opinions ! Par là je parais le coup que l'on voulait porter à la religion, je sanctifiais les choses profanes, et je changeais en un baume

salutaire le poison que nos ennemis avaient préparé. La chose était prête à réussir, l'auteur allait me faire présent d'un de ses manuscrits, le marché était fait avec un libraire, qui devait m'en donner un louis d'or par feuille, et deux cents exemplaires, que j'aurais vendus, tandis que j'aurais fait faire quelques changements aux siens, lorsqu'on m'a traversé; mais aussi j'ai bien dit du mal du livre, et ce n'est pas ma faute si je n'en ai pas fait à l'auteur.

LE PRÊTRE. — Cela est très-bien encore; mais je vois toujours de l'argent dans tout ce que vous faites, et j'aimerais mieux qu'il n'y en eût pas.

LE MINISTRE. — Vous avez donc oublié ce que je vous ai dit tout à l'heure de l'usage que j'en fais : vous me forcez à vous répéter que je le consacre à de bonnes œuvres, et je puis vous assurer avec vérité que les petites sommes que j'ai reçues ont été remises fidèlement entre les mains de ce pauvre homme dont je vous ai parlé. J'aurais bien des choses à vous raconter encore, si je vous disais tout ce que j'ai fait pour lui; mais je craindrais d'abuser de votre complaisance, et ce sera pour la première entrevue.

LE PRÊTRE. — J'approuve tout ce que vous avez fait; les motifs en sont louables; et je vous estimerais fort si vous aviez un peu plus de chaleur contre nos ennemis. Chacun a sa manière : je vous avoue que je préfère les voies abrégées; j'aime mieux persécuter : travaillez tout doucement par la sape, tandis que j'irai avec le fer et le feu renverser et brûler tout ce qui m'opposera quelque résistance.

LE MINISTRE. — Bonjour, monsieur; j'avais oublié de vous dire que tout ceci doit être fort secret entre nous, et que tout ce que j'écrirai doit être anonyme : n'oubliez pas non plus la

pension, et souvenez-vous qu'elle est destinée à un pauvre homme.

LE PRÊTRE. — Bonjour, monsieur; n'oubliez pas les sermons, et souvenez-vous qu'ils ne sauraient être trop forts.

X

CONVERSATION

DE M. L'INTENDANT DES MENUS EN EXERCICE AVEC M. L'ABBÉ GRIZEL

Il y a quelque temps qu'un jurisconsulte de l'*ordre* des avocats ayant été consulté par une personne de l'*ordre* des comédiens, pour savoir à quel point on doit flétrir ceux qui ont une belle voix, des gestes nobles, du sentiment, du goût et tous les talents nécessaires pour parler en public, l'avocat examina l'affaire dans l'*ordre* des lois [1]. L'*ordre* des convulsionnaires ayant déféré cet ouvrage à l'*ordre* de la grand'chambre siégeante à Paris, icelle a décerné un *ordre* à son bourreau de brûler la consultation, comme un mandement d'évêque ou comme un livre de jésuite. Je me flatte qu'elle fera le même honneur à la petite *Conversation de M. l'Intendant des Menus en exercice et de M. l'abbé Grizel.* Je fus présent à cette conversation : je l'ai fidèlement recueillie, et en voici un petit précis, que

[1] L'ouvrage de cet avocat, entrepris en faveur du théâtre, et où il était beaucoup question d'*ordre*, fut déféré par maître le Dain et incendié au bas de l'escalier.

chaque lecteur de l'*ordre* de ceux qui ont le sens commun peut étendre à son gré.

Je suppose, disait l'intendant *des Menus* à l'abbé Grizel, que nous n'eussions jamais entendu parler de comédie avant Louis XIV ; je suppose que ce prince eût été le premier qui eût donné des spectacles, qu'il eût fait composer *Cinna*, *Athalie* et le *Misanthrope* ; qu'il les eût fait représenter par des seigneurs et des dames devant tous les ambassadeurs de l'Europe ; je demande s'il serait tombé dans l'esprit du curé La Chétardie, ou du curé Fantin, connus tous deux par les mêmes aventures, ou d'un seul autre curé, ou d'un seul habitué, ou d'un seul moine, d'excommunier ces seigneurs et ces dames, et Louis XIV lui-même ; de leur refuser le sacrement de mariage et la sépulture ? Non, sans doute, dit l'abbé Grizel ; une si absurde impertinence n'aurait passé par la tête de personne.

Je vais plus loin, dit l'intendant *des Menus*. Quand Louis XIV et toute sa cour dansèrent sur le théâtre, quand Louis XV dansa avec tant de jeunes seigneurs de son âge dans la salle des Tuileries, pensez-vous qu'ils aient été excommuniés ? Vous vous moquez de moi, dit l'abbé Grizel : nous sommes bien bêtes, je l'avoue, mais nous ne le sommes pas assez pour imaginer une telle sottise.

Mais, dit l'intendant, vous avez du moins excommunié le pieux abbé d'Aubignac, le père Le Bossu, supérieur de Sainte-Geneviève, le père Rapin, l'abbé Gravina, le père Brumoy, le père Porée, madame Dacier, tous ceux qui ont, d'après Aristote, enseigné l'art de la tragédie et de l'épopée ? On n'est pas encore tombé dans cet excès de barbarie, repartit Grizel ; il est vrai que l'abbé de La Coste, M. de La Solle, et l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques*, prétendent

que la déclamation, la musique et la danse sont un péché mortel ; qu'il n'a été permis à David de danser que devant l'arche, et que de plus David, Louis XIV et Louis XV n'ont point dansé pour de l'argent ; que l'impératrice des Romains n'a jamais chanté qu'en présence de quelques personnes de sa cour, et qu'on ne se donne le plaisir d'excommunier que ceux qui gagnent quelque chose à parler, ou à chanter, ou à danser en public.

Il est donc clair, dit l'intendant, que s'il y avait eu un impôt sous le nom de *menus plaisirs du roi*, et que cet impôt eût servi à payer les frais des spectacles de Sa Majesté, le roi encourrait la peine de l'excommunication, selon le bon plaisir de tout prêtre qui voudrait lancer cette belle foudre sur la tête de Sa Majesté très-chrétienne.

Vous nous embarrassez beaucoup, dit Grizel.

Je veux vous pousser, dit le *Menu*. Non-seulement Louis XIV, mais le cardinal Mazarin, le cardinal de Richelieu, l'archevêque Trissino, le pape Léon X, dépensèrent beaucoup à faire jouer des tragédies, des comédies, et des opéras. Les peuples contribuèrent à ces dépenses; je ne trouve pourtant pas, dans l'histoire de l'Eglise, qu'aucun vicaire de Saint-Sulpice ait excommunié pour cela le pape Léon X et ces cardinaux.

Pourquoi donc Mlle le Couvreur a-t-elle été portée dans un fiacre au coin de la rue de Bourgogne ? pourquoi le sieur Romagnesi, acteur de notre troupe italienne, a-t-il été inhumé dans un grand chemin, comme un ancien Romain ? pourquoi une actrice des chœurs discordants de l'Académie royale de musique a-t-elle été trois jours dans sa cave ? pourquoi toutes ces personnes sont-elles brûlées à petit feu, sans avoir de corps, jusqu'au jour

du jugement dernier, et seront-elles brûlées à tout jamais après ce jugement, quand elles auront retrouvé leurs corps ? C'est uniquement, dites-vous, parce qu'on paye vingt sous au parterre.

Cependant ces vingt sous ne changent point l'espèce : les choses ne sont ni meilleures ni pires, soit qu'on les paye, soit qu'on les ait gratis. Un *de profundis* tire également une âme du purgatoire, soit qu'on le chante pour dix écus en musique; soit qu'on vous le donne en faux-bourdon pour douze francs, soit qu'on vous le psalmodie par charité : donc *Cinna* et *Athalie* ne sont pas plus diaboliques quand ils sont représentés pour vingt sous, que quand le roi veut bien en gratifier sa cour : or, si on n'a pas excommunié Louis XIV quand il dansa pour son plaisir, ni l'impératrice quand elle a joué un opéra, il ne paraît pas juste qu'on excommunie ceux qui donnent ce plaisir pour quelque argent, avec la permission du roi de France ou de l'impératrice.

L'abbé Grizel sentit la force de cet argument: il répondit ainsi : Il y a des tempéraments; tout dépend sagement de la volonté arbitraire d'un curé ou d'un vicaire. Nous sommes assez heureux et assez sages pour n'avoir en France aucune règle certaine. On n'osa pas enterrer l'illustre et inimitable Molière dans la paroisse de Saint-Eustache; mais il eut le bonheur d'être porté dans la chapelle de Saint-Joseph, selon notre belle et sainte coutume de faire des charniers de nos temples. Il est vrai que saint Eustache est un si grand saint qu'il n'y avait pas moyen de faire porter chez lui, par quatre habitués, le corps de l'infâme auteur du *Misanthrope :* mais enfin Saint-Joseph est une consolation; c'est toujours de la terre sainte. Il y a une prodigieuse différence entre la terre sainte

et la profane : la première est incomparablement plus légère; et puis, tant vaut l'homme, tant vaut sa terre : celle où est Molière y a gagné de la réputation. Or cet homme, ayant été inhumé dans une chapelle, ne peut être damné comme Mlle le Couvreur et Romagnesi, qui sont sur les chemins : peut-être est-il en purgatoire pour avoir fait le *Tartufe*; je n'en voudrais pas jurer : mais je suis sûr du salut de Jean-Baptiste Lulli, violon de Mademoiselle, musicien du roi, surintendant de la musique du roi, secrétaire du roi, qui joua dans *Cariselli* et dans *Pourceaugnac*, et qui de plus était Florentin; celui-là est monté au ciel comme j'y monterai, cela est clair, car il a un beau tombeau de marbre aux Petits-Pères. Il n'a pas tâté de la voirie : il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. C'est ainsi que raisonna M. l'abbé Grizel; et c'est puissamment raisonner.

L'intendant *des Menus*, qui sait l'histoire, lui répliqua : Vous avez entendu parler du révérend père Girard; il était sorcier, cela est de fait. Il est avéré qu'il ensorcela sa pénitente, en lui donnant le fouet tout doucement; de plus, il souffla sur elle comme font tous les sorciers : seize juges déclarèrent Girard magicien; cependant il fut enterré en terre sainte. Dites-moi pourquoi un homme qui est à la fois jésuite et sorcier a pourtant, malgré ces deux titres, les honneurs de la sépulture, et que Mlle Clairon ne les aurait pas, si elle avait le malheur de mourir immédiatement après avoir joué Pauline, laquelle Pauline ne sort du théâtre que pour s'aller faire baptiser ?

Je vous ai déjà dit, répondit l'abbé Grizel, que cela est arbitraire. J'enterrerais de tout mon cœur Mlle Clairon, s'il y avait un gros honoraire à gagner; mais il se peut qu'il se trouve un curé qui fasse le difficile : alors on ne

s'avisera pas de faire du fracas en sa faveur, et d'appeler comme d'abus au parlement. Les acteurs de Sa Majesté sont d'ordinaire des citoyens nés de familles pauvres; leurs parents n'ont ni assez d'argent ni assez de crédit pour gagner un procès : le public ne s'en soucie guère : il jouit des talents de Mlle le Couvreur pendant sa vie, il la laissa traiter comme un chien après sa mort, et ne fit qu'en rire.

L'exemple des sorciers est beaucoup plus sérieux. Il était certain autrefois qu'il y avait des sorciers; il est certain aujourd'hui qu'il n'y en a point, en dépit des seize Provençaux qui crurent Girard si habile; cependant l'excommunication subsiste toujours. Tant pis pour vous si vous manquez de sorciers, nous n'irons pas changer nos rituels parce que le monde a changé : nous sommes comme le médecin de *Pourceaugnac;* il nous faut un malade, et nous le prenons où nous pouvons.

On excommunie aussi les sauterelles; il y en a, et j'avoue qu'il est triste qu'on continue à les flétrir, car elles s'en moquent : j'en ai vu des nuées en Picardie. Il est très-dangereux d'offenser de grandes compagnies, et d'exposer les foudres de l'Eglise au mépris des personnes puissantes; mais pour trois ou quatre cents pauvres comédiens répandus dans la France, il n'y a rien à craindre en les traitant comme les sauterelles et comme ceux qui nouent l'aiguillette.

Je vais vous dire quelque chose de plus fort, M. l'intendant. N'êtes-vous pas fils d'un fermier général ? Non, monsieur, dit l'intendant; mon oncle avait cette place, mon père était receveur général des finances, et tous deux étaient secrétaires du roi, ainsi que mon grand-père. Hé bien ! répliqua Grizel, votre oncle, votre père et votre grand-père, sont excommuniés, anathématisés, damnés à tout jamais; et quiconque

en doute est un impie, un monstre; en un mot, un philosophe.

Le *Menu*, à ce discours, ne sut s'il devait rire ou battre l'abbé Grizel. Il prit le parti de rire. Je voudrais bien, monsieur, dit-il au Grizel, que vous me montrassiez la bulle ou le concile qui damne les receveurs des finances du roi, et les adjudicataires des cinq grosses fermes du roi. Je vous montrerai vingt conciles, dit le Grizel; je vous ferai voir plus, je vous ferai lire dans l'*Evangile* que tout receveur des deniers royaux est mis au rang des païens, et vous apprendrez par les anciennes constitutions qu'il ne leur était pas permis d'entrer dans l'église aux premiers siècles. *Sicut ethnicus et publicanus* est un passage assez connu : la loi de l'Eglise a été invariable sur cet article : l'anathème porté contre les fermiers, contre les receveurs des douanes, n'a jamais été révoqué; et vous voulez qu'on révoque celui qui a été lancé contre les acteurs qui jouaient encore dans les premiers siècles l'*Œdipe* de Sophocle, anathème qui subsiste contre ceux qui ne représentent plus l'*Œdipe* de Corneille! Commencez par tirer de l'enfer votre père, votre grand-père et votre oncle, et puis nous composerons avec la troupe de Sa Majesté.

Vous extravaguez, M. Grizel, dit l'intendant; mon père était seigneur de paroisse, il est enterré dans sa chapelle; mon oncle lui fit faire un mausolée de marbre aussi beau que celui de Lulli; et si son curé lui avait jamais parlé de l'*ethnicus* et du *publicanus*, il l'aurait fait mettre dans un cul de basse-fosse. Je veux bien croire que saint Matthieu a damné les employés des fermes après l'avoir été, et qu'ils se tenaient à la porte de l'église dans les premiers temps; mais vous m'avouerez que personne aujourd'hui n'ose nous le dire en face; et si

nous sommes excommuniés, c'est *incognito*.

Justement, dit Grizel, vous y êtes; on laisse l'*ethnicus* et le *publicanus* dans l'*Evangile*; on n'ouvre point les anciens rituels, et l'on vit paisiblement avec les fermiers généraux, pourvu qu'ils donnent beaucoup d'argent quand ils rendent le pain bénit.

Monsieur l'intendant s'apaisa un peu; mais il ne pouvait digérer l'*ethnicus* et le *publicanus*. Je vous prie, mon cher Grizel, dit-il, de m'apprendre pourquoi on a inséré cette satire dans vos livres, et pourquoi on nous traitait si mal dans les premiers temps.

Cela est tout simple, dit Grizel : ceux qui prononçaient cette excommunication étaient de pauvres gens dont les trois quarts étaient Juifs, parmi lesquels il se mêla un quart de pauvres Grecs. Les Romains étaient leurs maîtres; les receveurs des tributs étaient ou romains ou choisis par les Romains; c'était un secret infaillible d'attirer à soi le petit peuple, que d'anathématiser les commis de la douane. On hait toujours des vainqueurs, des maîtres et des commis. La populace courait après des gens qui prêchaient l'égalité, et qui damnaient messieurs des fermes. Criez au nom de Dieu contre les puissances et contre les impôts, vous aurez infailliblement la canaille pour vous, si on vous laisse faire; et, quand vous aurez un assez grand nombre de canaille à vos ordres, alors il se trouvera des gens d'esprit qui lui mettront une selle sur le dos, un mors à la bouche, et qui monteront dessus pour renverser les Etats et les trônes. Alors on bâtira un nouvel édifice; mais on conservera les premières pierres, quoique brutes et informes, parce qu'elles ont servi autrefois, et qu'elles sont chères aux peuples; on les encastrera proprement avec les nouveaux marbres, avec les

pierreries et l'or qui seront prodigués, et il y aura même toujours de vieux antiquaires qui préféreront les anciens cailloux aux marbres nouveaux.

C'est là, monsieur, l'histoire succincte de ce qui est arrivé parmi nous. La France a été longtemps barbare; et aujourd'hui qu'elle commence à se civiliser, il y a encore des gens attachés à l'ancienne barbarie. Nous avons, par exemple, un petit nombre de gens de bien qui voudraient priver les fermiers généraux de toutes leurs richesses, condamnées dans l'*Evangile*, et priver le public d'un art aussi noble qu'innocent, que l'*Evangile* n'a jamais proscrit, et dont aucun apôtre n'a jamais parlé. Mais la saine partie du clergé laisse les financiers se damner en paix, et permet seulement qu'on excommunie les comédiens pour la forme. J'entends, dit l'intendant *des Menus;* vous ménagez les financiers, parce qu'ils vous donnent à dîner; vous tombez sur les comédiens qui ne vous en donnent pas. Monsieur, oubliez-vous que les comédiens sont gagés par le roi, et que vous ne pouvez pas excommunier un officier du roi fesant sa charge ? donc il ne vous est pas permis d'excommunier un comédien du roi jouant *Cinna* et *Polyeucte* par ordre du roi.

Et où avez-vous pris, dit Grizel, que nous ne pouvons damner un officier du roi ? c'est apparemment dans vos libertés de l'Eglise gallicane? Mais ne savez-vous pas que nous excommunions les rois eux-mêmes ? Nous avons proscrit le grand Henri IV et Henri III, et Louis XII, le père du peuple, tandis qu'il convoquait un concile à Pise, et Philippe-le-Bel, et Philippe-Auguste, et Louis VIII, et Philippe Ier, et le saint roi Robert, quoiqu'il brûlât des hérétiques. Sachez que nous sommes les maîtres d'anathématiser tous les princes, et de les faire mourir

de mort subite; et après cela vous irez vous lamenter de ce que nous tombons sur quelques princes de théâtre !

L'intendant *des Menus*, un peu fâché, lui coupa la parole, et lui dit : Monsieur, excommuniez mes maîtres tant qu'il vous plaira, ils sauront bien vous punir; mais songez que c'est moi qui porte aux acteurs de Sa Majesté l'ordre de venir se damner devant elle. S'ils sont hors du giron, je suis aussi hors du giron; s'ils pèchent mortellement en fesant verser des larmes à des hommes vertueux dans des pièces vertueuses, c'est moi qui les fais pécher; s'ils vont à tous les diables, c'est moi qui les y mène. Je reçois l'ordre des premiers gentilshommes de la chambre, ils sont plus coupables que moi; le roi et la reine, qui ordonnent qu'on les amuse et qu'on les instruise, sont cent fois plus coupables encore. Si vous retranchez du corps de l'Eglise les soldats, il est sûr que vous retranchez aussi les officiers et les généraux; vous ne vous tirerez jamais de là. Voyez, s'il vous plaît, à quel point vous êtes absurdes; vous souffrez que des citoyens au service de Sa Majesté soient jetés aux chiens, pendant qu'à Rome et dans tous les autres pays on les traite honnêtement pendant leur vie et après leur mort.

Grizel répondit : Ne voyez-vous pas que c'est parce que nous sommes un peuple grave, sérieux, conséquent, supérieur en tout aux autres peuples ? La moitié de Paris est convulsionnaire; il faut que ces gens-là en imposent à ces libertins qui se contentent d'obéir au roi, qui ne contrôlent point ses actions, qui aiment sa personne, qui lui payent avec allégresse de quoi soutenir la gloire de son trône; qui, après avoir satisfait à leur devoir, passent doucement leur vie à cultiver les arts; qui respectent

Sophocle et Euripide, et qui se damnent à vivre en honnêtes gens.

Ce monde-ci (il faut que j'en convienne) est un composé de fripons, de fanatiques et d'imbéciles, parmi lesquels il y a un petit troupeau séparé, qu'on appelle la *bonne compagnie;* ce petit troupeau étant riche, bien élevé, instruit, poli, est comme la fleur du genre humain; c'est pour lui que les plaisirs honnêtes sont faits; c'est pour lui plaire que les plus grands hommes ont travaillé; c'est lui qui donne la réputation; et, pour vous dire tout, c'est lui qui nous méprise, en nous fesant politesse quand il nous rencontre. Nous tâchons tous de trouver accès auprès de ce petit nombre d'hommes choisis; et depuis les jésuites jusqu'aux capucins, depuis le P. Quesnel jusqu'au maraud qui fait la *Gazette ecclésiastique*, nous nous plions en mille manières pour avoir quelque crédit sur ce petit nombre, dont nous ne pouvons jamais être. Si nous trouvons quelque dame qui nous écoute, nous lui persuadons qu'il est essentiel pour aller au ciel, d'avoir les joues pâles, et que la couleur rouge déplaît mortellement aux saints du paradis. La dame quitte le rouge, et nous tirons de l'argent d'elle.

Nous aimons à prêcher, parce qu'on loue les chaises; mais comment voulez-vous que les honnêtes gens écoutent un ennuyeux discours, divisé en trois points, quand ils ont l'esprit occupé des beaux morceaux de *Cinna*, de *Polyeucte*, des *Horaces*, de *Pompée*, de *Phèdre*, et d'*Athalie ?* C'est là ce qui nous désespère.

Nous entrons chez une dame de qualité; nous demandons ce qu'on pense du dernier sermon du prédicateur de Saint-Roch; le fils de la maison nous répond par une tirade de Racine. Avez-vous lu l'*Œuvre des six jours ?* disons-nous : on nous réplique qu'il y a une

tragédie nouvelle. Enfin le temps approche où nous ne gouvernerons plus que les disgraciés et la halle. Cela donne de l'humeur, et alors on excommunie qui l'on peut.

Il n'en est pas ainsi à Rome et dans les autres Etats de l'Europe. Quand on a chanté à Saint-Jean de Latran, ou à Saint-Pierre, une belle messe à grands chœurs à quatre parties, et que vingt châtrés ont fredonné un motet, tout est dit: on va prendre le soir du chocolat à l'Opéra de Saint-Ambroise, et personne ne s'avise d'y trouver à redire. On se garde bien d'excommunier la signora Cuzzoni, la signora Faustina, la signora Barbarini; encore moins le signor Farinelli, chevalier de Calatrava, et acteur de l'Opéra, qui a des diamants gros comme mon pouce.

Les gens qui sont les maîtres chez eux ne sont jamais persécuteurs : voilà pourquoi un roi qui n'est point contredit est toujours un bon roi, pour peu qu'il ait le sens commun. Il n'y a de méchants que les petits qui cherchent à être les maîtres. Il n'y a que ceux-là qui persécutent pour se donner de la considération. Le pape est assez puissant en Italie pour n'avoir pas besoin d'excommunier d'honnêtes gens qui ont des talents estimables; mais il est des animaux dans Paris, aux cheveux plats, et à l'esprit de même, qui sont dans la nécessité de se faire valoir. S'ils ne cabalent pas, s'ils ne prêchent pas le rigorisme, s'ils ne crient pas contre les beaux-arts, ils se trouvent anéantis dans la foule. Les passants ne regardent les chiens que quand ils aboient, et on veut être regardé. Tout est jalousie de métier dans ce monde. Je vous dis notre secret; ne me décelez pas; et faites-moi le plaisir de me donner une loge grillée à la première tragédie de M. Colardeau.

Je vous le promets, dit l'intendant *des Menus*; mais achevez de me révéler vos mystères. Pourquoi de tous ceux à qui j'ai parlé de cette affaire, n'y en a-t-il pas un qui ne convienne que l'excommunication contre une société gagée par le roi est le comble de l'insolence et du ridicule? et pourquoi, en même temps, personne ne travaille-t-il à lever ce scandale?

Je crois vous avoir déjà répondu, dit Grizel, en vous avouant que tout est contradiction chez nous. La France, à parler sérieusement, est le royaume de l'esprit et de la sottise, de l'industrie et de la paresse, de la philosophie et du fanatisme, de la gaieté et du pédantisme, des lois et des abus, du bon goût et de l'impertinence. La contradiction ridicule de la gloire de *Cinna*, et de l'infamie de ceux qui représentent *Cinna*; le droit qu'ont les évêques d'avoir un banc particulier aux représentations de *Cinna*, et le droit d'anathématiser les acteurs, l'auteur et les spectateurs, sont assurément une incompatibilité digne de la folie de ce peuple: mais trouvez-moi dans le monde un établissement qui ne soit pas contradictoire.

Dites-moi pourquoi les apôtres ayant tous été circoncis, les quinze premiers évêques de Jérusalem ayant été circoncis, vous n'êtes pas circoncis; pourquoi, la défense de manger du boudin n'ayant jamais été levée, vous mangez impunément du boudin; pourquoi les apôtres ayant gagné leur pain à travailler de leurs mains, leurs successeurs regorgent de richesses et d'honneurs; pourquoi saint Joseph ayant été charpentier, et son divin fils ayant daigné être élevé dans ce métier, son vicaire a chassé les empereurs, et s'est mis sans façon à leur place? Pourquoi a-t-on excommunié, anathématisé, pendant des siècles, ceux qui disaient que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils? Et pourquoi

damne-t-on aujourd'hui ceux qui pensent le contraire ?

Pourquoi est-il expressément défendu dans l'*Evangile* de se remarier, quand on a fait casser son mariage, et que nous permettons qu'on se remarie ? Dites-moi comment le même mariage est annulé à Paris, et subsiste dans Avignon ?

Et pour vous parler du théâtre que vous aimez, expliquez-nous comment vous applaudissez à la brutale et factieuse insolence de Joad, qui fait couper la tête à Athalie, parce qu'elle voulait élever son petit-fils Joas chez elle : tandis que si un prêtre osait, parmi nous, attenter quelque chose de semblable contre les personnes du sang royal, il n'y a pas un citoyen parmi nous, excepté peut-être quelques jésuites, qui ne le condamnât au dernier supplice !

N'est-ce pas encore une plaisante contradiction de se faire petit à petit cent mille écus de rentes précisément parce qu'on a fait vœu de pauvreté ? N'est-ce pas de toutes les contradictions la plus impertinente, d'être d'une profession, et de laisser là sa profession, d'avoir fait serment de servir le public, et de dire au public : nous nous tenons les bras croisés, nous renonçons à vous servir, pour vous être utiles. Que dirait-on des chirurgiens de nos armées s'ils refusaient de panser les blessés pour soutenir l'honneur de l'ordre des chirurgiens ? Parcourez nos lois, nos coutumes, nos usages, tout est également contradictoire. Vous avez raison, dit l'intendant *des Menus ;* je vois clairement que nous sommes encore très-éloignés d'être nettoyés de l'ancienne rouille de la barbarie. Laissons paisiblement subsister les vieilles sottises qui menacent ruine ; elles tomberont d'elles-mêmes, et nos petits-enfants nous traiteront de bonnes gens comme nous traitons nos pères d'imbéciles. Laissons les tartufes crier

encore quelques années; et demain je vous mène à la comédie du *Tartufe*.

Après cette conversation, arrivèrent deux petits pédants à l'air empesé, à la marche grave et à la tête large et creuse, tout bouffis d'orgueil et de formalités, fous sérieux qui font des sottises de sang-froid, gens qui n'ont jamais lu ni Cicéron, ni Démosthène, ni Sophocle, ni Euripide, ni Térence, mais qui se croient fort supérieurs à eux. Nous dinâmes : on parla de la gloire de la France et de sa prééminence sur les autres nations : nous cherchâmes en quoi consistait cette supériorité. J'osai prendre alors la parole, et je dis : Cette supériorité ne consiste pas dans nos lois ; car, à proprement parler, nous n'avons pu encore en avoir de fixes depuis 1400 ; nous n'avons que des coutumes très-contestées ; ces coutumes changent de ville en ville, ainsi que les poids et mesures ; et une nation chez laquelle ce qui est juste vers la Seine est injuste vers le Rhône, ne peut guère se glorifier de ses lois. Est-ce par nos découvertes que nous l'emportons sur les autres peuples ? Hélas ! c'est un pilote génois qui a découvert le nouveau monde, c'est un Allemand qui a inventé l'imprimerie, c'est un Italien à qui nous devons les lunettes ; un Hollandais a inventé les pendules, un Italien a trouvé la pesanteur de l'air, un Anglais a découvert les lois de la nature, et nous n'avons inventé que les *convulsions*. Brillons-nous par la marine, par le commerce, par l'agriculture ? Plût à Dieu ! Il faut espérer que nous profiterons quelque jour de l'exemple de nos voisins. Trouvez-moi un seul art, une seule science dans laquelle nous n'ayons pas des maîtres chez les nations étrangères. Avons-nous pu seulement traduire en vers les poëtes grecs et latins, que les Anglais et les Italiens ont si heureusement traduits ! Les convives se

regardèrent; ils conclurent que nous sommes médiocres presque en tous genres, et que ce n'est que dans l'art dramatique que nous l'emportons sur toutes les nations du monde, de l'aveu de ces nations mêmes. Eh bien! dis-je alors aux deux pédants, le seul art qui vous distingue, c'est donc le seul art que vous voulez avilir? Ils rougirent; ce qui leur arrive rarement.

Ils n'étaient pas encore partis quand l'auteur de la tragédie de *Varon* arriva chez l'intendant *des Menus*. C'est un homme d'une ancienne noblesse, un brave officier couvert de blessures; la famille royale avait demandé sa pièce, les premiers gentilshommes de la chambre avaient ordonné qu'on la jouât, et il venait pour prendre quelque arrangement. Il trouva sur la cheminée le discours de maître Etienne le Dain, prononcé du côté du greffe; il tomba sur ces mots : *Si l'auteur et l'acteur sont infâmes dans l'ordre des lois*, etc... « Comment! mort de..., dit-il, l'auteur d'une tragédie est un homme infâme! Moi, infâme! le cardinal de Richelieu, infâme! Corneille, né gentilhomme, infâme! Où est le fat qui a dit cette sottise? Je veux le voir l'épée à la main. — Monsieur, lui dis-je, c'est un vieil avocat, nommé maître le Dain, auquel il faut pardonner. — Maître le Dain! où est-il? que je lui coupe le nez et les deux oreilles! Quel est donc ce monsieur le Dain? Il appartient bien à un vil praticien, à un suppôt de la chicane, à un roturier que je paye, d'oser traiter d'infâmes des gens de qualité qui cultivent un art respectable? Où a-t-il pris que je suis déclaré infâme, infâme dans l'ordre des lois! Qu'il sache qu'il n'y a rien de si infâme dans un Etat que des gens qui originairement étaient nos esclaves, et qui veulent être aujourd'hui nos maîtres, pour avoir très-mal étudié les différentes coutumes

établies par nos ancêtres dans nos domaines. — Ne vous emportez pas, monsieur, lui dis-je; vous parlez comme du temps du gouvernement féodal. Ce pauvre homme, d'ailleurs, est un imbécile; c'est M. Abraham Chaumeix et M. Gauchat qui ont fait son discours *prononcé du côté du greffe*. Il est bâtonnier; il n'a pas rempli le vœu de l'*ordre des avocats*, comme il le dit: la plus saine partie de l'ordre des avocats s'est moquée de lui. — Bâtonnier! dit l'officier; ah! je le traiterai suivant toute l'étendue de sa charge: voilà un plaisant animal avec le vœu de son ordre! » Il s'emporta longtemps; nous lui dîmes, pour l'apaiser, que, quand un corps pousse le fanatisme aussi loin, il perd bientôt tout son crédit; que ceux qui abusent du malheur des temps pour faire un parti, finissent par être écrasés, et que l'on perd toutes les prérogatives de son état pour avoir voulu s'élever au-dessus de son état. « Je me moque, reprit ce gentilhomme, de toutes leurs sottises; j'assommerai le premier qui m'appellera infâme: je n'entends point raillerie. Maître le Dain et consorts auront affaire à moi. » Un des deux graves personnages qui avaient dîné avec nous lui dit: « Monsieur, les voies de fait sont défendues: pourvoyez-vous devant la cour. »

N. B. Je rendrai compte incessamment de la suite de cette aventure. En attendant, je supplie instamment maître le Dain et consorts de vouloir bien me faire l'amitié de déférer cette conversation comme manifestement contraire aux sentiments du feu curé de Saint-Médard et de celui de Saint-Leu, comme tendant insidieusement à renouveler les anciennes opinions de Cicéron qui aima tant Roscius, de César et d'Auguste qui faisaient des tragédies, de Scipion qui travaillait aux pièces de Térence, de Périclès qui fit bâtir ce beau théâtre d'Athènes, et

d'autres impies et bélîtres de l'antiquité, morts sans sacrements, comme le dit le révérend père Garasse.

Je me flatte que maître le Dain, maître Braillard, maître Griffonier, maître Phrasier, assistés de maître Abraham Chaumeix, feront brûler incessamment les ouvrages de Corneille par la main du bourreau, au bas de l'escalier du May, s'il fait beau temps, et sur le perron d'en haut, si nous avons de la pluie.

N. B. Si maître l'exécuteur des hautes-œuvres avait pour ses honoraires un exemplaire de chaque livre qu'il a brûlé, il aurait vraiment une jolie bibliothèque.

Fait à Paris, par moi Georges Avenger Dardelle, 20 mai 1761.

XI

ENTRETIENS

D'UN SAUVAGE ET D'UN BACHELIER

I

Un gouverneur de la Cayenne amena un jour un sauvage de la Guyane, qui était né avec beaucoup de bon sens, et qui parlait assez bien le français. Un bachelier de Paris eut l'honneur d'avoir avec lui cette conversation.

LE BACHELIER. — Monsieur le sauvage, vous avez vu sans doute beaucoup de vos camarades qui passent leur vie tout seuls; car on dit que c'est là la véritable vie de l'homme, et que la société n'est qu'une dépravation artificielle.

LE SAUVAGE. — Jamais je n'ai vu de ces gens-là : l'homme me paraît né pour la société, comme plusieurs espèces d'animaux : chaque espèce suit son instinct : nous vivons tous en société chez nous.

LE BACHELIER. — Comment! en société! vous avez donc de belles villes murées, des rois qui tiennent une cour, des spectacles, des couvents,

des universités, des bibliothèques et des cabarets ?

LE SAUVAGE. — Non : est-ce que je n'ai pas ouï dire que dans votre continent vous avez des Arabes et des Scythes, qui n'ont jamais rien eu de tout cela, et qui forment cependant des nations considérables ? nous vivons comme ces gens-là. Les familles voisines se prêtent du secours. Nous habitons un pays chaud, où nous avons peu de besoins : nous nous procurons aisément la nourriture : nous nous marions, nous fesons des enfants, nous les élevons, nous mourons. C'est tout comme chez vous, à quelques cérémonies près.

LE BACHELIER. — Mais, monsieur, vous n'êtes donc pas sauvage ?

LE SAUVAGE. — Je ne sais pas ce que vous entendez par ce mot.

LE BACHELIER. — En vérité, ni moi non plus ; il faut que j'y rêve : nous appelons sauvage un homme de mauvaise humeur, qui fuit la compagnie.

LE SAUVAGE. — Je vous ai déjà dit que nous vivons ensemble dans nos familles.

LE BACHELIER. — Nous appelons encore sauvages les bêtes qui ne sont pas apprivoisées, et qui s'enfoncent dans les forêts ; et de là nous avons donné le nom de *sauvage* à l'homme qui vit dans les bois.

LE SAUVAGE. — Je vais dans les bois comme vous autres, quand vous chassez.

LE BACHELIER. — Pensez-vous quelquefois ?

LE SAUVAGE. — On ne laisse pas d'avoir quelques idées.

LE BACHELIER. — Je serais curieux de savoir quelles sont vos idées : que pensez-vous de l'homme ?

LE SAUVAGE. — Je pense que c'est un animal à deux pieds, qui a la faculté de raisonner, de

parler et de rire, et qui se sert de ses mains beaucoup plus adroitement que le singe. J'en ai vu de plusieurs espèces, des blancs comme vous, des rouges comme moi, des noirs comme ceux qui sont chez monsieur le gouverneur de la Cayenne. Vous avez de la barbe, nous n'en avons point ; les nègres ont de la laine, et vous et moi portons des cheveux. On dit que dans votre Nord tous les cheveux sont blonds ; ils sont tous noirs dans notre Amérique ; je n'en sais guère davantage.

LE BACHELIER. — Mais votre âme, monsieur ? votre âme ? quelle notion en avez-vous ? d'où nous vient-elle ? qu'est-elle ? que fait-elle ? comment agit-elle ? où va-t-elle ?

LE SAUVAGE. — Je n'en sais rien ; je ne l'ai jamais vue.

LE BACHELIER. — A propos, croyez-vous que les bêtes soient des machines ?

LE SAUVAGE. — Elles me paraissent des machines organisées qui ont du sentiment et de la mémoire.

LE BACHELIER. — Et vous, et vous, monsieur le sauvage, qu'imaginez-vous avoir par-dessus les bêtes ?

LE SAUVAGE. — Une mémoire infiniment supérieure, beaucoup plus d'idées, et, comme je vous l'ai déjà dit, une langue qui forme incomparablement plus de sons que la langue des bêtes, et des mains plus adroites, avec la faculté de rire qu'un grand raisonneur me fait exercer.

LE BACHELIER. — Et, s'il vous plaît, comment savez-vous tout cela ? et de quelle nature est votre esprit ? comment votre âme anime-t-elle votre corps ? pensez-vous toujours ? votre volonté est-elle libre ?

LE SAUVAGE. — Voilà bien des questions. Vous me demandez comment je possède ce que Dieu a daigné donner à l'homme : c'est comme si vous

me demandiez comment je suis né. Il faut bien, puisque je suis né homme, que j'aie les choses qui constituent l'homme, comme un arbre a de l'écorce, des racines et des feuilles. Vous voulez que je sache de quelle nature est mon esprit ; je ne me le suis pas donné, je ne peux le savoir : comment mon âme anime mon corps ; je n'en suis pas mieux instruit. Il me semble qu'il faut avoir vu le premier ressort de votre montre pour juger comment elle marque l'heure. Vous me demandez si je pense toujours : non ; j'ai quelquefois des demi-idées, comme quand je vois des objets confusément ; quelquefois j'ai des idées plus fortes, comme, lorsque je vois un objet de plus près, je le distingue mieux ; quelquefois je n'ai point d'idées du tout, comme, lorsque je ferme les yeux, je ne vois rien. Vous me demandez après cela si ma volonté est libre. Je ne vous entends point : ce sont des choses que vous savez sans doute ; vous me ferez plaisir de me les expliquer.

LE BACHELIER. — Oh ! vraiment oui, j'ai étudié toutes ces matières ; je pourrais vous en parler un mois de suite sans discontinuer, que vous n'y entendriez rien. Dites-moi un peu, connaissez-vous le bon et le mauvais, le juste et l'injuste ? Savez-vous quel est le meilleur des gouvernements, le meilleur culte, le droit des gens, le droit public, le droit civil, le droit canon ? comment se nommaient le premier homme et la première femme qui ont peuplé l'Amérique ? Savez-vous à quel dessein il pleut dans la mer, et pourquoi vous n'avez point de barbe ?

LE SAUVAGE. — En vérité, monsieur, vous abusez un peu de l'aveu que j'ai fait d'avoir plus de mémoire que les animaux : j'ai peine à retrouver les questions que vous me faites. Vous parlez du bon et du mauvais, du juste et de l'injuste : il me paraît que tout ce qui nous fait

plaisir sans faire tort à personne est très-bon et très-juste ; que ce qui fait tort aux hommes sans nous faire de plaisir est abominable ; et que ce qui nous fait plaisir en fesant du tort aux autres est bon pour nous dans le moment, très-dangereux pour nous-mêmes, et très-mauvais pour autrui.

LE BACHELIER. — Et avec ces maximes-là vous vivez en société ?

LE SAUVAGE. — Oui, avec nos parents et nos voisins. Sans beaucoup de peines et de chagrins, nous attrapons doucement notre centaine d'années; plusieurs même vont à cent vingt; après quoi notre corps fertilise la terre dont il a été nourri.

LE BACHELIER. — Vous me paraissez avoir une bonne tête; je veux vous la renverser. Dînons ensemble : après quoi nous continuerons à philosopher avec méthode.

II

LE SAUVAGE. — J'ai avalé des aliments qui ne me paraissent pas faits pour moi, quoique j'aie un très-bon estomac; vous m'avez fait manger quand je n'avais plus faim, et boire quand je n'avais plus soif; mes jambes ne sont plus si fermes qu'elles étaient avant le dîner, ma tête est plus pesante, mes idées ne sont plus si nettes. Je n'ai jamais éprouvé cette diminution de moi-même dans mon pays. Plus on met ici dans son corps, et plus on perd de son être. Dites-moi, je vous prie, quelle est la cause de ce dommage.

LE BACHELIER. — Je vais vous le dire. Premièrement, à l'égard de ce qui se passe dans

vos jambes, je n'en sais rien; mais les médecins le savent, et vous pouvez vous adresser à eux. A l'égard de ce qui se passe dans votre tête, je le sais très-bien; écoutez. L'âme, ne tenant aucune place, est placée dans la glande pinéale, ou dans le corps calleux, au milieu de la tête. Les esprits animaux qui s'élèvent de l'estomac montent à l'âme, qu'ils ne peuvent toucher parce qu'ils sont matière et qu'elle ne l'est pas. Or, comme ils ne peuvent agir l'un sur l'autre, cela fait que l'âme reçoit leur impression; et, comme elle est simple, et que par conséquent elle ne peut éprouver aucun changement, cela fait qu'elle devient pesante, engourdie, quand on a trop mangé; de là vient que plusieurs grands hommes dorment après dîner.

LE SAUVAGE. — Ce que vous me dites me paraît bien ingénieux et bien profond; faites-moi la grâce de m'en donner quelque explication qui soit à ma portée.

LE BACHELIER. — Je vous ai dit tout ce qui peut se dire sur cette grande affaire; mais en votre faveur je vais un peu m'étendre : allons par degrés; savez-vous que ce monde-ci est le meilleur des mondes possibles ?

LE SAUVAGE. — Comment ! il est impossible à l'Etre infini de faire quelque chose de mieux que ce que nous voyons ?

LE BACHELIER. — Assurément; et ce que nous voyons est ce qu'il y a de mieux. Il est vrai que les hommes se pillent et s'égorgent; mais c'est toujours en fesant l'éloge de l'équité et de la douceur. On massacra autrefois une douzaine de millions de vous autres Américains; mais c'était pour rendre les autres raisonnables. Un calculateur a vérifié que depuis une certaine guerre de Troie, que vous ne connaissez pas, jusqu'à celle de l'Acadie, que vous connaissez, on a tué au moins, en batailles rangées, cinq

cent cinquante-cinq millions six cent cinquante mille hommes, sans compter les petits enfants et les femmes écrasés dans des villes mises en cendres ; mais c'est pour le bien public : quatre ou cinq mille maladies cruelles, auxquelles les hommes sont sujets, font connaître le prix de la santé ; et les crimes dont la terre est couverte relèvent merveilleusement le mérite des hommes pieux, du nombre desquels je suis. Vous voyez que tout cela va le mieux du monde, du moins pour moi.

Or les choses ne pourraient être dans cette perfection si l'âme n'était pas dans la glande pinéale. Car... Mais nous allons pied à pied ; quelle idée avez-vous des lois, et du juste et de l'injuste, et du beau, et du τὸ καλὸν, comme dit Platon ?

LE SAUVAGE. — Mais, monsieur, en allant pied à pied, vous me parlez de cent choses à la fois.

LE BACHELIER. — On ne parle pas autrement en conversation. Ça, dites-moi, qui a fait les lois dans votre pays ?

LE SAUVAGE. — L'intérêt public.

LE BACHELIER. — Ce mot dit beaucoup ; nous n'en connaissons pas de plus énergique : comment l'entendez-vous, s'il vous plaît ?

LE SAUVAGE. — J'entends que ceux qui avaient des cocotiers et du maïs ont défendu aux autres d'y toucher, et que ceux qui n'en avaient point ont été obligés de travailler pour avoir le droit d'en manger une partie. Tout ce que j'ai vu dans notre pays et dans le vôtre m'apprend qu'il n'y a pas d'autre *esprit des lois*.

LE BACHELIER. — Mais les femmes, monsieur le sauvage, les femmes ?

LE SAUVAGE. — Hé bien ! les femmes ! elles me plaisent beaucoup quand elles sont belles et douces : elles sont fort supérieures à nos cocotiers ; c'est un fruit où nous ne voulons pas

que les autres touchent : on n'a pas plus de droit de me prendre ma femme que de prendre mon enfant. Il y a, dit-on, des peuples qui le trouvent bon ; ils sont bien les maîtres ; chacun fait de son bien ce qu'il veut.

LE BACHELIER. — Mais les successions, les partages, les hoirs, les collatéraux ?

LE SAUVAGE. — Il faut bien succéder : je ne peux plus posséder mon champ quand on m'y a enterré : je le laisse à mon fils : si j'en ai deux, ils le partagent. J'apprends que parmi vous autres, en beaucoup d'endroits, vos lois laissent tout à l'aîné, et rien aux cadets : c'est l'intérêt qui a dicté cette loi bizarre : apparemment les aînés l'ont faite, ou les pères ont voulu que les aînés dominassent.

LE BACHELIER. — Quelles sont, à votre avis, les meilleures lois ?

LE SAUVAGE. — Celles où l'on a le plus consulté l'intérêt de tous les hommes mes semblables.

LE BACHELIER. — Et où trouve-t-on de pareilles lois ?

LE SAUVAGE. — Nulle part, à ce que j'ai ouï dire.

LE BACHELIER. — Il faut que vous me disiez d'où sont venus chez vous les hommes. Qui croit-on qui ait peuplé l'Amérique ?

LE SAUVAGE. — Mais nous croyons que c'est Dieu qui l'a peuplée.

LE BACHELIER. — Ce n'est pas répondre. Je vous demande de quel pays sont venus vos premiers hommes ?

LE SAUVAGE. — Du pays d'où sont venus nos premiers arbres. Vous me paraissez plaisants, vous autres messieurs les habitants de l'Europe, de prétendre que nous ne pouvons rien avoir sans vous : nous sommes tout autant en droit

de croire que nous sommes vos pères, que vous de vous imaginer que vous êtes les nôtres.

LE BACHELIER. — Voilà un sauvage bien têtu !

LE SAUVAGE. — Voilà un bachelier bien bavard !

LE BACHELIER. — Holà, hé ! monsieur le sauvage, encore un petit mot ; croyez-vous dans la Guyane qu'il faille tuer les gens qui ne sont pas de votre avis ?

LE SAUVAGE. — Oui, pourvu qu'on les mange.

LE BACHELIER. — Vous faites le plaisant. Et la *Constitution*, qu'en pensez-vous ?

LE SAUVAGE. — Adieu.

XII

ARISTE ET ACROTAL

ACROTAL. — Oh ! le bon temps que c'était quand les écoliers de l'université, qui avaient tous barbe au menton, assommèrent le vilain mathématicien Ramus, et traînèrent son corps nu et sanglant à la porte de tous les colléges pour faire amende honorable ?

ARISTE. — Ce Ramus était donc un homme bien abominable ? Il avait fait des crimes bien énormes ?

ACROTAL. — Assurément : il avait écrit contre Aristote, et on le soupçonnait de pis. C'est dommage qu'on n'ait pas assommé aussi ce Charron qui s'avisa d'écrire de la Sagesse, et ce Montaigne qui osait raisonner et plaisanter. Tous les gens qui raisonnent sont la peste d'un Etat.

ARISTE. — Les gens qui raisonnent mal peuvent être insupportables ; je ne vois pourtant pas qu'on doive pendre un pauvre homme pour quelques faux syllogismes ; mais il me semble que les hommes dont vous me parlez raisonnaient assez bien.

ACROTAL. — Tant pis, c'est ce qui les rend plus dangereux.

ARISTE. — En quoi donc, s'il vous plaît ? Avez-vous jamais vu des philosophes apporter dans un pays la guerre, la famine ou la peste ? Bayle, par exemple, contre qui vous déclamez avec tant d'emportement, a-t-il jamais voulu crever les digues de la Hollande pour noyer les habitants, comme le voulait, dit-on, un grand ministre qui n'était point philosophe ?

ACROTAL. — Plût à Dieu que ce Bayle se fût noyé, ainsi que ses Hollandais hérétiques ! A-t-on jamais vu un plus abominable homme ? il expose les choses avec une fidélité si odieuse ; il met sous les yeux le pour et le contre avec une impartialité si lâche ; il est d'une clarté si intolérable, qu'il met les gens qui n'ont que le sens commun en état de juger et même de douter : on n'y peut pas tenir ; et pour moi, j'avoue que j'entre dans une sainte fureur quand on parle de cet homme-là et de ses semblables.

ARISTE. — Je ne crois pas qu'ils aient jamais prétendu vous mettre en colère.... Mais où courez-vous donc si vite ?

ACROTAL. — Chez monsignor Bardo-Bardi. Il y a deux jours que je demande audience ; mais il est tantôt avec son page, tantôt avec la signora Buona-Roba ; je n'ai pu encore avoir l'honneur de lui parler.

ARISTE. — Il est actuellement à l'Opéra. Qu'avez-vous donc de si pressé à lui dire ?

ACROTAL. — Je voulais le prier d'interposer son crédit pour faire brûler un petit abbé qui insinue parmi nous les sentiments de Locke, d'un philosophe anglais ! Figurez-vous quelle horreur !

ARISTE. — Hé quels sont donc, s'il vous plaît, les sentiments horribles de cet Anglais ?

ACROTAL. — Que sais-je ! c'est, par exemple,

que nous ne nous donnons point nos idées ; que Dieu, qui est le maître de tout, peut accorder des sensations et des idées à tel être qu'il daignera choisir : que nous ne connaissons ni l'essence ni les éléments de la matière ; que les hommes ne pensent pas toujours ; qu'un homme bien ivre qui s'endort n'a pas des idées nettes dans son sommeil ; et cent autres impertinences de cette force.

ARISTE. — Eh bien ! si votre petit abbé, disciple de Locke, est assez mal avisé pour ne pas croire qu'un ivrogne endormi pense beaucoup, faut-il pour cela le persécuter ? quel mal a-t-il fait ? a-t-il conspiré contre l'Etat ? a-t-il prêché en chaire le vol, la calomnie, l'homicide ? Entre nous, dites-moi si jamais un philosophe a causé le moindre trouble dans la société ?

ACROTAL. — Jamais, je l'avoue.

ARISTE. — Ne sont-ils pas pour la plupart des solitaires ? ne sont-ils pas pauvres, sans protection, sans appui ? et n'est-ce pas en partie pour ces raisons que vous les persécutez, parce que vous croyez pouvoir les opprimer facilement ?

ACROTAL. — Il est vrai qu'autrefois il n'y avait guère dans cette secte que des citoyens sans crédit, des Socrate, des Pomponace, des Erasme, des Bayle, des Descartes ; mais à présent la philosophie est montée sur les tribunaux et sur les trônes mêmes ; on se pique partout de raison, excepté dans certain pays où nous y avons mis bon ordre. C'est là ce qui est vraiment funeste ; et c'est pourquoi nous tâchons d'exterminer au moins les philosophes qui n'ont ni fortune, ni puissance, ni honneurs dans ce monde, ne pouvant nous venger de ceux qui en ont.

ARISTE. — Vous venger ! et de quoi, s'il vous plaît ? ces pauvres gens-là vous ont-ils jamais disputé vos emplois, vos prérogatives, vos trésors ?

ACROTAL. — Non ; mais ils nous méprisent, puisqu'il faut tout dire ; ils se moquent quelquefois de nous, et nous ne pardonnons jamais.

ARISTE. — S'ils se moquent de vous, cela n'est pas bien ; il ne faut se moquer de personne ; mais dites-moi, je vous prie, pourquoi n'a-t-on jamais raillé les lois et la magistrature dans aucun pays, tandis qu'on vous raille vous autres si impitoyablement, à ce que vous dites.

ACROTAL. — Vraiment, c'est ce qui échauffe notre bile ; car nous sommes bien au-dessus des lois.

ARISTE. — Et c'est justement ce qui fait que tant d'honnêtes gens vous ont tournés en ridicule. Vous vouliez que les lois, fondées sur la raison universelle, et nommées par les Grecs les *filles du ciel*, cédassent à je ne sais quelles opinions que le caprice enfante, et qu'il détruit de même. Ne sentez-vous pas que ce qui est juste, clair, évident, est éternellement respecté de tout le monde, et que des chimères ne peuvent pas toujours s'attirer la même vénération ?

ACROTAL. — Laissons là les lois et les juges ; ne songeons qu'aux philosophes : il est certain qu'ils ont dit autrefois autant de sottises que nous ; ainsi nous devons nous élever contre eux, quand ce ne serait que par jalousie de métier.

ARISTE. — Plusieurs ont dit des sottises, sans doute, puisqu'ils sont hommes ; mais leurs chimères n'ont jamais allumé de guerres civiles, et les vôtres en ont causé plus d'une.

ACROTAL. — Et c'est en quoi nous sommes admirables. Y a-t-il rien de plus beau que d'avoir troublé l'univers avec quelques arguments ? Ne ressemblons-nous pas à ces anciens enchanteurs qui excitaient des tempêtes avec des paroles ? Nous serions les maîtres du monde, sans ces coquins de gens d'esprit.

ARISTE. — Eh bien ! dites-leur, si vous voulez,

qu'ils n'en ont point; prouvez-leur qu'ils raisonnent mal : ils vous ont donné des ridicules, que ne leur en donnez-vous ? Mais je vous demande grâce pour ce pauvre disciple de Locke que vous vouliez faire brûler; monsieur le docteur, ne voyez-vous pas que cela n'est plus à la mode ?

ACROTAL. — Vous avez raison; il faut trouver quelque autre manière nouvelle d'imposer silence aux petits philosophes.

ARISTE. — Croyez-moi, gardez le silence vous-mêmes; ne vous mêlez plus de raisonner; soyez honnêtes gens; soyez compatissants; ne cherchez point à trouver le mal où il n'est pas, et il cessera d'être où il est.

XIII

DIALOGUE

ENTRE UN MOURANT ET UN HOMME QUI SE PORTE BIEN

Un citoyen était à l'agonie dans une ville de province ; un homme en bonne santé vint insulter à ses derniers moments, et lui dit :

Misérable, pense comme moi tout à l'heure : signe cet écrit, confesse que cinq propositions sont dans un livre que ni toi ni moi n'avons jamais lu ; sois tout à l'heure du sentiment de Lanfranc contre Bérenger, de saint Thomas contre saint Bonaventure ; embrasse le second concile de Nicée contre le concile de Francfort ; explique-moi dans l'instant comment ces paroles : Mon père est plus « grand que moi, » signifient expressément « Je suis aussi grand que lui ».

Dis-moi comment le Père communique tout au Fils, excepté la paternité, ou je vais faire jeter ton corps à la voirie ; tes enfants n'hériteront point de toi, ta femme sera privée de sa dot, et ta famille mendiera du pain que mes pareils ne lui donneront pas.

LE MOURANT. — J'entends à peine ce que vous

me dites; les menaces que vous me faites parviennent confusément à mon oreille; elles troublent mon âme, elles rendent ma mort affreuse. Au nom de Dieu, ayez pitié de moi.

LE BARBARE. — De la pitié! je n'en puis avoir, si tu n'es pas de mon avis en tout.

LE MOURANT. — Hélas! vous sentez qu'à ces derniers moments tous mes sens sont flétris, toutes les portes de mon entendement sont fermées, mes idées s'enfuient, ma pensée s'éteint. Suis-je en état de disputer?

LE BARBARE. — Hé bien, si tu ne peux pas croire ce que je veux, dis que tu le crois, et cela me suffit.

LE MOURANT. — Comment puis-je me parjurer pour vous plaire? Je vais paraître dans un moment devant le Dieu qui punit le parjure.

LE BARBARE. — N'importe; tu auras le plaisir d'être enterré dans un cimetière; et ta femme, tes enfants, auront de quoi vivre. Meurs en hypocrite: l'hypocrisie est une bonne chose; c'est, comme on dit, un hommage que le vice rend à la vertu. Un peu d'hypocrisie, mon ami, qu'est-ce que cela coûte?

LE MOURANT. — Hélas! vous méprisez Dieu, ou vous ne le reconnaissez pas, puisque vous me demandez un mensonge à l'article de la mort, vous qui devez bientôt recevoir votre jugement de lui, et qui répondrez de ce mensonge.

LE BARBARE. — Comment, insolent! je ne reconnais point de Dieu!

LE MOURANT. — Pardon, mon frère, je crains que vous n'en connaissiez pas. Celui que j'adore ranime en ce moment mes forces, pour vous dire d'une voix mourante que si vous croyez en Dieu, vous devez user envers moi de charité. Il m'a donné ma femme et mes enfants, ne les faites pas périr de misère. Pour mon corps,

faites-en ce que vous voudrez, je vous l'abandonne; mais croyez en Dieu, je vous en conjure.

LE BARBARE. — Fais, sans raisonner, ce que je t'ai dit; je le veux, je te l'ordonne.

LE MOURANT. — Hé! quel intérêt avez-vous à me tant tourmenter?

LE BARBARE. — Comment! quel intérêt? Si j'ai ta signature, elle me vaudra un bon canonicat.

LE MOURANT. — Ah! mon frère! voici mon dernier moment; je meurs, je vais prier Dieu qu'il vous touche et qu'il vous convertisse.

LE BARBARE. — Au diable soit l'impertinent qui n'a point signé! Je vais signer pour lui, et contrefaire son écriture.

XIV

RELATION

D'UNE DISPUTE DE CONTROVERSE A LA CHINE

Dans les premières années du règne du grand empereur Kang-hi, un mandarin de la ville de Canton entendit de sa maison un grand bruit qu'on fesait dans la maison voisine : il s'informa si l'on ne tuait personne ; on lui dit que c'était l'aumônier de la compagnie danoise, un chapelain de Batavia, et un jésuite qui disputaient ; il les fit venir, leur fit servir du thé et des confitures, et leur demanda pourquoi ils se querellaient.

Le jésuite lui répondit qu'il était bien douloureux pour lui, qui avait toujours raison, d'avoir affaire à des gens qui avaient toujours tort ; que d'abord il avait argumenté avec la plus grande retenue ; mais qu'enfin la patience lui avait échappé.

Le mandarin leur fit sentir, avec toute la discrétion possible, combien la politesse est nécessaire dans la dispute, leur dit qu'on ne se fâchait jamais à la Chine, et leur demanda de quoi il s'agissait.

Le jésuite lui répondit : Monseigneur, je vous en fais juge ; ces deux messieurs refusent de se soumettre aux décisions du concile de Trente.

Cela m'étonne, dit le mandarin. Puis se tournant vers les deux réfractaires : Il me paraît, leur dit-il, messieurs, que vous devriez respecter les avis d'une grande assemblée : je ne sais pas ce que c'est que le concile de Trente ; mais plusieurs personnes sont toujours plus instruites qu'une seule. Nul ne doit croire qu'il en sait plus que les autres, et que la raison n'habite que dans sa tête ; c'est ainsi que l'enseigne notre grand Confucius ; et si vous m'en croyez, vous ferez très-bien de vous en rapporter au concile de Trente.

Le Danois prit alors la parole, et dit : Monseigneur parle avec la plus grande sagesse ; nous respectons les grandes assemblées comme nous le devons : aussi sommes-nous entièrement de l'avis de plusieurs assemblées qui se sont tenues avant celle de Trente.

Oh ! si cela est ainsi, dit le mandarin, je vous demande pardon, vous pourriez bien avoir raison. Ça, vous êtes donc du même avis, ce Hollandais et vous, contre ce pauvre jésuite ?

Point du tout, dit le Hollandais ; cet homme-ci a des opinions presque aussi extravagantes que celles de ce jésuite qui fait ici le doucereux avec vous ; il n'y a pas moyen d'y tenir.

Je ne vous conçois pas, dit le mandarin ; n'êtes-vous pas tous trois chrétiens ? ne venez-vous pas tous trois enseigner le christianisme dans notre empire ? et ne devez-vous pas par conséquent avoir les mêmes dogmes ?

Vous voyez, monseigneur, dit le jésuite : ces deux gens-ci sont ennemis mortels, et disputent tous deux contre moi : il est donc évident qu'ils ont tous les deux tort, et que la raison n'est que de mon côté. Cela n'est pas si évident, dit le

mandarin ; il se pourrait faire à toute force que vous eussiez tort tous trois ; je serais curieux de vous entendre l'un après l'autre.

Le jésuite fit alors un assez long discours, pendant lequel le Danois et le Hollandais levaient les épaules ; le mandarin n'y comprit rien. Le Danois parla à son tour ; ses deux adversaires le regardèrent en pitié, et le mandarin n'y comprit pas davantage. Le Hollandais eut le même sort. Enfin ils parlèrent tous trois ensemble, ils se dirent de grosses injures. L'honnête mandarin eut bien de la peine à mettre le holà, et leur dit : Si vous voulez qu'on tolère ici votre doctrine, commencez par n'être ni intolérants ni intolérables.

Au sortir de l'audience, le jésuite rencontra un missionnaire jacobin ; il lui apprit qu'il avait gagné sa cause, l'assurant que la vérité triomphait toujours. Le jacobin lui dit : Si j'avais été là, vous ne l'auriez pas gagnée ; je vous aurais convaincu de mensonge et d'idolâtrie. La querelle s'échauffa ; le jacobin et le jésuite se prirent aux cheveux. Le mandarin, informé du scandale, les envoya tous deux en prison. Un sous-mandarin dit au juge : Combien de temps votre excellence veut-elle qu'ils soient aux arrêts ? Jusqu'à ce qu'ils soient d'accord, dit le juge. Ah ! dit le sous-mandarin, ils seront donc en prison toute leur vie. Hé bien ! dit le juge, jusqu'à ce qu'ils se pardonnent. Ils ne se pardonneront jamais, dit l'autre ; je les connais. Hé bien donc ! dit le mandarin, jusqu'à ce qu'ils fassent semblant de se pardonner.

XV

CATÉCHISME

DE L'HONNÊTE HOMME

Ou dialogue entre un caloyer et un homme de bien

TRADUIT DU GREC VULGAIRE PAR D. J. J. R. C. D. C. D. G.

LE CALOYER. — Puis-je vous demander, monsieur, de quelle religion vous êtes dans Alep, au milieu de cette foule de sectes qui sont ici reçues, et qui servent toutes à faire fleurir cette grande ville? Etes-vous mahométan du rite d'Omar ou de celui d'Ali? suivez-vous les dogmes des anciens parsis, ou de ces sabéens si antérieurs aux parsis, ou des brames qui se vantent d'une antiquité encore plus reculée? Seriez-vous juif? êtes-vous chrétien du rite grec, ou de celui des Arméniens, ou des Cophtes, ou des Latins?

L'HONNÊTE HOMME. — J'adore Dieu, je tâche d'être juste, et je cherche à m'instruire.

LE CALOYER. — Mais ne donnez-vous pas la préférence aux livres juifs sur le *Zend-Avesta*, sur le *Véidam*, sur l'*Alcoran?*

L'HONNÊTE HOMME. — Je crains de n'avoir pas assez de lumières pour bien juger des livres, et je sens que j'en ai assez pour voir dans le grand livre de la nature qu'il faut adorer et aimer son maître.

LE CALOYER. — Y a-t-il quelque chose qui vous embarrasse dans les livres juifs?

L'HONNÊTE HOMME. — Oui, j'avoue que j'ai de la peine à concevoir ce qu'ils rapportent. J'y vois quelques incompatibilités dont ma faible raison s'étonne.

1° Il me semble difficile que Moïse ait écrit dans un désert le *Pentateuque* qu'on lui attribue. Si son peuple venait d'Egypte où il avait demeuré, dit l'auteur, quatre cents ans (quoiqu'il se trompe de deux cents), ce livre eût été probablement écrit en égyptien; et on nous dit qu'il l'était en hébreu.

Il devait être gravé sur la pierre ou sur le bois; on n'avait, du temps de Moïse, d'autre manière d'écrire. C'était un art fort difficile, qui demandait de longs préparatifs; il fallait polir le bois ou la pierre. Il n'y a pas d'apparence que cet art pût être exercé dans un désert où, selon ce livre même, la horde juive n'avait pas de quoi se faire des habits et des souliers, et où Dieu fut obligé de faire un miracle continuel pendant quarante années pour leur conserver leurs vêtements et leurs chaussures sans dépérissement. Il est si vrai qu'on n'écrivait que sur la pierre, que l'auteur du livre de *Josué* dit que le *Deutéronome* fut écrit sur un autel de pierres brutes enduites de mortier. Apparemment que Josué n'avait pas intention que ce livre fût durable.

2° Les hommes les plus versés dans l'antiquité pensent que ces livres ont été écrits plus de sept cents ans après Moïse. Ils se fondent sur ce qu'il y est parlé des rois, et qu'il n'y eut de rois

que longtemps après Moïse; sur la position des villes, qui est fausse si le livre fut écrit dans le désert, et vraie s'il fut écrit à Jérusalem; sur les noms de villes ou de bourgades dont il est parlé, et qui ne furent fondées ou appelées du nom qu'on leur donne qu'après plusieurs siècles, etc.

3° Ce qui peut un peu effaroucher dans les écrits attribués à Moïse, c'est que l'immortalité de l'âme, les récompenses et les peines après la mort, sont entièrement inconnues dans l'énoncé de ses lois. Il est étrange qu'il ordonne la manière dont on doit faire ses déjections, et ne parle en nul endroit de l'immortalité de l'âme. Serait-il possible que Moïse, inspiré de Dieu, eût préféré nos derrières à nos esprits[1], qu'il eût prescrit la façon d'aller à la garde-robe dans le camp israélite, et qu'il n'eût pas dit un seul mot de la vie éternelle? Zoroastre, antérieur au législateur juif, dit[2] : *Honorez, aimez vos parents, si vous voulez avoir la vie éternelle;* et le *Décalogue* dit : *Honore père et mère, si tu veux vivre longtemps sur la terre :* il me semble que Zoroastre parle en homme divin, et Moïse en homme terrestre.

4° Les événements racontés dans le *Pentateuque* étonnent ceux qui ont le malheur de ne juger que par leur raison, et dans qui cette raison aveugle n'est pas éclairée par une grâce particulière. Le premier chapitre de la *Genèse* est si au-dessus de nos conceptions, qu'il fut défendu chez les Juifs de le lire avant vingt-cinq ans.

On voit avec un peu de surprise que Dieu vienne se promener tous les jours à midi dans le jardin d'Eden; que les sources de quatre

[1] *Deutéronome*, chap. XXIII, vers. 12, 13 et 14.
[2] Voyez le *Sadder*.

fleuves, éloignées prodigieusement les unes des autres, forment une fontaine dans ce même jardin; que le serpent parle à Eve, attendu qu'il est le plus subtil des animaux, et qu'une ânesse, qui ne passe pas pour si subtile, parle aussi plusieurs siècles après; que Dieu ait séparé la lumière des ténèbres, comme si les ténèbres étaient quelque chose de réel; qu'il ait fait la lumière, qui émane du soleil, avant le soleil lui-même; qu'après avoir fait l'homme et la femme, il ait ensuite tiré la femme d'une côte de l'homme, qu'il ait mis de la chair à la place de cette côte; qu'il ait condamné Adam à la mort, et toute sa postérité à l'enfer pour une pomme; qu'il ait mis un signe de sauvegarde à Caïn qui avait assassiné son frère, et que ce Caïn ait craint d'être tué par les hommes qui peuplaient alors la terre, tandis que, selon le texte, le genre humain était borné à la famille d'Adam; que de prétendues cataractes dans le ciel aient inondé la terre; que tous les animaux soient venus s'enfermer un an dans un coffre.

Après ce nombre prodigieux de fables qui semblent toutes plus absurdes que les *Métamorphoses* d'Ovide, on n'est pas moins surpris que Dieu délivre de la servitude en Egypte six cent mille combattants de son peuple, sans compter les vieillards, les enfants et les femmes; que ces six cent mille combattants, après les plus éclatants miracles, égalés pourtant par les magiciens d'Egypte, s'enfuient au lieu de combattre leurs ennemis; qu'en fuyant ils ne prennent pas le chemin du pays où Dieu les conduit; qu'ils se trouvent entre Memphis et la mer Rouge; que Dieu leur ouvre cette mer, et la leur fasse passer à pied sec pour les faire périr dans des déserts affreux, au lieu de les mener dans la terre qu'il leur a promise; que ce peuple, sous la main et sous les yeux de Dieu même,

demande au frère de Moïse un veau d'or pour l'adorer; que ce veau d'or soit jeté en fonte en un seul jour; que Moïse réduise cet or en poudre impalpable, et la fasse avaler au peuple; que vingt-trois mille hommes de ce peuple se laissent égorger par des lévites, en punition d'avoir érigé ce veau d'or, et qu'Aaron, qui l'a jeté en fonte, soit déclaré grand-prêtre pour récompense; qu'on ait brûlé deux cent cinquante hommes d'une part, et quatorze mille sept cents hommes de l'autre, qui avaient disputé l'encensoir à Aaron; et que, dans une autre occasion, Moïse ait encore fait tuer vingt-quatre mille hommes de son peuple.

5° Si l'on s'en tient aux plus simples connaissances de la physique, et qu'on ne s'élève pas jusqu'au pouvoir divin, il sera difficile de penser qu'il y ait eu une eau qui ait fait crever les femmes adultères, et qui ait respecté les femmes fidèles.

On voit encore avec plus d'étonnement un vrai prophète parmi les idolâtres, dans la personne de Balaam.

6° On est encore plus surpris que, dans un village du petit pays de Madian, le peuple juif trouve 675,000 brebis, 72,000 bœufs, 61,000 ânes, 32,000 pucelles; et on frissonne d'horreur quand on lit que les Juifs, par ordre du Seigneur, massacrèrent tous les mâles et toutes les veuves, les épouses et les mères, et ne gardèrent que les petites filles.

7° Le soleil qui s'arrête en plein midi pour donner plus de temps aux Juifs de tuer les Amorrhéens déjà écrasés par une pluie de pierres tombées du ciel; le Jourdain qui ouvre son lit comme la mer Rouge pour laisser passer ces Juifs qui pouvaient passer si aisément à gué; les murailles de Jéricho qui tombent au son des trompettes; tant de prodiges de toute espèce

exigent, pour être crus, le sacrifice de la raison et la foi la plus vive. Enfin, à quoi aboutissent tant de miracles opérés par Dieu même pendant des siècles en faveur de son peuple? à le rendre presque toujours l'esclave des autres nations.

8° Toute l'histoire de Samson et de ses amours, et de ses cheveux, et de son lion, et de ses trois cents renards, semble plus faite pour amuser l'imagination que pour édifier l'esprit. Celles de Josué et de Jephté semblent barbares.

9° L'histoire des Rois est un tissu de cruautés et d'assassinats qui fait saigner le cœur. Presque tous les faits sont incroyables. Le premier roi juif Saül ne trouve chez son peuple que deux épées, et son successeur David laisse plus de vingt milliards d'argent comptant. Vous dites que ces livres sont écrits par Dieu même; vous savez que Dieu ne peut mentir : donc si un seul fait est faux, tout le livre est une imposture.

10° Les prophètes ne sont pas moins révoltants pour un homme qui n'a pas le don de pénétrer le sens caché et allégorique des prophéties. Il voit avec peine Jérémie se charger d'un bât et d'un collier, et se faire lier avec des cordes; Osée à qui Dieu commande, en termes formels, de faire des fils de putain à une putain publique, d'en faire ensuite à une femme adultère; Isaïe qui marche tout nu dans la place publique; Ezéchiel qui se couche trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, et quarante sur le côté droit, qui mange un livre de parchemin, qui couvre son pain d'excréments d'hommes, et ensuite de bouse de vache; Oolla et Ooliba qui établissent un bordel, et à qui Dieu dit qu'elles n'aiment que les membres d'un âne et le sperme d'un cheval. Certainement si le lecteur n'est pas instruit des usages du pays et de la manière de prophétiser, il peut

craindre d'être scandalisé; et quand il voit Elisée faire dévorer quarante enfants par des ours, pour l'avoir appelé tête chauve, un châtiment si peu proportionné à l'offense peut lui inspirer plus d'horreur que de respect.

Pardonnez-moi donc si les livres juifs m'ont causé quelque embarras. Je ne veux pas avilir l'objet de votre vénération; j'avoue même que je peux me tromper sur les choses de bienséance et de justice, qui ne sont peut-être pas les mêmes dans tous les temps; je me dis que nos mœurs sont différentes de celles de ces siècles reculés; mais peut-être aussi la préférence que vous avez donnée au *Nouveau Testament* sur l'*Ancien* peut servir à justifier mes scrupules. Il faut bien que la loi des Juifs ne vous ait pas paru bonne, puisque vous l'avez abandonnée: car si elle était réellement bonne, pourquoi ne l'auriez-vous pas toujours suivie? et, si elle était mauvaise, comment était-elle divine?

LE CALOYER. — L'*Ancien Testament* a ses difficultés. Mais vous m'avouez donc que le *Nouveau Testament* ne fait pas naître en vous les mêmes doutes et les mêmes scrupules que l'*Ancien?*

L'HONNÊTE HOMME. — Je les ai lus tous deux avec attention; mais souffrez que je vous expose les inquiétudes où me jette mon ignorance. Vous les plaindrez, et vous les calmerez.

Je me trouve ici avec des chrétiens arméniens qui disent qu'il n'est pas permis de manger du lièvre; avec des Grecs qui assurent que le Saint-Esprit ne procède point du Fils; avec des nestoriens qui nient que Marie soit mère de Dieu; avec quelques Latins qui se vantent qu'au bout de l'Occident les chrétiens d'Europe pensent tout autrement que ceux d'Asie et d'Afrique. Je sais que dix ou douze sectes en Europe

s'anathématisent les unes les autres; les musulmans qui m'entourent regardent d'un œil de mépris tous ces chrétiens que cependant ils tolèrent. Les Juifs ont également en exécration les chrétiens et les musulmans; les guèbres les méprisent tous; et le peu qui reste de sabéens ne voudraient manger avec aucun de ceux que je vous ai nommés : le brame ne peut souffrir ni sabéens, ni guèbres, ni chrétiens, ni mahométans, ni juifs.

J'ai cent fois souhaité que Jésus-Christ, en venant s'incarner en Judée, eût réuni toutes ces sectes sous ses lois. Je me suis demandé pourquoi, étant Dieu, il n'a pas usé des droits de la divinité? pourquoi, en venant nous délivrer du péché, il nous a laissés dans le péché? pourquoi, en venant éclairer tous les hommes, il a laissé presque tous les hommes dans l'erreur?

Je sais que je ne suis rien; je sais que du fond de mon néant je ne dois pas interroger l'Etre des êtres; mais il m'est permis, comme à Job, d'élever mes respectueuses plaintes du sein de ma misère.

Que voulez-vous que je pense quand je vois deux généalogies de Jésus directement contraires l'une à l'autre; et que ces généalogies, qui sont si différentes dans les noms et dans le nombre de ses ancêtres, ne sont pourtant pas la sienne, mais celle de son père Joseph, qui n'est pas son père?

Je donne la torture à mon esprit pour comprendre comment un Dieu est mort. Je lis les livres sacrés et les profanes de ces temps-là; un seul de ces livres sacrés me dit qu'une étoile nouvelle parut en Orient, et conduisit des mages aux pieds de Dieu qui venait de naître. Aucun profane ne parle de cet événement à jamais mémorable, qui semble devoir avoir été

aperçu par la terre entière, et marqué dans les fastes de tous les Etats. Un évangéliste me dit qu'un roi nommé Hérode, à qui les Romains, maîtres du monde connu, avaient donné la Judée, entendit dire que l'enfant qui venait de naître dans une étable devait être roi des Juifs; mais comment, et à qui, et sur quel fondement entendit-il dire cette étrange nouvelle? Est-il possible que ce roi, qui n'avait pas perdu le sens, ait imaginé de faire égorger tous les petits enfants du pays, pour envelopper dans le massacre un enfant obscur? Y a-t-il un exemple sur la terre d'une fureur si abominable et si insensée?

Je vois que les Evangiles qui nous restent se contredisent presque à chaque page. J'ouvre l'histoire de Josèphe, auteur presque contemporain; Josèphe, parent de Mariamne, sacrifiée par Hérode; Josèphe, ennemi naturel de ce prince : il ne dit pas un mot de cette aventure; il est Juif, et il ne parle pas même de ce Jésus né chez les Juifs.

Que d'incertitudes m'accablent dans la recherche importante de ce que je dois adorer et de ce que je dois croire! Je lis les Ecritures, et je n'y vois nulle part que Jésus, reconnu depuis pour Dieu, se soit jamais appelé Dieu; je vois même tout le contraire; il dit que son père est plus grand que lui, que le père seul sait ce que le fils ignore. Et comment encore ces mots de père et de fils se doivent-ils entendre chez un peuple où, par les fils de Bélial, on voulait dire les méchants, et, par les fils de Dieu, on désignait les hommes justes? J'adopte quelques maximes de la morale de Jésus; mais quel législateur enseigna jamais une mauvaise morale? dans quelle religion l'adultère, le larcin, le meurtre, l'imposture, ne sont-ils pas défendus? le respect pour les parents, l'obéissance

aux lois, la pratique de toutes les vertus expressément ordonnés?

Plus je lis, plus mes peines redoublent. Je cherche des prodiges dignes d'un Dieu, attestés par l'univers. J'ose dire, avec cette naïveté douloureuse qui craint de blasphémer, que les diables envoyés dans le corps d'un troupeau de cochons, de l'eau changée en vin en faveur de gens qui étaient ivres, un figuier séché pour n'avoir pas porté des figues avant le temps, etc., ne remplissent pas l'idée que je m'étais faite du maître de la nature, annonçant et prouvant la vérité par des miracles éclatants et utiles. Puis-je adorer ce maître de la nature dans un Juif qu'on dit transporté par le diable sur le haut d'une montagne dont on découvre tous les royaumes de la terre?

Je lis les paroles qu'on rapporte de lui; j'y vois une prochaine arrivée du royaume des cieux figuré par un grain de moutarde, par un filet à prendre des poissons, par de l'argent mis à usure, par un souper auquel on fait entrer par force des borgnes et des boiteux : Jésus dit qu'on ne met point de vin nouveau dans de vieux tonneaux, que l'on aime mieux le vin nouveau que le vieux. Est-ce ainsi que Dieu parle?

Enfin comment puis-je reconnaître Dieu dans un Juif de la populace, condamné au dernier supplice pour avoir mal parlé des magistrats à cette populace, et suant d'une sueur de sang dans l'angoisse et dans la frayeur que lui inspirait la mort? Est-ce là Platon? est-ce là Socrate, ou Antonin, ou Epictète, ou Zaleucus, ou Solon, ou Confucius? Qui de tous ces sages n'a écrit, n'a parlé d'une manière plus conforme aux idées que nous avons de la sagesse? et comment pouvons-nous juger autrement que par nos idées?

Quand je vous ai dit que j'adoptais quelques maximes de Jésus, vous avez dû sentir que je ne puis les adopter toutes. J'ai été affligé en lisant : « Je suis venu apporter le glaive, et non « la paix; je suis venu diviser le fils et le père, « la fille, la mère, et les parents. » Je vous avoue que ces paroles m'ont saisi de douleur et d'effroi; et si je regardais ces paroles comme une prophétie, je croirais en voir l'accomplissement dans les querelles qui ont divisé les chrétiens dès les premiers temps, dans les guerres civiles qui leur ont mis les armes à la main pendant tant de siècles, dans les assassinats de tant de princes, dans les horribles malheurs de tant de familles.

J'avoue encore que des mouvements d'indignation et de pitié se sont élevés dans mon cœur, quand j'ai vu Pierre faire apporter à ses pieds l'argent de ses sectateurs. Ananie et Saphire ont gardé quelque chose pour eux du prix de leur champ; ils ne l'ont pas dit; et Pierre les punit en faisant mourir subitement le mari et la femme. Hélas ! ce n'était pas là le miracle que j'attendais de ceux qui disent qu'ils ne veulent pas la mort du pécheur, mais sa conversion. J'ai osé penser que si Dieu fesait des miracles, ce serait pour guérir les hommes, et non pour les tuer; ce serait pour les corriger, et non pour les perdre; qu'il est un Dieu de miséricorde, et non un tyran homicide. Ce qui m'a le plus révolté dans cette histoire, c'est que Pierre, ayant fait mourir Ananie, et voyant venir Saphire sa femme, ne l'avertit pas, ne lui dit pas : « Gardez-vous de réserver pour vous « quelques oboles; si vous en avez, avouez « tout, donnez tout, craignez le sort de votre « mari; » au contraire, il la fait tomber dans le piége; il semble qu'il se réjouisse de frapper une seconde victime. Je vous avoue que cette

aventure m'a toujours fait dresser les cheveux, et que je ne me suis consolé que quand j'en ai vu l'impossibilité et le ridicule.

Puisque vous me permettez de vous expliquer mes pensées, je continue, et je dis que je n'ai trouvé aucune trace du christianisme dans l'histoire de Jésus. Les quatre *Evangiles* qui nous restent sont en opposition sur plusieurs faits; mais ils attestent uniformément que Jésus fut soumis à la loi de Moïse depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort. Tous ses disciples fréquentèrent la synagogue; ils prêchaient une réforme; mais ils n'annonçaient pas une religion différente : les chrétiens ne furent absolument séparés des Juifs que longtemps après. Dans quel temps précis Dieu voulut-il donc qu'on cessât d'être juif et qu'on fût chrétien ! Qui ne voit que le temps a tout fait, que tous les dogmes sont venus les uns après les autres ?

Si Jésus avait voulu établir une Eglise chrétienne, n'en eût-il pas enseigné les lois ? n'aurait-il pas lui-même établi tous les rites ? n'aurait-il pas annoncé les sept sacrements, dont il ne parle pas ? n'aurait-il pas dit : Je suis Dieu, engendré et non fait; le Saint-Esprit procède de mon père sans être engendré; j'ai deux volontés et une personne; ma mère est mère de Dieu ? Au contraire, il dit à sa mère : « Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ? » Il n'établit ni dogme, ni rite, ni hiérarchie; ce n'est donc pas lui qui a fait sa religion.

Quand les premiers dogmes commencent à s'établir, je vois les chrétiens soutenir ces dogmes par des livres supposés; ils imputent aux sibylles des vers acrostiches sur le christianisme; ils forgent des histoires, des prodiges dont l'absurdité est palpable. Telle est, par exemple, l'histoire de la nouvelle ville de Jérusalem bâtie

dans l'air, dont les murailles avaient cinq cents lieues de tour et de hauteur, qui se promenait sur l'horizon pendant toute la nuit, et qui disparaissait au point du jour. Telle est la querelle de Pierre et de Simon le Magicien devant Néron; tels sont cent contes non moins absurdes.

Que de miracles puérils on a forgés! que de faux martyres, que de légendes ridicules! *Portenta judaïca rides.*

Comment celui qui a écrit la légende de Luc, sous le nom de *bonne nouvelle*, a-t-il eu le front de dire, au chap. XXI, que la génération dans laquelle il vivait ne passerait pas sans que les vertus des cieux fussent ébranlées; sans qu'il y eût des signes dans le soleil, dans la lune, et dans les étoiles; sans qu'enfin Jésus vînt dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté? Certainement il n'y eut ni signe dans le soleil, dans la lune, et dans les étoiles, ni de vertu des cieux ébranlée, ni de Jésus venant majestueusement dans les nuées.

Comment le fanatique qui rédigea les Epîtres de Paul est-il assez téméraire pour lui faire dire : « J'ai appris de Jésus que nous qui vivons nous « sommes réservés pour son avénement : sitôt « que le signal aura été donné par la trompette, « ceux qui sont morts en Jésus ressusciteront « les premiers; puis nous autres qui sommes « vivants nous serons emportés avec eux dans « l'air pour aller au-devant de Jésus? »

Cette belle prédiction s'est-elle accomplie? Paul et les Juifs chrétiens allèrent-ils dans l'air au-devant de Jésus au son de la trompette? Et où, s'il vous plaît, Paul avait-il appris de Jésus ces merveilleuses choses, lui qui ne l'avait jamais vu, lui qui avait servi de satellite et de bourreau contre ses disciples, lui qui avait aidé à lapider Etienne? Avait-il parlé à Jésus quand il fut ravi au troisième ciel? Et qu'est-ce que ce troisième

ciel ? est-ce Mercure ou Mars ? En vérité, si on lisait avec attention, on serait saisi d'horreur et de pitié à chaque page.

LE CALOYER. — Mais si ce livre fait un tel effet sur les lecteurs, comment a-t-on pu croire à ce livre ? Comment a-t-il converti tant de milliers d'hommes ?

L'HONNÊTE HOMME. — C'est qu'on ne lisait pas. Est-ce par la lecture qu'on persuade à dix millions de paysans que trois font un, que Dieu est dans un morceau de pâte, que cette pâte disparaît, et que c'est Dieu lui-même qui est fait sur-le-champ par un homme ? C'est par la conversation, par la prédication, par les cabales : c'est en séduisant des femmes et des enfants ; c'est par des impostures, par des récits miraculeux, qu'on vient aisément à bout d'établir un petit troupeau. Les livres des premiers chrétiens étaient très-rares ; il était défendu de les communiquer aux catéchumènes ; on était initié secrètement aux mystères des chrétiens comme à ceux de Cérès. Le petit peuple courait avidement après des gens qui lui persuadaient que non-seulement tous les hommes étaient égaux, mais qu'un chrétien était bien supérieur à un empereur romain.

Toute la terre alors était divisée en petites associations, égyptiennes, grecques, syriennes, romaines, juives, etc. La secte des chrétiens eut tous les avantages possibles dans la populace. Il suffisait de trois ou quatre têtes échauffées comme celle de Paul, pour attirer la canaille. Bientôt après vinrent des hommes adroits qui se mirent à sa tête. Presque toutes les sectes se sont ainsi établies, excepté celle de Mahomet, la plus brillante de toutes, qui seule, entre tant d'établissements humains, sembla être en naissant sous la protection de Dieu, puisqu'elle ne dut son existence qu'à des victoires.

Encore la religion musulmane est-elle après douze cents ans ce qu'elle fut sous son fondateur; on n'y a rien changé. Les lois écrites par Mahomet lui-même subsistent dans toute leur intégrité. Son *Alcoran* est autant respecté en Perse qu'en Turquie; autant dans l'Afrique que dans les Indes: on l'observe partout à la lettre; on n'est divisé que sur le droit de succession entre Ali et Omar. Le christianisme, au contraire, est différent en tout de la religion de Jésus. Ce Jésus, fils d'un charpentier de village, n'écrivit jamais rien; et probablement il ne savait ni lire ni écrire. Il naquit, vécut, mourut Juif, dans l'observance de tous les rites juifs; circoncis, sacrifiant suivant la loi mosaïque, mangeant l'agneau pascal avec des laitues, s'abstenant de manger du porc, de l'ixion et du griffon, comme aussi du lièvre, parce qu'il rumine et qu'il n'a pas le pied fendu, selon la loi mosaïque. Vous autres, au contraire, vous osez croire que le lièvre a le pied fendu et qu'il ne rumine pas, vous en mangez hardiment; vous faites rôtir un ixion et un griffon quand vous en trouvez; vous n'êtes point circoncis; vous ne sacrifiez point; aucune de vos fêtes ne fut instituée par votre Jésus. Que pouvez-vous avoir de commun avec lui?

LE CALOYER. — J'avoue que je serais un imposteur bien effronté si j'osais vous soutenir que le christianisme d'aujourd'hui ressemble à celui des premiers siècles, et celui de ces premiers siècles à la religion de Jésus. Mais vous m'avouerez aussi que Dieu a pu ordonner toutes ces variations.

L'HONNÊTE HOMME. — Dieu varier! Dieu changer! cette idée me paraît un blasphème. Quoi! le soleil de Dieu est toujours le même, et sa religion serait une suite de vicissitudes! Quoi! vous le feriez ressembler à ces gouvernements

misérables qui donnent tous les jours des édits nouveaux et contradictoires! Il aurait donné un édit à Adam, un autre à Seth, un troisième à Noé, un quatrième à Abraham, un cinquième à Moïse, un sixième à Jésus, et de nouveaux édits encore à chaque concile; et tout aurait changé, depuis la défense de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, jusqu'à la bulle *Unigenitus* du jésuite Le Tellier! Croyez-moi, tremblez d'outrager Dieu en l'accusant de tant d'inconstance, de faiblesse, de contradiction, de ridicule, et même de méchanceté.

LE CALOYER. — Si toutes ces variations sont l'ouvrage des hommes, convenez que la morale au moins est de Dieu, puisqu'elle est toujours la même.

L'HONNÊTE HOMME. — Tenons-nous-en donc à cette morale: mais que les chrétiens l'ont corrompue! qu'ils ont cruellement violé la loi naturelle enseignée par tous les législateurs, et gravée au cœur de tous les hommes!

Si Jésus a parlé de cette loi aussi ancienne que le monde, de cette loi établie chez le Huron comme chez le Chinois: *Aime ton prochain comme toi-même:* la loi des chrétiens a été: *Déteste ton prochain comme toi-même.* Athanasiens, persécutez les eusébiens, et soyez persécutés; cyrilliens, écrasez les enfants des nestoriens contre les murs; guelfes et gibelins, faites une guerre civile de cinq cents années, pour savoir si Jésus a ordonné au prétendu successeur de Simon Barjone de détrôner les empereurs et les rois, et si Constantin a cédé l'empire au pape Sylvestre. Papistes, suspendez à des potences hautes de trente pieds, déchirez, brûlez des malheureux qui ne croient pas qu'un morceau de pâte soit changé en Dieu à la voix d'un capucin ou d'un récollet, pour être mangé

sur l'autel par des souris, si on laisse le ciboire ouvert. Poltrot, Balthazar Gérard, Jacques Clément, Châtel, Guignard, Ravaillac, aiguisez vos sacrés poignards, chargez vos saints pistolets. Europe, nage dans le sang, tandis que le vicaire de Dieu, Alexandre VI, souillé de meurtres et d'empoisonnements, dort dans les bras de sa fille Lucrèce, que Léon X nage dans les plaisirs, que Paul III enrichit son bâtard des dépouilles des nations, que Jules III fait son porte-singe cardinal (dignité plus convenable encore au singe qu'au porteur); tandis que Pie IV fait étrangler le cardinal Caraffe, que Pie V fait gémir les Romains sous les rapines de son bâtard Buon-Compagno; que Clément VIII donne le fouet au grand Henri IV sur les fesses des cardinaux d'Ossat et Duperron. Mêlez partout le ridicule de vos farces italiennes à l'horreur de vos brigandages; et puis envoyez frère Trigaut et frère Bouvet prêcher *la bonne nouvelle* à la Chine.

LE CALOYER. — Je ne puis condamner votre zèle. La vérité, contre laquelle on se débat en vain, me force de convenir d'une partie de ce que vous dites; mais enfin convenez aussi que, parmi tant de crimes, il y a eu de grandes vertus. Faut-il que les abus vous aigrissent, et que les bonnes lois ne vous touchent pas? ajoutez à ces bonnes lois des miracles qui sont la preuve de la divinité de Jésus-Christ.

L'HONNÊTE HOMME. — Des miracles? juste ciel! et quelle religion n'a pas ses miracles? tout est prodige dans l'antiquité. Quoi! vous ne croyez pas aux miracles rapportés par les Hérodote et les Tite-Live, par cent auteurs respectés des nations; et vous croyez à des aventures de la Palestine racontées, dit-on, par Jean et par Marc, dans des livres ignorés pendant trois cents ans chez les Grecs et chez les Romains,

dans des livres faits sans doute longtemps après la destruction de Jérusalem, comme il est prouvé par ces livres mêmes, qui fourmillent de contradictions à chaque page! Par exemple, il est dit dans l'*Evangile de saint Matthieu* que le sang de Zacharie, fils de Barac, massacré entre le temple et l'autel, retombera sur les Juifs : or, on voit dans l'histoire de Flavius Josèphe que ce Zacharie fut tué en effet entre le temple et l'autel pendant le siége de Jérusalem par Titus. Donc cet Evangile ne fut écrit qu'après Titus. Et pourquoi Dieu aurait-il fait ces miracles pour être condamné à la potence chez les Juifs! Quoi! il aurait ressuscité des morts, et il n'en eût recueilli d'autre fruit que de mourir lui-même, et de mourir du dernier supplice! S'il eût opéré ces prodiges, c'eût été pour faire connaître sa divinité. Songez-vous bien ce que c'est que d'accuser Dieu de s'être fait homme inutilement, et d'avoir ressuscité des morts pour être pendu? Quoi! des milliers de miracles en faveur des Juifs pour les rendre esclaves, et des miracles de Jésus pour faire mourir Jésus en croix! Il y a de l'imbécillité à le croire, et une fureur bien criminelle à l'enseigner quand on ne le croit pas.

LE CALOYER. — Je ne nie pas que vos objections ne soient fondées, et je sens que vous raisonnez de bonne foi; mais enfin convenez qu'il faut une religion aux hommes.

L'HONNÊTE HOMME. — Sans doute, l'âme demande cette nourriture; mais pourquoi la changer en poison? pourquoi étouffer la simple vérité dans un amas d'indignes mensonges! pourquoi soutenir ces mensonges par le fer et par les flammes? Quelle horreur infernale! Ah! si votre religion était de Dieu, la soutiendriez-vous par des bourreaux? Le géomètre a-t-il besoin de dire : Crois, ou je te tue? La religion

ntre l'homme et Dieu est l'adoration et la ertu ; c'est entre le prince et ses sujets une ffaire de police ; ce n'est que trop souvent 'homme à homme qu'un commerce de fourbe-ie. Adorons Dieu sincèrement, simplement, et e trompons personne. Oui, il faut une religion ; nais il la faut pure, raisonnable, universelle : lle doit être comme le soleil qui est pour tous es hommes, et non pas pour quelque petite rovince privilégiée. Il est absurde, odieux, bominable, d'imaginer que Dieu éclaire tous es yeux, et qu'il plonge presque toutes les mes dans les ténèbres. Il n'y a qu'une probité ommune à tout l'univers ; il n'y a donc qu'une eligion. Et quelle est-elle ? vous le savez ; c'est 'adorer Dieu et d'être juste.

LE CALOYER. — Mais comment croyez-vous onc que ma religion s'est établie ?

L'HONNÊTE HOMME. — Comme toutes les autres. n homme d'une imagination forte se fait uivre par quelques personnes d'une imagina-on faible. Le troupeau s'augmente ; le fanatisme ommence ; la fourberie achève. Un homme uissant vient ; il voit une foule qui s'est mis ne selle sur le dos et un mors à la bouche ; il nonte sur elle et la conduit. Quand une fois a religion nouvelle est reçue dans l'Etat, le ouvernement n'est plus occupé qu'à proscrire ous les moyens par lesquels elle s'est établie. Elle a commencé par des assemblées secrètes : n les défend. Les premiers apôtres ont été xpressément envoyés pour chasser les diables : n défend les diables. Les apôtres se faisaient pporter de l'argent des prosélytes : celui qui st convaincu de prendre ainsi de l'argent est uni. Ils disaient qu'il vaut mieux obéir à Dieu u'aux hommes, et sur ce prétexte ils bravaient es lois : le gouvernement maintient que suivre es lois c'est obéir à Dieu. Enfin la politique

tâche sans cesse de concilier l'erreur reçue et le bien public.

LE CALOYER. — Mais vous allez en Europe; vous serez obligé de vous conformer à quelqu'un des cultes reçus.

L'HONNÊTE HOMME. — Quoi donc! ne pourrai-je faire en Europe comme ici, adorer paisiblement le Créateur de tous les mondes, le Dieu de tous les hommes, celui qui a mis dans mon cœur l'amour de la vérité et de la justice?

LE CALOYER. — Non, vous risqueriez trop; l'Europe est divisée en factions, il faudra en choisir une.

L'HONNÊTE HOMME. — Des factions quand il s'agit de la vérité universelle, quand il s'agit de Dieu!

LE CALOYER. — Tel est le malheur des hommes. On est obligé de faire comme eux, ou de les fuir; je vous demande la préférence pour l'Eglise grecque.

L'HONNÊTE HOMME. — Elle est esclave.

LE CALOYER. — Voulez-vous vous soumettre à l'Eglise romaine?

L'HONNÊTE HOMME. — Elle est tyrannique. Je ne veux ni d'un patriarche simoniaque qui achète sa honteuse dignité d'un grand-visir, ni d'un prêtre qui s'est cru pendant sept cents ans le maître des rois.

LE CALOYER. — Il n'appartient pas à un religieux, tel que je le suis, de vous proposer la religion protestante.

L'HONNÊTE HOMME. — C'est peut-être celle de toutes que j'adopterais le plus volontiers, si j'étais réduit au malheur d'entrer dans un parti.

LE CALOYER. — Pourquoi ne lui pas préférer une religion plus ancienne?

L'HONNÊTE HOMME. — Elle me paraît bien plus ancienne que la romaine.

LE CALOYER. — Comment ! Pouvez-vous supposer que saint Pierre ne soit pas plus ancien que Luther, Zuingle, Œcolampade, Calvin, et les réformateurs d'Angleterre, du Danemark, de Suède, etc.

L'HONNÊTE HOMME. — Il me semble que la religion protestante n'est inventée ni par Luther, ni par Zuingle. Il me semble qu'elle se rapproche plus de sa source que la religion romaine, qu'elle n'adopte que ce qui se trouve expressément dans l'*Evangile* des chrétiens, tandis que les Romains ont chargé le culte de cérémonies et de dogmes nouveaux. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour voir que le législateur des chrétiens n'institua point de fêtes, n'ordonna point qu'on adorât des images et des os de morts, ne vendit point d'indulgences, ne reçut point d'annates, ne conféra point de bénéfices, n'eut aucune dignité temporelle, n'établit point une inquisition pour soutenir ses lois, ne maintint point son autorité par le fer des bourreaux. Les protestants réprouvent toutes ces nouveautés scandaleuses et funestes : ils sont partout soumis aux magistrats, et l'Eglise romaine lutte depuis huit cents ans contre les magistrats. Si les protestants se trompent comme les autres dans le principe, ils ont moins d'erreurs dans les conséquences ; et, puisqu'il faut traiter avec les hommes, j'aime à traiter avec ceux qui trompent le moins.

LE CALOYER. — Il semble que vous choisissiez une religion comme on achète des étoffes chez les marchands ; vous allez chez celui qui vend le moins cher.

L'HONNÊTE HOMME. — Je vous ai dit ce que je préférerais, s'il me fallait faire un choix selon les règles de la prudence humaine ; mais ce n'est point aux hommes que je dois m'adresser, c'est à Dieu seul ; il parle à tous les cœurs ; nous

avons tous un droit égal à l'entendre. La conscience qu'il a donnée à tous les hommes est leur loi universelle. Les hommes sentent d'un pôle à l'autre qu'on doit être juste, honorer son père et sa mère, aider ses semblables, tenir ses promesses : ces lois sont de Dieu, les simagrées sont des mortels. Toutes les religions diffèrent comme les gouvernements ; Dieu permet les uns et les autres. J'ai cru que la manière extérieure dont on l'adore ne peut le flatter ni l'offenser, pourvu que cette adoration ne soit ni superstitieuse envers lui, ni barbare envers les hommes.

N'est-ce pas, en effet, offenser Dieu que de penser qu'il choisisse une petite nation chargée de crimes pour sa favorite, afin de damner toutes les autres ; que l'assassin d'Urie soit son bien-aimé, et que le pieux Antonin lui soit en horreur ? N'est-ce pas la plus grande absurdité de penser que l'Etre suprême punira à jamais un caloyer pour avoir mangé du lièvre, ou un Turc pour avoir mangé du porc ? Il y a eu des peuples qui ont mis, dit-on, les oignons au rang des dieux ; il y en a d'autres qui ont prétendu qu'un morceau de pâte était changé en autant de dieux que de miettes. Ces deux extrêmes de la démence humaine font également pitié ; mais que ceux qui adoptent ces rêveries osent persécuter ceux qui ne les croient pas, c'est là ce qui est horrible. Les anciens Parsis, les Sabéens, les Egyptiens, les Grecs ont admis un enfer : cet enfer est sur la terre, et ce sont les persécuteurs qui en sont les démons.

LE CALOYER. — Je déteste la persécution, la contrainte, autant que vous ; et, grâce au ciel, je vous ai déjà dit que les Turcs, sous qui je vis en paix, ne persécutent personne.

L'HONNÊTE HOMME. — Ah ! puissent tous les peuples d'Europe suivre l'exemple des Turcs !

LE CALOYER. — Mais j'ajoute qu'étant caloyer,

je ne puis vous proposer d'autre religion que celle que je professe au mont Athos.

L'HONNÊTE HOMME. — Et moi, j'ajoute qu'étant homme, je vous propose la religion qui convient à tous les hommes, celle de tous les patriarches et de tous les sages de l'antiquité, l'adoration d'un Dieu, la justice, l'amour du prochain, l'indulgence pour toutes les erreurs, et la bienfesance dans toutes les occasions de la vie. C'est cette religion, digne de Dieu, que Dieu a gravée dans tous les cœurs ; mais certes il n'y a pas gravé que trois font un, qu'un morceau de pain est l'Eternel, et que l'ânesse de Balaam a parlé.

LE CALOYER. — Ne m'empêchez pas d'être caloyer.

L'HONNÊTE HOMME. — Ne m'empêchez pas d'être honnête homme.

LE CALOYER. — Je sers Dieu selon l'usage de mon couvent.

L'HONNÊTE HOMME. — Et moi, selon ma conscience. Elle me dit de le craindre, d'aimer les caloyers, les derviches, les bonzes et les talapoins, et de regarder tous les hommes comme mes frères.

LE CALOYER. — Allez, allez, tout caloyer que je suis, je pense comme vous.

L'HONNÊTE HOMME. — Mon Dieu, bénissez ce bon caloyer !

LE CALOYER. — Mon Dieu, bénissez cet honnête homme !

XVI

CATÉCHISME CHINOIS

Ou entretiens de Cu-Su, disciple de Confutzée, avec le prince Kou, fils du roi de Low, tributaire de l'empereur chinois Gnenvan, 417 ans avant notre ère vulgaire.

TRADUIT EN LATIN PAR LE P. FOUQUET, CI-DEVANT EX-JÉSUITE.

(Le manuscrit est dans la bibliothèque du Vatican, n. 42759.)

I

KOU. — Que dois-je entendre quand on me dit d'adorer le ciel (Chang-ti) ?

CU-SU. — Ce n'est pas le ciel matériel que nous voyons; car ce ciel n'est autre chose que l'air, et cet air est composé de toutes les exhalaisons de la terre : ce serait une folie bien absurde d'adorer des vapeurs.

KOU. — Je n'en serais pourtant pas surpris. Il me semble que les hommes ont fait des folies encore plus grandes.

CU-SU. — Il est vrai; mais vous êtes destiné à gouverner; vous devez être sage.

KOU. — Il y a tant de peuples qui adorent le ciel et les planètes !

CU-SU. — Les planètes ne sont que des terres comme la nôtre. La lune, par exemple, ferait aussi bien d'adorer notre sable et notre boue, que nous de nous mettre à genoux devant le sable et la boue de la lune.

KOU. — Que prétend-on quand on dit : Le ciel et la terre, monter au ciel, être digne du ciel ?

CU-SU. — On dit une énorme sottise. Il n'y a point de ciel ; chaque planète est entourée de son atmosphère comme d'une coque, et roule dans l'espace autour de son soleil. Chaque soleil est le centre de plusieurs planètes qui voyagent continuellement autour de lui : il n'y a ni haut, ni bas, ni montée, ni descente. Vous sentez que si les habitants de la lune disaient qu'on monte à la terre, qu'il faut se rendre digne de la terre, ils diraient une extravagance. Nous prononçons de même un mot qui n'a pas de sens, quand nous disons qu'il faut se rendre digne du ciel : c'est comme si nous disions : Il faut se rendre digne de l'air, digne de la constellation du Dragon, digne de l'espace.

KOU. — Je crois vous comprendre ; il ne faut adorer que le Dieu qui a fait le ciel et la terre.

CU-SU. — Sans doute, il faut n'adorer que Dieu. Mais quand nous disons qu'il a fait le ciel et la terre, nous disons pieusement une grande pauvreté. Car, si nous entendons par le ciel l'espace prodigieux dans lequel Dieu alluma tant de soleils et fit tourner tant de mondes, il est beaucoup plus ridicule de dire *le ciel et la terre* que de dire *les montagnes et un grain de sable*. Notre globe est infiniment moins qu'un grain de sable en comparaison de ces millions de milliards d'univers devant lesquels nous disparaissons. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de joindre ici notre faible voix à celle des êtres innombrables qui rendent hommage à Dieu dans l'abîme de l'étendue.

KOU. — On nous a donc bien trompés quand on nous a dit que Fo était descendu chez nous du quatrième ciel, et avait paru en éléphant blanc ?

CU-SU. — Ce sont des contes que les bonzes font aux enfants et aux vieilles; nous ne devons adorer que l'auteur éternel de tous les êtres.

KOU. — Mais comment un être a-t-il pu faire les autres ?

CU-SU. — Regardez cette étoile: elle est à quinze cent mille millions de *lis* de notre petit globe: il en part des rayons qui vont faire sur vos yeux deux angles égaux au sommet; ils font les mêmes angles sur les yeux de tous les animaux; ne voilà-t-il pas un dessein marqué ? ne voilà-t-il pas une loi admirable ? Or, qui fait un ouvrage, sinon un ouvrier ? qui fait des lois, sinon un législateur ? Il y a donc un ouvrier, un législateur éternel.

KOU. — Mais qui a fait cet ouvrier ? et comment est-il fait ?

CU-SU. — Mon prince, je me promenais hier auprès du vaste palais qu'a bâti le roi votre père. J'entendis deux grillons, dont l'un disait à l'autre : Voilà un terrible édifice. Oui, dit l'autre; tout glorieux que je suis, j'avoue que c'est quelqu'un de plus puissant que les grillons qui a fait ce prodige; mais je n'ai point d'idée de cet être-là; je vois qu'il est, mais je ne sais ce qu'il est.

KOU. — Je vous dis que vous êtes un grillon plus instruit que moi, et ce qui me plaît en vous, c'est que vous ne prétendez pas savoir ce que vous ignorez.

II

CU-SU. — Vous convenez donc qu'il y a un être tout-puissant, existant par lui-même, suprême artisan de toute la nature ?

KOU. — Oui; mais s'il existe par lui-même, rien ne peut donc le borner, il est donc partout; il existe donc dans toute la matière, dans toutes les parties de moi-même ?

CU-SU. — Pourquoi non ?

KOU. — Je serais donc moi-même une partie de la Divinité ?

CU-SU. — Ce n'est peut-être pas une conséquence. Ce morceau de verre est pénétré de toutes parts de la lumière : est-il lumière cependant lui-même ? ce n'est que du sable, et rien de plus. Tout est en Dieu, sans doute; ce qui anime tout doit être partout. Dieu n'est pas comme l'empereur de la Chine, qui habite son palais, et qui envoie ses ordres par des colaos. Dès-là qu'il existe, il est nécessaire que son existence remplisse tout l'espace et tous ses ouvrages; et puisqu'il est dans vous, c'est un avertissement continuel de ne rien faire dont vous puissiez rougir devant lui.

KOU. — Que faut-il faire pour oser ainsi se regarder soi-même sans répugnance et sans honte devant l'Etre suprême ?

CU-SU. — Etre juste.

KOU. — Et quoi encore ?

CU-SU. — Etre juste.

KOU. — Mais la secte de Laokium dit qu'il n'y a ni juste ni injuste, ni vice ni vertu.

CU-SU. — La secte de Laokium dit-elle qu'il n'y a ni santé ni maladie ?

KOU. — Non, elle ne dit point une si grande erreur.

CU-SU. — L'erreur de penser qu'il n'y a ni santé de l'âme ni maladie de l'âme, ni vertu ni vice, est aussi grande et plus funeste. Ceux qui ont dit que tout est égal sont des monstres : est-il égal de nourrir son fils ou de l'écraser sur la pierre, de secourir sa mère ou de lui plonger un poignard dans le cœur ?

KOU. — Vous me faites frémir; je déteste la secte de Laokium : mais il y a tant de nuances du juste et de l'injuste ! on est souvent bien incertain. Quel homme sait précisément ce qui est permis ou ce qui est défendu ? qui pourra poser sûrement les bornes qui séparent le bien et le mal ? quelle règle me donnerez-vous pour les discerner ?

CU-SU. — Celle de Confutzée, mon maître : « Vis comme en mourant tu voudrais avoir « vécu ; traite ton prochain comme tu veux qu'il « te traite. »

KOU. — Ces maximes, je l'avoue, doivent être le code du genre humain; mais que m'importera en mourant d'avoir bien vécu ? qu'y gagnerai-je ? Cette horloge, quand elle sera détruite, sera-t-elle heureuse d'avoir bien sonné les heures ?

CU-SU. — Cette horloge ne sent point, ne pense point ; elle ne peut avoir des remords, et vous en avez quand vous vous sentez coupable.

KOU. — Mais si, après avoir commis plusieurs crimes, je parviens à n'avoir plus de remords ?

CU-SU. — Alors il faudra vous étouffer; et soyez sûr que, parmi les hommes qui n'aiment pas qu'on les opprime, il s'en trouvera qui vous mettront hors d'état de faire de nouveaux crimes.

KOU. — Ainsi Dieu, qui est en eux, leur permettra d'être méchants après m'avoir permis de l'être ?

CU-SU. — Dieu vous a donné la raison : n'en abusez ni vous, ni eux. Non-seulement vous serez malheureux dans cette vie, mais qui vous a dit que vous ne le seriez pas dans une autre ?

KOU. — Et qui vous a dit qu'il y a une autre vie ?

CU-SU. — Dans le doute seul, vous devez vous conduire comme s'il y en avait une.

KOU. — Mais si je suis sûr qu'il n'y en a point ?

CU-SU. — Je vous en défie.

III

KOU. — Vous me poussez, Cu-su. Pour que je puisse être récompensé ou puni quand je ne serai plus, il faut qu'il subsiste dans moi quelque chose qui sente et qui pense après moi. Or, comme avant ma naissance rien de moi n'avait ni sentiment ni pensée, pourquoi y en aurait-il après ma mort ? que pourrait être cette partie incompréhensible de moi-même ? Le bourdonnement de cette abeille restera-t-il quand l'abeille ne sera plus ? La végétation de cette plante subsistera-t-elle quand la plante est déracinée ? La végétation n'est-elle pas un mot dont on se sert pour signifier la manière inexplicable dont l'Etre suprême a voulu que la plante tirât les sucs de la terre ? L'âme est de même un mot inventé pour exprimer faiblement et obscurément les ressorts de notre vie. Tous les animaux se meuvent ; et cette puissance de se mouvoir, on l'appelle *force active* : mais il n'y a pas un être distinct qui soit cette force. Nous avons

des passions ; cette mémoire, cette raison, ne sont pas, sans doute, des choses à part ; ce ne sont pas des êtres existants dans nous ; ce ne sont pas de petites personnes qui aient une existence particulière ; ce sont des mots génériques, inventés pour fixer nos idées. L'âme, qui signifie notre mémoire, notre raison, nos passions, n'est donc elle-même qu'un mot. Qui fait le mouvement dans la nature ? c'est Dieu. Qui fait végéter toutes les plantes ? c'est Dieu. Qui fait le mouvement dans les animaux ? c'est Dieu. Qui fait la pensée de l'homme ? c'est Dieu.

Si l'âme humaine était une petite personne renfermée dans notre corps, qui en dirigeât les mouvements et les idées, cela ne marquerait-il pas dans l'éternel artisan du monde une impuissance et un artifice indigne de lui ? il n'aurait donc pas été capable de faire des automates qui eussent dans eux-mêmes le don du mouvement et de la pensée ? Vous m'avez appris le grec, vous m'avez fait lire Homère ; je trouve Vulcain un divin forgeron, quand il fait des trépieds d'or qui vont tout seuls au conseil des dieux : mais ce Vulcain me paraîtrait un misérable charlatan, s'il avait caché dans le corps de ces trépieds quelqu'un de ses garçons qui les fît mouvoir sans qu'on s'en aperçût.

Il y a de froids rêveurs qui ont pris pour une belle imagination l'idée de faire rouler des planètes par des génies qui les poussent sans cesse : mais Dieu n'a pas été réduit à cette pitoyable ressource : en un mot, pourquoi mettre deux ressorts à un ouvrage lorsqu'un seul suffit ? Vous n'oserez pas nier que Dieu ait le pouvoir d'animer l'être peu connu que nous appelons *matière :* pourquoi donc se servirait-il d'un autre agent pour l'animer ?

Il y a bien plus : que serait cette âme que vous donnez si libéralement à notre corps ? d'où

viendrait-elle ? quand viendrait-elle ? Faudrait-il que le Créateur de l'univers fût continuellement à l'affût de l'accouplement des hommes et des femmes, qu'il remarquât attentivement le moment où un germe sort du corps d'un homme et entre dans le corps d'une femme, et qu'alors il envoyât vite une âme dans ce germe ? et si ce germe meurt, que deviendra cette âme ? elle aura donc été créée inutilement, ou elle attendra une autre occasion.

Voilà, je vous l'avoue, une étrange occupation pour le maître du monde ; et non-seulement il faut qu'il prenne garde continuellement à la copulation de l'espèce humaine, mais il faut qu'il en fasse autant avec tous les animaux ; car ils ont tous comme nous de la mémoire, des idées, des passions ; et si une âme est nécessaire pour former ces sentiments, cette mémoire, ces idées, ces passions, il faut que Dieu travaille perpétuellement à forger des âmes pour les éléphants et pour les porcs, pour les hiboux, pour les poissons, et pour les bonzes.

Quelle idée me donneriez-vous de l'architecte de tant de millions de mondes, qui serait obligé de faire continuellement des chevilles invisibles pour perpétuer son ouvrage ?

Voilà une très-petite partie des raisons qui peuvent me faire douter de l'existence de l'âme.

CU-SU. — Vous raisonnez de bonne foi ; et ce sentiment vertueux, quand même il serait erroné, serait agréable à l'Etre suprême. Vous pouvez vous tromper, mais vous ne cherchez pas à vous tromper, et dès lors vous êtes excusable. Mais songez que vous ne m'avez proposé que des doutes, et que ces doutes sont tristes. Admettez des vraisemblances plus consolantes : il est dur d'être anéanti : espérez de vivre. Vous savez qu'une pensée n'est point matière, vous savez qu'elle n'a nul rapport

avec la matière ; pourquoi donc vous serait-il s
difficile de croire que Dieu a mis dans vou
un principe divin qui, ne pouvant être dissous
ne peut être sujet à la mort ? Oseriez-vou
dire qu'il est impossible que vous ayez un
âme ? non, sans doute : et si cela est possible
n'est-il pas très-vraisemblable que vous en ave
une ? pourriez-vous rejeter un système si bea
et si nécessaire au genre humain ? et quelque
difficultés vous rebuteront-elles ?

KOU. — Je voudrais embrasser ce système
mais je voudrais qu'il me fût prouvé. Je n
suis pas le maître de croire quand je n'ai pa
d'évidence. Je suis toujours frappé de cett
grande idée que Dieu a tout fait, qu'il es
partout, qu'il pénètre tout, qu'il donne l
mouvement et la vie à tout ; et s'il est dan
toutes les parties de mon être, comme il es
dans toutes les parties de la nature, je ne voi
pas quel besoin j'ai d'une âme. Qu'ai-je à fair
de ce petit être subalterne, quand je suis anim
par Dieu même ? à quoi me servirait cett
âme ? Ce n'est pas nous qui nous donnon
nos idées, car nous les avons presque toujour
malgré nous ; nous en avons quand nou
sommes endormis ; tout se fait en nous san
que nous nous en mêlions. L'âme aurait bea
dire au sang et aux esprits animaux : Courez, j
vous prie, de cette façon pour me faire plaisir
ils circuleront toujours de la même manièr
que Dieu leur a prescrite. J'aime mieux être l
machine d'un Dieu qui m'est démontré, qu
d'être la machine d'une âme dont je doute.

CU-SU. — Eh bien ! si Dieu même vous anime
ne souillez jamais par des crimes ce Dieu qu
est en vous ; et s'il vous a donné une âme, qu
cette âme ne l'offense jamais. Dans l'un et dan
l'autre système vous avez une volonté ; vou
êtes libre ; c'est-à-dire, vous avez le pouvoir d

faire ce que vous voulez : servez-vous de ce pouvoir pour servir ce Dieu qui vous l'a donné. Il est bon que vous soyez philosophe, mais il est nécessaire que vous soyez juste. Vous le serez encore plus quand vous croirez avoir une âme immortelle.

Daignez me répondre : n'est-il pas vrai que Dieu est la souveraine justice ?

KOU. — Sans doute ; et s'il était possible qu'il cessât de l'être (ce qui est un blasphème), je voudrais, moi, agir avec équité.

CU-SU. — N'est-il pas vrai que votre devoir sera de récompenser les actions vertueuses, et de punir les criminelles quand vous serez sur le trône ? Voudriez-vous que Dieu ne fît pas ce que vous-même vous êtes tenu de faire ? Vous savez qu'il est et qu'il sera toujours dans cette vie des vertus malheureuses et des crimes impunis ; il est donc nécessaire que le bien et le mal trouvent leur jugement dans une autre vie. C'est cette idée si simple, si naturelle, si générale, qui a établi chez tant de nations la croyance de l'immortalité de nos âmes, et de la justice divine qui les juge quand elles ont abandonné leur dépouille mortelle. Y a-t-il un système plus raisonnable, plus convenable à la Divinité, et plus utile au genre humain ?

KOU. — Pourquoi donc plusieurs nations n'ont-elles point embrassé ce système ? Vous savez que nous avons dans notre province environ deux cents familles d'anciens Sinous[1] qui ont autrefois habité une partie de l'Arabie Pétrée ; ni elles ni leurs ancêtres n'ont jamais cru l'âme immortelle ; ils ont leurs *Cinq Livres*, comme nous avons nos *Cinq Kings* ; j'en ai lu la traduction : leurs lois, nécessairement semblables

[1] Ce sont les Juifs des dix tribus qui, dans leur dispersion, pénétrèrent jusqu'à la Chine ; ils y sont appelés *Sinous*.

à celles de tous les autres peuples, leur ordon nent de respecter leurs pères, de ne point voler de ne point mentir, de n'être ni adultères n homicides; mais ces mêmes lois ne leur parlen ni de récompenses ni de châtiments dans un autre vie.

CU-SU. — Si cette idée n'est pas encore déve loppée chez ce pauvre peuple, elle le sera san doute un jour. Mais que nous importe un malheureuse petite nation, tandis que les Baby loniens, les Egyptiens, les Indiens, et toutes le nations policées ont reçu ce dogme salutaire Si vous étiez malade, rejetteriez-vous un remèd approuvé par tous les Chinois, sous prétext que quelques Barbares des montagnes n'au raient pas voulu s'en servir? Dieu vous a donn la raison, elle vous dit que l'âme doit ètr immortelle; c'est donc Dieu qui vous le di lui-même.

KOU. — Mais comment pourrai-je être récom pensé ou puni, quand je ne serai plus moi même, quand je n'aurai plus rien de ce qu aura constitué ma personne? Ce n'est que pa ma mémoire que je suis toujours moi: je perd ma mémoire dans ma dernière maladie; il faudr donc après ma mort un miracle pour me l rendre, pour me faire rentrer dans mon exis tence que j'aurai perdue?

CU-SU. — C'est-à-dire que si un prince avai égorgé sa famille pour régner, s'il avait tyrannis ses sujets, il en serait quitte pour dire à Dieu Ce n'est pas moi, j'ai perdu la mémoire, vou vous méprenez, je ne suis plus la même per sonne. Pensez-vous que Dieu fût bien conten de ce sophisme?

KOU. — Eh bien! soit, je me rends[1]; je voulai

[1] Eh bien! tristes ennemis de la raison et de la vérit direz-vous encore que cet ouvrage enseigne la mortalité d

faire le bien pour moi-même, je le ferai aussi pour plaire à l'Etre suprême; je pensais qu'il suffisait que mon âme fût juste dans cette vie, j'espérerai qu'elle sera heureuse dans une autre. Je vois que cette opinion est bonne pour les peuples et pour les princes, mais le culte de Dieu m'embarrasse.

IV

CU-SU. — Que trouvez-vous de choquant dans notre *Chu-King*, ce premier livre canonique, si respecté de tous les empereurs chinois? Vous labourez un champ de vos mains royales pour

l'âme? Ce morceau a été imprimé dans toutes les éditions. De quel front osez-vous donc le calomnier? Hélas! si vos âmes conservent leur caractère pendant l'éternité, elles seront éternellement des âmes bien sottes et bien injustes. Non, les auteurs de cet ouvrage raisonnable et utile ne vous disent point que l'âme meurt avec le corps : ils vous disent seulement que vous êtes des ignorants. N'en rougissez pas : tous les sages ont avoué leur ignorance; aucun d'eux n'a été assez impertinent pour connaître la nature de l'âme. Gassendi, en résumant tout ce qu'a dit l'antiquité, vous parle ainsi : « Vous savez que vous pensez, mais vous ignorez « quelle espèce de substance vous êtes, vous qui pensez. « Vous ressemblez à un aveugle qui, sentant la chaleur du « soleil, croirait avoir une idée distincte de cet astre. » Lisez le reste de cette admirable lettre à Descartes; lisez Locke; relisez cet ouvrage-ci attentivement, et vous verrez qu'il est impossible que nous ayons la moindre notion de la nature de l'âme, par la raison qu'il est impossible que la créature connaisse les secrets ressorts du Créateur : vous verrez que, sans connaître le principe de nos pensées, il faut tâcher de penser avec justesse et avec justice; qu'il faut être tout ce que vous n'êtes pas : modeste, doux, bienfaisant, indulgent; ressembler à Cu-su et à Kou, et non pas à Thomas d'Aquin ou à Scot, dont les âmes étaient fort ténébreuses, ou à Calvin et à Luther, dont les âmes étaient bien dures et bien emportées. Tâchez que vos âmes tiennent un peu de la nôtre, alors vous vous moquerez prodigieusement de vous-mêmes.

donner l'exemple au peuple, et vous en offre les prémices au Chang-ti, au Tien, à l'Etre suprême ; vous lui sacrifiez quatre fois l'année vous êtes roi et pontife ; vous promettez à Dieu de faire tout le bien qui sera en votre pouvoir y a-t-il là quelque chose qui répugne ?

KOU. — Je suis bien loin d'y trouver à redire je sais que Dieu n'a nul besoin de nos sacrifices ni de nos prières ; mais nous avons besoin de lui en faire ; son culte n'est pas établi pour lui mais pour nous. J'aime fort à faire des prières je veux surtout qu'elles ne soient point ridicules ; car, quand j'aurai bien crié que « la montagne du Chang-ti est une montagne grasse et qu'il ne faut point regarder les montagnes grasses » ; quand j'aurai fait enfuir le soleil et sécher la lune, ce galimatias sera-t-il agréable à l'Etre suprême, utile à mes sujets et à moi-même ?

Je ne puis surtout souffrir la démence des sectes qui nous environnent : d'un côté je vois Laotzée, que sa mère conçut par l'union du ciel et de la terre, et dont elle fut grosse quatre vingts ans. Je n'ai pas plus de foi à sa doctrine de l'anéantissement et du dépouillement universel qu'aux cheveux blancs avec lesquels il naquit, et à la vache noire sur laquelle il monta pour aller prêcher sa doctrine. Le dieu Fo ne m'en impose pas davantage, quoiqu'il ait eu pour père un éléphant blanc, et qu'il promette une vie immortelle.

Ce qui me déplaît surtout, c'est que de telles rêveries soient continuellement prêchées par les bonzes, qui séduisent le peuple pour le gouverner ; ils se rendent respectables par des mortifications qui effrayent la nature. Les uns se privent toute leur vie des aliments les plus salutaires, comme si on ne pouvait plaire à Dieu que par un mauvais régime ; les autres se

mettent au cou un carcan, dont quelquefois ils se rendent très-dignes ; ils s'enfoncent des clous dans les cuisses, comme si leurs cuisses étaient des planches ; le peuple les suit en foule. Si un roi donne quelque édit qui leur déplaise, ils vous disent froidement que cet édit ne se trouve pas dans le commentaire du dieu Fo, et qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Comment remédier à une maladie populaire si extravagante et si dangereuse ? Vous savez que la tolérance est le principe du gouvernement de la Chine, et de tous ceux de l'Asie ; mais cette indulgence n'est-elle pas bien funeste, quand elle expose un empire à être bouleversé pour des opinions fanatiques ?

CU-SU. — Que le Chang-ti me préserve de vouloir éteindre en vous cet esprit de tolérance, cette vertu si respectable, qui est aux âmes ce que la permission de manger est au corps ! La loi naturelle permet à chacun de croire ce qu'il veut, comme de se nourrir de ce qu'il veut. Un médecin n'a pas le droit de tuer ses malades parce qu'ils n'auront pas observé la diète qu'il leur a prescrite. Un prince n'a pas le droit de faire pendre ceux de ses sujets qui n'auront pas pensé comme lui ; et, s'il est sage, il lui sera très-aisé de déraciner les superstitions. Vous savez ce qui arriva à Daon, sixième roi de Chaldée, il y a quelque quatre mille ans ?

KOU. — Non, je n'en sais rien ; vous me feriez plaisir de me l'apprendre.

CU-SU. — Les prêtres chaldéens s'étaient avisés d'adorer les brochets de l'Euphrate. Ils prétendaient qu'un fameux brochet nommé *Oannès* leur avait autrefois appris la théologie, que ce brochet était immortel, qu'il avait trois pieds de long et un petit croissant sur la queue. C'était par respect pour cet *Oannès* qu'il était défendu de manger du brochet. Il s'éleva une

grande dispute entre les théologiens pour savoir si le brochet *Oannès* était laité ou œuvé. Les deux partis s'excommunièrent réciproquement, et on en vint plusieurs fois aux mains. Voici comme le roi Daon s'y prit pour faire cesser ce désordre.

Il commmanda un jeûne rigoureux de trois jours aux deux partis, après quoi il fit venir les partisans du brochet aux œufs, qui assistèrent à son dîner : il se fit apporter un brochet de trois pieds, auquel on avait mis un petit croissant sur la queue. Est-ce là votre Dieu ? dit-il aux docteurs. Oui, sire, lui répondirent-ils, car il a un croissant sur la queue. Le roi commanda qu'on ouvrît le brochet, qui avait la plus belle laite du monde. Vous voyez bien, dit-il, que ce n'est pas là votre Dieu, puisqu'il est laité ; et le brochet fut mangé par le roi et ses satrapes, au grand contentement des théologiens des œufs, qui voyaient qu'on avait frit le Dieu de leurs adversaires.

On envoya chercher aussitôt les docteurs du parti contraire : on leur montra un Dieu de trois pieds qui avait des œufs et un croissant sur la queue ; ils assurèrent que c'était là le Dieu *Oannès*, et qu'il était laité : il fut frit comme l'autre, et reconnu œuvé. Alors les deux partis étant également sots, et n'ayant pas déjeuné, le bon roi Daon leur dit qu'il n'avait que des brochets à leur donner pour leur dîner ; ils en mangèrent goulûment, soit œuvés, soit laités. La guerre civile finit, chacun bénit le bon roi Daon ; et les citoyens, depuis ce temps, firent servir à leur dîner tant de brochets qu'ils voulurent.

KOU. — J'aime fort le roi Daon, et je promets bien de l'imiter à la première occasion qui s'offrira. J'empêcherai toujours, autant que je le pourrai (sans faire violence à personne), qu'on adore des Fo et des brochets.

Je sais que dans le Pégu et dans le Tunquin il y a de petits dieux et de petits talapoins qui font descendre la lune dans le décours, et qui prédisent clairement l'avenir, c'est-à-dire qui voient clairement ce qui n'est pas, car l'avenir n'est point. J'empêcherai, autant que je le pourrai, que les talapoins ne viennent chez moi prendre le futur pour le présent, et faire descendre la lune.

Quelle pitié qu'il y ait des sectes qui aillent de ville en ville débiter leurs rêveries, comme des charlatans qui vendent leurs drogues! quelle honte pour l'esprit humain que de petites nations pensent que la vérité n'est que pour elles, et que le vaste empire de la Chine est livré à l'erreur! L'Etre éternel ne serait-il que le Dieu de l'île Formose ou de l'île Bornéo? abandonnerait-il le reste de l'univers? Mon cher Cu-su, il est le père de tous les hommes; il permet à tous de manger du brochet; le plus digne hommage qu'on puisse lui rendre est d'être vertueux; un cœur pur est le plus beau de tous ses temples, comme disait le grand empereur Hiao.

V

CU-SU. — Puisque vous aimez la vertu, comment la pratiquerez-vous quand vous serez roi?

KOU. — En n'étant injuste ni envers mes voisins, ni envers mes peuples.

CU-SU. — Ce n'est pas assez de ne point faire de mal, vous ferez du bien; vous nourrirez les pauvres en les occupant à des travaux utiles, et non pas en dotant la fainéantise; vous embellirez les grands chemins; vous creuserez des

canaux ; vous élèverez des édifices publics ; vous encouragerez tous les arts ; vous récompenserez le mérite en tout genre ; vous pardonnerez les fautes involontaires.

KOU. — C'est ce que j'appelle n'être point injuste : ce sont là autant de devoirs.

CU-SU. — Vous pensez en véritable roi ; mais il y a le roi et l'homme, la vie publique et la vie privée. Vous allez bientôt vous marier ; combien comptez-vous avoir de femmes ?

KOU. — Mais je crois qu'une douzaine me suffira, un plus grand nombre pourrait me dérober un temps destiné aux affaires. Je n'aime point ces rois qui ont des trois cents femmes, et des sept cents concubines, et des milliers d'eunuques pour les servir. Cette manie des eunuques me paraît surtout un trop grand outrage à la nature humaine. Je pardonne tout au plus qu'on chaponne des coqs, ils en sont meilleurs à manger ; mais on n'a point encore fait mettre d'eunuques à la broche. A quoi sert leur mutilation ? Le dalaï-lama en a cinquante pour chanter dans sa pagode. Je voudrais bien savoir si le Chang-ti se plaît beaucoup à entendre les voix claires de ces cinquante hongres.

Je trouve encore très-ridicule qu'il y ait des bonzes qui ne se marient point ; ils se vantent d'être plus sages que les autres Chinois : hé bien ! qu'ils fassent donc des enfants sages. Voilà une plaisante manière d'honorer le Chang-ti que de le priver d'adorateurs ! Voilà une singulière façon de servir le genre humain, que de donner l'exemple d'anéantir le genre humain. Le bon petit[1] lama nommé *Stelca ed isant Errepi* voulait dire « que tout prêtre devait faire le plus

[1] *Stelca ed isant Errepi* signifie, en chinois, l'abbé Castel de Saint-Pierre.

d'enfants qu'il pourrait » ; il prêchait d'exemple, et a été fort utile en son temps. Pour moi, je marierai tous les lamas et bonzes, lamesses et bonzesses qui auront de la vocation pour ce saint œuvre : ils en seront certainement meilleurs citoyens, et je croirai faire en cela un grand bien au royaume de Low.

CU-SU. — Oh ! le bon prince que nous aurons là ! Vous me faites pleurer de joie. Vous ne vous contenterez pas d'avoir des femmes et des sujets : car enfin on ne peut pas passer sa journée à faire des édits et des enfants ; vous aurez sans doute des amis ?

KOU. — J'en ai déjà, et de bons, qui m'avertissent de mes défauts ; je me donne la liberté de reprendre les leurs ; ils me consolent, je les console ; l'amitié est le baume de la vie, il vaut mieux que celui du chimiste Ereville, et même que les sachets du grand Lanourt. Je suis étonné qu'on n'ait pas fait de l'amitié un précepte de religion ; j'ai envie de l'insérer dans notre rituel.

CU-SU. — Gardez-vous-en bien ; l'amitié est assez sacrée d'elle-même ; ne la commandez jamais : il faut que le cœur soit libre ; et puis, si vous fesiez de l'amitié un précepte, un mystère, un rite, une cérémonie, il y aurait mille bonzes qui, en prêchant et en écrivant leurs rêveries, rendraient l'amitié ridicule ; il ne faut pas l'exposer à cette profanation.

Mais comment en userez-vous avec vos ennemis ? Confutzée recommande en vingt endroits de les aimer ; cela ne vous paraît-il pas un peu difficile ?

KOU. — Aimer ses ennemis, eh ! mon Dieu, rien n'est si commun.

CU-SU. — Comment l'entendez-vous ?

KOU. — Mais comme il faut, je crois, l'entendre. J'ai fait l'apprentissage de la guerre sous le prince de Décon contre le prince de

Vis-Brunk[1] : dès qu'un de nos ennemis était blessé et tombait entre nos mains, nous avions soin de lui comme s'il eût été notre frère ; nous avons souvent donné notre propre lit à nos ennemis blessés et prisonniers, et nous avons couché auprès d'eux sur des peaux de tigres étendues à terre ; nous les avons servis nous-mêmes : que voulez-vous de plus ? que nous les aimions comme on aime sa maîtresse ?

CU-SU. — Je suis très-édifié de tout ce que vous me dites, et je voudrais que toutes les nations vous entendissent ; car on m'assure qu'il y a des peuples assez impertinents pour oser dire que nous ne connaissons pas la vraie vertu, que nos bonnes actions ne sont que des péchés splendides, que nous avons besoin des leçons de leurs talapoins pour nous faire de bons principes. Hélas ! les malheureux ! ce n'est que d'hier qu'ils savent lire et écrire, et ils prétendent enseigner leurs maîtres !

VI

CU-SU. — Je ne vous répéterai pas tous les lieux communs qu'on débite parmi nous depuis cinq ou six mille ans sur toutes les vertus. Il y en a qui ne sont que pour nous-mêmes, comme la prudence pour conduire nos âmes, la tempérance pour gouverner nos corps ; ce sont des préceptes de politique et de santé. Les véritables vertus sont celles qui sont utiles à la société, comme la fidélité, la magnanimité, la

[1] C'est une chose remarquable, qu'en retournant Décon et Vis-Brunk, qui sont des noms chinois, on trouve Condé et Brunsvik, tant les grands hommes sont célèbres dans toute la terre !

bienfesance, la tolérance, etc. Grâce au ciel, il n'y a point de vieille qui n'enseigne parmi nous toutes ces vertus à ses petits-enfants ; c'est le rudiment de notre jeunesse au village comme à la ville : mais il y a une grande vertu qui commence à être de peu d'usage, et j'en suis fâché.

KOU. — Quelle est-elle ? nommez-la vîte ; je tâcherai de la ranimer.

CU-SU. — C'est l'hospitalité ; cette vertu si sociale, ce lien sacré des hommes, commence à se relâcher depuis que nous avons des cabarets. Cette pernicieuse institution nous est venue, à ce qu'on dit, de certains sauvages d'Occident. Ces misérables apparemment n'ont point de maison pour accueillir les voyageurs. Quel plaisir de recevoir dans la grande ville de Low, dans la belle place Honchan, dans la maison Ki, un généreux étranger qui arrive de Samarcande, pour qui je deviens dès ce moment un homme sacré, et qui est obligé par toutes les lois divines et humaines de me recevoir chez lui quand je voyagerai en Tartarie, et d'être mon ami intime !

Les sauvages dont je vous parle ne reçoivent les étrangers que pour de l'argent dans des cabanes dégoûtantes ; ils vendent cher cet accueil infâme ; et avec cela, j'entends dire que ces pauvres gens se croient au-dessus de nous, qu'ils se vantent d'avoir une morale plus pure. Ils prétendent que leurs prédicateurs prêchent mieux que Confutzée, qu'enfin c'est à eux de nous enseigner la justice, parce qu'ils vendent de mauvais vin sur les grands chemins, que leurs femmes vont comme des folles dans les rues, et qu'elles dansent pendant que les nôtres cultivent des vers à soie.

KOU. — Je trouve l'hospitalité fort bonne ; je l'exerce avec plaisir, mais je crains l'abus. Il y a

des gens vers le Grand-Thibet qui sont fort mal logés, qui aiment à courir, et qui voyageraient pour rien d'un bout du monde à l'autre; et quand vous irez au Grand-Thibet jouir chez eux du droit de l'hospitalité, vous ne trouverez ni lit ni pot au feu; cela peut dégoûter de la politesse.

CU-SU. — L'inconvénient est petit; il est aisé d'y remédier en ne recevant que des personnes bien recommandées. Il n'y a point de vertu qui n'ait ses dangers; et c'est parce qu'elles en ont qu'il est beau de les embrasser.

Que notre Confutzée est sage et saint! il n'est aucune vertu qu'il n'inspire; le bonheur des hommes est attaché à chacune de ses sentences; en voici une qui me revient dans la mémoire, c'est la cinquante-troisième :

« Reconnais les bienfaits par des bienfaits, et ne te venge jamais des injures. »

Quelle maxime, quelle loi les peuples de l'Occident pourraient-ils opposer à une morale si pure? En combien d'endroits Confutzée recommande-t-il l'humilité! Si on pratiquait cette vertu, il n'y aurait jamais de querelles sur la terre.

KOU. — J'ai lu tout ce que Confutzée et les sages des siècles antérieurs ont écrit sur l'humilité; mais il me semble qu'ils n'en ont jamais donné une définition assez exacte : il y a peu d'humilité peut-être à oser les reprendre; mais j'ai au moins l'humilité d'avouer que je ne les ai pas entendus. Dites-moi ce que vous en pensez.

CU-SU. — J'obéirai humblement. Je crois que l'humilité est la modestie de l'âme; car la modestie extérieure n'est que la civilité. L'humilité ne peut pas consister à se nier soi-même la supériorité qu'on peut avoir acquise sur un autre. Un bon médecin ne peut se dissimuler

qu'il en sait davantage que son malade en délire ; celui qui enseigne l'astronomie doit s'avouer qu'il est plus savant que ses disciples ; il ne peut s'empêcher de le croire, mais il ne doit pas s'en faire accroire. L'humilité n'est pas l'abjection ; elle est le correctif de l'amour-propre, comme la modestie est le correctif de l'orgueil.

KOU. — Hé bien ! c'est dans l'exercice de toutes ces vertus et dans le culte d'un Dieu simple et universel que je veux vivre, loin des chimères des sophistes et des illusions des faux prophètes. L'amour du prochain sera ma vertu sur le trône, et l'amour de Dieu ma religion. Je mépriserai le Dieu Fo, et Laotzée, et Vitsnou qui s'est incarné tant de fois chez les Indiens, et Sammonocodom qui descendit du ciel pour venir jouer au cerf-volant chez les Siamois, et les Camis qui arrivèrent de la lune au Japon.

Malheur à un peuple assez imbécile et assez barbare pour penser qu'il y a un Dieu pour sa seule province ! c'est un blasphème. Quoi ! la lumière du soleil éclaire tous les yeux, et la lumière de Dieu n'éclairerait qu'une petite et chétive nation dans un coin de ce globe ! quelle horreur, et quelle sottise ! La Divinité parle au cœur de tous les hommes, et les liens de la charité doivent les unir d'un bout de l'univers à l'autre.

CU-SU. — O sage Kou ! vous avez parlé comme un homme inspiré par le Chang-ti même ; vous serez un digne prince. J'ai été votre docteur, et vous êtes devenu le mien.

XVII

CATÉCHISME DU CURÉ

Ou Ariston et Théotime.

ARISTON. — Hé bien! mon cher Théotime, vous allez donc être curé de campagne?

THÉOTIME. — Oui; on me donne une petite paroisse, et je l'aime mieux qu'une grande. Je n'ai qu'une portion limitée d'intelligence et d'activité; je ne pourrais certainement pas diriger soixante et dix mille âmes, attendu que je n'en ai qu'une; un grand troupeau m'effraye, mais je pourrai faire quelque bien à un petit. J'ai étudié assez de jurisprudence pour empêcher, autant que je le pourrai, mes pauvres paroissiens de se ruiner en procès. Je sais assez de médecine pour leur indiquer des remèdes simples quand ils seront malades. J'ai assez de connaissance de l'agriculture pour leur donner quelquefois des conseils utiles. Le seigneur du lieu et sa femme sont d'honnêtes gens qui ne sont point dévots, et qui m'aideront à faire du bien. Je me flatte que je vivrai assez heureux, et qu'on ne sera pas malheureux avec moi.

ARISTON. — N'êtes-vous pas fâché de n'avoir

point de femme? ce serait une grande consolation; il serait doux, après avoir prôné, chanté, confessé, communié, baptisé, enterré, consolé des malades, apaisé des querelles, consumé votre journée au service du prochain, de trouver dans votre logis une femme douce, agréable et honnête, qui aurait soin de votre linge et de votre personne, qui vous égaierait dans la santé, qui vous soignerait dans la maladie, qui vous ferait de jolis enfants dont la bonne éducation serait utile à l'Etat. Je vous plains, vous qui servez les hommes, d'être privé d'une consolation si nécessaire aux hommes.

THÉOTIME. — L'Eglise grecque a grand soin d'encourager les curés au mariage; l'Eglise anglicane et les protestants ont la même sagesse; l'Eglise latine a une sagesse contraire; il faut m'y soumettre. Peut-être, aujourd'hui que l'esprit philosophique a fait tant de progrès, un concile ferait des lois plus favorables à l'humanité. Mais en attendant, je dois me conformer aux lois présentes; il en coûte beaucoup, je le sais; mais tant de gens qui valaient mieux que moi s'y sont soumis, que je ne dois pas murmurer.

ARISTON. — Vous êtes savant, et vous avez une éloquence sage; comment comptez-vous prêcher devant des gens de campagne?

THÉOTIME. — Comme je prêcherais devant les rois. Je parlerai toujours de morale, et jamais de controverse: Dieu me préserve d'approfondir la grâce concomitante, la grâce efficace, à laquelle on résiste, la suffisante qui ne suffit pas; d'examiner si les anges qui mangèrent avec Abraham et avec Loth avaient un corps, ou s'ils firent semblant de manger; si le diable Asmodée était effectivement amoureux de la femme du jeune Tobie; quelle est la montagne sur laquelle Jésus-Christ fut emporté par un

autre diable; et si Jésus-Christ envoya deux mille diables, ou deux diables seulement, dans le corps de deux mille cochons, etc., etc. Il y a bien des choses que mon auditoire n'entendrait pas, ni moi non plus. Je tâcherai de faire des gens de bien, et de l'être; mais je ne ferai point de théologiens, et je le serai le moins que je pourrai.

ARISTON. — Oh! le bon curé! Je veux acheter une maison de campagne dans votre paroisse. Dites-moi, je vous prie, comment vous en userez dans la confession.

THÉOTIME. — La confession est une chose excellente, un frein aux crimes, inventée dans l'antiquité la plus reculée; on se confessait dans la célébration de tous les anciens mystères; nous avons imité et sanctifié cette sage pratique; elle est très-bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner, et pour faire rendre par les petits voleurs ce qu'ils peuvent avoir dérobé à leur prochain. Elle a quelques inconvénients. Il y a beaucoup de confesseurs indiscrets, surtout parmi les moines, qui apprennent quelquefois plus de sottises aux filles que tous les garçons d'un village ne pourraient leur en faire. Point de détails dans la confession; ce n'est point un interrogatoire juridique, c'est l'aveu de ses fautes qu'un pécheur fait à l'Etre suprême entre les mains d'un autre pécheur qui va s'accuser à son tour. Cet aveu salutaire n'est point fait pour contenter la curiosité d'un homme.

ARISTON. — Et des excommunications, en userez-vous?

THÉOTIME. — Non, il y a des rituels où l'on excommunie les sauterelles, les sorciers et les comédiens. Je n'interdirai point l'entrée de l'église aux sauterelles, attendu qu'elles n'y

vont jamais. Je n'excommunierai point les sorciers, parce qu'il n'y a point de sorciers; et à l'égard des comédiens, comme ils sont pensionnés par le roi, et autorisés par le magistrat, je me garderai bien de les diffamer. Je vous avouerai même, comme à mon ami, que j'ai du goût pour la comédie, quand elle ne choque point les mœurs. J'aime passionnément le *Misanthrope*, et toutes les tragédies où il y a des mœurs. Le seigneur de mon village fait jouer dans son château quelques-unes de ces pièces par de jeunes personnes qui ont du talent : ces représentatious inspirent la vertu par l'attrait du plaisir; elles forment le goût, elles apprennent à bien parler et à bien prononcer. Je ne vois rien là que de très-innocent, et même de très-utile: je compte bien assister quelquefois à ces spectacles pour mon instruction, mais dans une loge grillée, pour ne point scandaliser les faibles.

ARISTON. — Plus vous me découvrez vos sentiments, et plus j'ai envie de devenir votre paroissien. Il y a un point bien important qui m'embarrasse. Comment ferez-vous pour empêcher les paysans de s'enivrer les jours de fête? c'est là leur grande manière de les célébrer. Vous voyez les uns accablés d'un poison liquide, la tête penchée vers les genoux, les mains pendantes, ne voyant point, n'entendant rien, réduits à un état fort au-dessous de celui des brutes, reconduits chez eux en chancelant par leurs femmes éplorées, incapables de travail le lendemain, souvent malades et abrutis pour le reste de leur vie. Vous en voyez d'autres, devenus furieux par le vin, exciter des querelles sanglantes, frapper et être frappés, et quelquefois finir par le meurtre ces scènes affreuses, qui sont la honte de l'espèce humaine. Il le faut avouer, l'Etat perd plus de sujets par les

fêtes que par les batailles; comment pourrez-vous diminuer dans votre paroisse un abus si exécrable?

THÉOTIME. — Mon parti est pris; je leur permettrai, je les presserai même de cultiver leurs champs les jours de fête après le service divin, que je ferai de très-bonne heure. C'est l'oisiveté de la férie qui les conduit au cabaret. Les jours ouvrables ne sont point les jours de la débauche et du meurtre. Le travail modéré contribue à la santé du corps et à celle de l'âme; de plus, ce travail est nécessaire à l'Etat. Supposons cinq millions d'hommes qui font par jour pour dix sous d'ouvrage l'un portant l'autre, et ce compte est bien modéré; vous rendez ces cinq millions d'hommes inutiles trente jours de l'année, c'est donc trente fois cinq millions de pièces de dix sous que l'Etat perd en main-d'œuvre. Or, certainement Dieu n'a jamais ordonné ni cette perte ni l'ivrognerie.

ARISTON. — Ainsi vous concilierez la prière et le travail; Dieu ordonne l'un et l'autre. Vous servirez Dieu et le prochain. Mais dans les disputes ecclésiastiques, quel parti prendrez-vous?

THÉOTIME. — Aucun. On ne dispute jamais sur la vertu, parce qu'elle vient de Dieu : on se querelle sur des opinions qui viennent des hommes.

ARISTON. — Oh! le bon curé! le bon curé!

XVIII

CATÉCHISME DU JAPONAIS

Ou l'Indien et le Japonais.

L'INDIEN. — Est-il vrai qu'autrefois les Japonais ne savaient pas faire la cuisine, qu'ils avaient soumis leur royaume au grand-lama, que ce grand-lama décidait souverainement de leur boire et de leur manger, qu'il envoyait chez vous de temps en temps un petit lama, lequel venait recueillir les tributs, et qu'il vous donnait en échange un signe de protection fait avec les deux premiers doigts et le pouce?

LE JAPONAIS. — Hélas! rien n'est plus vrai. Figurez-vous même que toutes les places de canusi[1], qui sont les grands cuisiniers de notre île, étaient données par le lama, et n'étaient pas données pour l'amour de Dieu. De plus, chaque maison de nos séculiers payait une once d'argent par an à ce grand cuisinier du Thibet. Il ne nous accordait pour tout dédommagement que des petits plats d'assez

[1] Les *canusi* sont les anciens prêtres du Japon.

mauvais goût qu'on appelle *des restes*[1]. Et quand il lui prenait quelque fantaisie nouvelle, comme de faire la guerre aux peuples du Tangut, il levait chez nous de nouveaux subsides. Notre nation se plaignit souvent, mais sans aucun fruit; et même chaque plainte finissait par payer un peu davantage. Enfin l'amour qui fait tout pour le mieux, nous délivra de cette servitude. Un de nos empereurs se brouilla avec le grand-lama pour une femme : mais il faut avouer que ceux qui nous servirent le plus dans cette affaire furent nos canusi, autrement pauxcospie[2]; c'est à eux que nous avons l'obligation d'avoir secoué le joug; et voici comment :

Le grand-lama avait une plaisante manie, il croyait avoir toujours raison; notre daïri et nos canusi voulurent avoir du moins raison quelquefois. Le grand-lama trouva cette prétention absurde; nos canusi n'en démordirent point, et ils rompirent pour jamais avec lui.

L'INDIEN. — Eh bien! depuis ce temps-là vous avez été sans doute heureux et tranquilles?

LE JAPONAIS. — Point du tout; nous nous sommes persécutés, déchirés, dévorés pendant près de deux siècles. Nos canusi voulaient en vain avoir raison; il n'y a que cent ans qu'ils sont raisonnables. Aussi depuis ce temps-là pouvons-nous hardiment nous regarder comme une des nations les plus heureuses de la terre.

L'INDIEN. — Comment pouvez-vous jouir d'un tel bonheur, s'il est vrai, ce qu'on m'a dit, que vous ayez douze factions de cuisine dans votre empire? vous devez avoir douze guerres civiles par an.

LE JAPONAIS. — Pourquoi? S'il y a douze traiteurs dont chacun ait une recette différente,

[1] Reliques, de *reliquiæ*, qui signifie *restes*.
[2] Pauxcospie, anagramme d'*épiscopaux*.

faudra-t-il pour cela se couper la gorge au lieu de dîner ? au contraire, chacun fera bonne chère à sa façon chez le cuisinier qui lui agréera davantage.

L'INDIEN. — Il est vrai qu'on ne doit point disputer des goûts; mais on en dispute, et la querelle s'échauffe.

LE JAPONAIS. — Après qu'on a disputé bien longtemps, et qu'on a vu que toutes ces querelles n'apprenaient aux hommes qu'à se nuire, on prend enfin le parti de se tolérer mutuellement, et c'est sans contredit ce qu'il y a de mieux à faire.

L'INDIEN. — Et qui sont, s'il vous plaît, ces traiteurs qui partagent votre nation dans l'art de boire et de manger ?

LE JAPONAIS. — Il y a premièrement les Breuxeh [1], qui ne vous donneront jamais de boudin ni de lard; ils sont attachés à l'ancienne cuisine; ils aimeraient mieux mourir que de piquer un poulet: d'ailleurs, grand calculateurs; et s'il y a une once d'argent à partager entre eux et les onze autres cuisiniers, ils en prennent d'abord la moitié pour eux, et le reste est pour ceux qui savent le mieux compter.

L'INDIEN. — Je crois que vous ne soupez guère avec ces gens-là ?

LE JAPONAIS. — Non. Il y a ensuite les pispates qui, certains jours de chaque semaine, et même pendant un temps considérable de l'année, aimeraient cent fois mieux manger pour cent écus de turbots, de truites, de soles, de saumons, d'esturgeons, que de se nourrir d'une blanquette de veau qui ne reviendrait pas à quatre sous.

Pour nous autres canusi, nous aimons fort le

[1] On voit assez que les Breuxeh sont les Hébreux, *et sic de cæteris.*

bœuf et une certaine pâtisserie qu'on appelle en japonais du *pudding*. Au reste, tout le monde convient que nos cuisiniers sont infiniment plus savants que ceux des pispates. Personne n'a plus approfondi que nous le *garum* des Romains, n'a mieux connu les oignons de l'ancienne Egypte, la pâte de sauterelles des premiers Arabes, la chair de cheval des Tartares; et il y a toujours quelque chose à apprendre dans les livres des canusi, qu'on appelle communément *pauxcospie*.

Je ne vous parlerai point de ceux qui ne mangent qu'à la *Terluh*, ni de ceux qui tiennent pour le régime de *Vincal*, ni des batistapanes, ni des autres; mais les quekars méritent une attention particulière. Ce sont les seuls convives que je n'aie jamais vus s'enivrer et jurer. Ils sont très-difficiles à tromper; mais ils ne vous tromperont jamais. Il semble que la loi d'aimer son prochain comme soi-même n'ait été faite que pour ces gens-là; car en vérité, comment un bon Japonais peut-il se vanter d'aimer son prochain comme lui-même, quand il va pour quelque argent lui tirer une balle de plomb dans la cervelle, ou l'égorger avec un criss large de quatre doigts, le tout en front de bandière ? Il s'expose lui-même à être égorgé et à recevoir des balles de plomb; ainsi on peut dire avec bien plus de vérité qu'il hait son prochain comme lui-même. Les quekars n'ont jamais eu cette frénésie; ils disent que les pauvres humains sont des cruches d'argile faites pour durer très-peu, et que ce n'est pas la peine qu'elles aillent de gaîté de cœur se briser les unes contre les autres.

Je vous avoue que, si je n'étais pas canusi, je ne haïrais pas d'être quekar. Vous m'avouerez qu'il n'y a pas moyen de se quereller avec des cuisiniers si pacifiques. Il y en a d'autres, en

très-grand nombre, qu'on appelle diestes ; ceux-là donnent à dîner à tout le monde indifféremment, et vous êtes libre chez eux de manger tout ce qui vous plaît, lardé, bardé, sans lard, sans barde, aux œufs, à l'huile, perdrix, saumon, vin gris, vin rouge ; tout cela leur est indifférent : pourvu que vous fassiez quelque prière à Dieu avant ou après le dîner, et même simplement avant le déjeuner, et que vous soyez honnêtes gens, ils riront avec vous aux dépens du grand-lama à qui cela ne fera nul mal, et aux dépens de Terluh, de Vincal et de Memnon, etc. Il est bon seulement que nos diestes avouent que nos canusi sont très-savants en cuisine, et que surtout ils ne parlent jamais de retrancher nos rentes ; alors nous vivrons très-paisiblement ensemble.

L'INDIEN. — Mais enfin il faut qu'il y ait une cuisine dominante, la cuisine du roi.

LE JAPONAIS. — Je l'avoue ; mais quand le roi du Japon a fait bonne chère, il doit être de bonne humeur, et il ne doit pas empêcher ses bons sujets de digérer.

L'INDIEN. — Mais si des entêtés veulent manger au nez du roi des saucisses pour lesquelles le roi aura de l'aversion, s'ils s'assemblent quatre ou cinq mille armés de grils pour faire cuire leurs saucisses, s'ils insultent ceux qui qui n'en mangent point ?

LE JAPONAIS. — Alors il faut les punir comme des ivrognes qui troublent le repos des citoyens. Nous avons pourvu à ce danger. Il n'y a que ceux qui mangent à la royale qui soient susceptibles des dignités de l'État : tous les autres peuvent dîner à leur fantaisie, mais ils sont exclus des charges. Les attroupements sont souverainement défendus, et punis sur-le-champ sans rémission ; toutes les querelles à table sont reprimées soigneusement, selon le précepte de

notre grand cuisinier japonais, qui a écrit dans la langue sacrée, SUTI RAHO CUS FLAC :

Natis in usum lætitiæ scyphis
Pugnare Thracum est...

ce qui veut dire : Le dîner est fait pour une joie recueillie et honnête, et il ne faut pas se jeter les verres à la tête.

Avec ces maximes, nous vivons heureusement chez nous ; notre liberté est affermie sous nos taicosema ; nos richesses augmentent, nous avons deux cents jonques de ligne, et nous sommes la terreur de nos voisins.

L'INDIEN. — Pourquoi donc le bon versificateur Recina, fils de ce poëte indien Recina[1] si tendre, si exact, si harmonieux, si éloquent, a-t-il dit dans un ouvrage didactique en rimes, intitulé la *Grâce* et non les *Grâces :*

Le Japon, où jadis brilla tant de lumière,
N'est plus qu'un triste amas de folles visions ?

LE JAPONAIS. — Le Recina dont vous me parlez est lui-même un grand visionnaire. Ce pauvre Indien ignore-t-il que nous lui avons enseigné ce que c'est que la lumière : que si on connaît aujourd'hui dans l'Inde la véritable route des planètes, c'est à nous qu'on en est redevable ; que nous seuls avons enseigné aux hommes les lois primitives de la nature et le calcul de

[1] Racine ; probablement Louis Racine, fils de l'admirable Racine.

N. B. Cet Indien Recina, sur la foi des rêveurs de son pays, a cru qu'on ne pouvait faire de bonnes sauces que quand Brama, par une volonté toute particulière, enseignait lui-même la sauce à ses favoris ; qu'il y avait un nombre infini de cuisiniers auxquels il était impossible de faire un ragoût avec la ferme volonté d'y réussir, et que Brama leur en ôtait les moyens par pure malice. On ne croit pas au Japon une pareille impertinence, et on y tient pour une vérité incontestable cette sentence japonaise :

God never acts by partial will but by general laws.

l'infini ; que s'il faut descendre à des choses qui sont d'un usage plus commun, les gens de son pays n'ont appris que de nous à faire des jonques dans les proportions mathématiques ; qu'ils nous doivent jusqu'aux chausses appelées *les bas au métier*, dont ils couvrent leurs jambes ? Serait-il possible qu'ayant inventé tant de choses admirables ou utiles, nous ne fussions que des fous, et qu'un homme qui a mis en vers les rêveries des autres fût le seul sage ? Qu'il nous laisse faire notre cuisine, et qu'il fasse, s'il veut, des vers sur des sujets plus poétiques.

L'INDIEN. — Que voulez-vous ! il a les préjugés de son pays, ceux de son parti, et les siens propres.

LE JAPONAIS. — Oh ! voilà trop de préjugés.

XIX

LOGOMACOS ET DONDINDAC

Sous l'empire d'Arcadius, Logomacos, théologal de Constantinople, alla en Scythie, et s'arrêta au pied du Caucase, dans les fertiles plaines de Zéphirim, sur les frontières de la Colchide. Le bon vieillard Dondindac était dans sa grande salle basse, entre sa grande bergerie et sa vaste grange; il était à genoux avec sa femme, ses cinq fils et ses cinq filles, ses parents et ses valets, et tous chantaient les louanges de Dieu après un léger repas. Que fais-tu là, idolâtre ? lui dit Logomacos. Je ne suis point idolâtre, dit Dondindac. Il faut bien que tu sois idolâtre, dit Logomacos, puisque tu n'es pas Grec. Ça, dis-moi, que chantais-tu dans ton barbare jargon de Scythie ? Toutes les langues sont égales aux oreilles de Dieu, répondit le Scythe; nous chantions ses louanges. Voilà qui est bien extraordinaire, reprit le théologal, une famille scythe qui prie Dieu sans avoir été instruite par nous ! Il engagea bientôt une conversation avec le Scythe Dondindac; car le théologal savait un peu de scythe, et l'autre

un peu de grec. On a retrouvé cette conversation dans un manuscrit conservé dans la bibliothèque de Constantinople.

LOGOMACOS. — Voyons si tu sais ton catéchisme. Pourquoi pries-tu Dieu ?

DONDINDAC. — C'est qu'il est juste d'adorer l'Etre suprême de qui nous tenons tout.

LOGOMACOS. — Pas mal pour un barbare ! Et que lui demandes-tu ?

DONDINDAC. — Je le remercie des biens dont je jouis, et même des maux dans lesquels il m'éprouve; mais je me garde bien de lui rien demander; il sait mieux que nous ce qu'il nous faut, et je craindrais d'ailleurs de demander du beau temps quand mon voisin demanderait de la pluie.

LOGOMACOS. — Ah ! je me doutais bien qu'il allait dire quelque sottise. Reprenons les choses de plus haut. Barbare, qui t'a dit qu'il y a un Dieu ?

DONDINDAC. — La nature entière.

LOGOMACOS. — Cela ne suffit pas. Quelle idée as-tu de Dieu ?

DONDINDAC. — L'idée de mon créateur, de mon maître, qui me récompensera si je fais bien, et qui me punira si je fais mal.

LOGOMACOS. — Bagatelles, pauvretés que cela ! Venons à l'essentiel. Dieu est-il infini *secundum quid*, ou selon l'essence ?

DONDINDAC. — Je ne vous entends pas.

LOGOMACOS. — Bête brute ! Dieu est-il en un lieu, ou hors de tout lieu, ou en tout lieu ?

DONDINDAC. — Je n'en sais rien..; tout comme il vous plaira.

LOGOMACOS. — Ignorant ! Peut-il faire que ce qui a été n'ait point été, et qu'un bâton n'ait pas deux bouts ? voit-il le futur comme futur ou comme présent ? comment fait-il pour tirer l'être du néant, et pour anéantir l'être ?

DONDINDAC. — Je n'ai jamais examiné ces choses.

LOGOMACOS. — Quel lourdaud! Allons, il faut s'abaisser, se proportionner. Dis-moi, mon ami, crois-tu que la matière puisse être éternelle ?

DONDINDAC. — Que m'importe qu'elle existe de toute éternité, ou non ? je n'existe pas, moi, de toute éternité. Dieu est toujours mon maître; il m'a donné la notion de la justice, je dois la suivre; je ne veux point être philosophe, je veux être homme.

LOGOMACOS. — On a bien de la peine avec ces têtes dures. Allons pied à pied : qu'est-ce que Dieu ?

DONDINDAC. — Mon souverain, mon juge, mon père.

LOGOMACOS. — Ce n'est pas là ce que je demande. Quelle est sa nature ?

DONDINDAC. — D'être puissant et bon.

LOGOMACOS. — Mais, est-il corporel ou spirituel ?

DONDINDAC. — Comment voulez-vous que je le sache ?

LOGOMACOS. — Quoi! tu ne sais pas ce que c'est qu'un esprit ?

DONDINDAC. — Pas le moindre mot : à quoi cela me servirait-il ? en serais-je plus juste ? serais-je meilleur mari, meilleur père, meilleur maître, meilleur citoyen ?

LOGOMACOS. — Il faut absolument t'apprendre ce que c'est qu'un esprit; c'est, c'est, c'est... Je te dirai cela une autre fois.

DONDINDAC. — J'ai bien peur que vous ne me disiez moins ce qu'il est que ce qu'il n'est pas. Permettez-moi de vous faire à mon tour une question. J'ai vu autrefois un de vos temples : pourquoi peignez-vous Dieu avec une grande barbe ?

LOGOMACOS. — C'est une question très-difficile, et qui demande des instructions préliminaires.

DONDINDAC. — Avant de recevoir vos instructions, il faut que je vous conte ce qui m'est arrivé un jour. Je venais de faire bâtir un cabinet au bout de mon jardin; j'entendis une taupe qui raisonnait avec un hanneton : Voilà une belle fabrique, disait la taupe; il faut que ce soit une taupe bien puissante qui ait fait cet ouvrage. Vous vous moquez, dit le hanneton; c'est un hanneton tout plein de génie qui est l'architecte de ce bâtiment. Depuis ce temps-là, j'ai résolu de ne jamais disputer.

XX

BAMBABEF ET OUANG

Ou S'il faut user de fraudes pieuses avec le peuple.

Le fakir Bambabef rencontra un jour un des disciples de Confutzée, que nous nommons *Confucius*, et ce disciple s'appelait *Ouang*; et Bambabef soutenait que le peuple a besoin d'être trompé: et Ouang prétendait qu'il ne faut jamais tromper personne; et voici le précis de leur dispute :

BAMBABEF. — Il faut imiter l'Etre suprême, qui ne nous montre pas les choses telles qu'elles sont: il nous fait voir le soleil sous un diamètre de deux ou trois pieds, quoique cet astre soit un million de fois plus gros que la terre; il nous fait voir la lune et les étoiles attachées sur un même fond bleu, tandis qu'elles sont à des profondeurs différentes. Il veut qu'une tour carrée nous paraisse ronde de loin; il veut que le feu nous paraisse chaud, quoiqu'il ne soit ni chaud ni froid; enfin, il nous environne d'erreurs convenables à notre nature.

OUANG. — Ce que vous nommez erreur n'en est point une. Le soleil tel qu'il est, placé à des

millions de millions de *lis* au-delà de notre globe, n'est pas celui que nous voyons. Nous n'apercevons réellement et nous ne pouvons apercevoir que le soleil qui se peint dans notre rétine, sous un angle déterminé. Nos yeux ne nous ont point été donnés pour connaître les grosseurs et les distances, il faut d'autres secours et d'autres opérations pour les connaître.

Bambabef parut fort étonné de ce propos. Ouang, qui était très-patient, lui expliqua la théorie de l'optique ; et Bambabef, qui avait de la conception, se rendit aux démonstrations du disciple de Confutzée, puis il reprit la dispute en ces termes :

BAMBABEF. — Si Dieu ne nous trompe point par le ministère de nos sens, comme je le croyais, avouez au moins que les médecins trompent toujours les enfants pour leur bien ; ils leur disent qu'ils leur donnent du sucre, et en effet ils leur donnent de la rhubarbe. Je puis donc, moi fakir, tromper le peuple, qui est aussi ignorant que les enfants.

OUANG. — J'ai deux fils; je ne les ai jamais trompés; je leur ai dit, quand ils ont été malades : Voilà une médecine très-amère, il faut avoir le courage de la prendre ; elle vous nuirait si elle était douce. Je n'ai jamais souffert que leurs gouvernantes et leurs précepteurs leur fissent peur des esprits, des revenants, des lutins, des sorciers; par là j'en ai fait de jeunes citoyens courageux et sages.

BAMBABEF. — Le peuple n'est pas né si heureusement que votre famille.

OUANG. — Tous les hommes se ressemblent à peu près; ils sont nés avec les mêmes dispositions. Il ne faut pas corrompre la nature des hommes.

BAMBABEF. — Nous leur enseignons des erreurs, je l'avoue, mais c'est pour leur bien. Nous leur

faisons accroire que s'ils n'achètent pas nos clous bénits, s'ils n'expient pas leurs péchés en nous donnant de l'argent, ils deviendront, dans une autre vie, chevaux de poste, chiens ou lézards : cela les intimide, et ils deviennent gens de biens.

OUANG. — Ne voyez-vous pas que vous pervertissez ces pauvres gens? Il y en a parmi eux bien plus qu'on ne pense qui raisonnent, qui se moquent de vos miracles, de vos superstitions, qui voient fort bien qu'ils ne seront changés ni en lézards ni en chevaux de poste. Qu'arrive-t-il? Ils ont assez de bon sens pour voir que vous leur dites des choses impertinentes, et ils n'en ont pas assez pour s'élever vers une religion pure et dégagée de superstition, telle que la nôtre. Leurs passions leur font croire qu'il n'y a point de religion, parce que la seule qu'on leur enseigne est ridicule; vous devenez coupables de tous les vices dans lesquels ils se plongent.

BAMBABEF. — Point du tout, car nous ne leur enseignons qu'une bonne morale.

OUANG. — Vous vous feriez lapider par le peuple, si vous enseigniez une morale impure. Les hommes sont faits de façon qu'ils veulent bien commettre le mal, mais ils ne veulent pas qu'on le leur prêche. Il faudrait seulement ne pas mêler une morale sage avec des fables absurdes, parce que vous affaiblissez par vos impostures, dont vous pourriez vous passer, cette morale que vous êtes forcés d'enseigner.

BAMBABEF. — Quoi! vous croyez qu'on peut enseigner la vérité au peuple sans la soutenir par des fables?

OUANG. — Je le crois fermement. Nos lettrés sont de la même pâte que nos tailleurs, nos tisserands et nos laboureurs; ils adorent un Dieu créateur, rémunérateur et vengeur; ils ne

souillent leur culte, ni par des systèmes absurdes, ni par des cérémonies extravagantes; et il y a bien moins de crimes parmi les lettrés que parmi le peuple. Pourquoi ne pas daigner instruire nos ouvriers comme nous instruisons nos lettrés?

BAMBABEF. — Vous feriez une grande sottise; c'est comme si vous vouliez qu'ils eussent la même politesse, qu'ils fussent jurisconsultes; cela n'est ni possible ni convenable. Il faut du pain blanc pour les maîtres et du pain bis pour les domestiques.

OUANG. — J'avoue que tous les hommes ne doivent pas avoir la même science; mais il y a des choses nécessaires à tous. Il est nécessaire que chacun soit juste; et la plus sûre manière d'inspirer la justice à tous les hommes, c'est de leur inspirer la religion sans superstition.

BAMBABEF. — C'est un beau projet, mais il est impraticable. Pensez-vous qu'il suffise aux hommes de croire un Dieu qui punit et qui récompense? Vous m'avez dit qu'il arrive souvent que les plus déliés d'entre le peuple se révoltent contre mes fables; ils se révolteront de même contre votre vérité. Ils diront : Qui m'assurera que Dieu punit et récompense? où en est la preuve? quelle mission avez-vous? quel miracle avez-vous fait pour que je vous croie? Ils se moqueront de vous bien plus que de moi.

OUANG. — Voilà où est votre erreur. Vous vous imaginez qu'on secouera le joug d'une idée honnête, vraisemblable, utile à tout le monde; d'une idée dont la raison humaine est d'accord, parce qu'on rejette des choses malhonnêtes, absurdes, inutiles, dangereuses, qui font frémir le bon sens.

Le peuple est très-disposé à croire ses magistrats : quand ses magistrats ne lui proposent

qu'une créance raisonnable, il l'embrasse volontiers. On n'a pas besoin de prodiges pour croire un Dieu juste, qui lit dans le cœur de l'homme; cette idée est trop naturelle, trop nécessaire, pour être combattue. Il n'est pas nécessaire de dire précisément comment Dieu punira et récompensera; il suffit qu'on croie à sa justice. Je vous assure que j'ai vu des villes entières qui n'avaient presque point d'autres dogmes, et que ce sont celles où j'ai vu le plus de vertu.

BAMBABEF. — Prenez garde; vous trouverez dans ces villes des philosophes qui vous nieront et les peines et les récompenses.

OUANG. — Vous m'avouerez que ces philosophes nieront bien plus fortement vos inventions : ainsi vous ne gagnez rien par là. Quand il y aurait des philosophes qui ne conviendraient pas de mes principes, ils n'en seraient pas moins gens de bien; ils n'en cultiveraient pas moins la vertu, qui doit être embrassée par amour, et non par crainte. Mais, de plus, je vous soutiens qu'aucun philosophe ne serait jamais assuré que la Providence ne réserve pas des peines aux méchants et des récompenses aux bons. Car s'ils me demandent qui m'a dit que Dieu punit, je leur demanderai qui leur a dit que Dieu ne punit pas. Enfin, je vous soutiens que les philosophes m'aideront, loin de me contredire. Voulez-vous être philosophe?

BAMBABEF. — Volontiers; mais ne le dites pas aux fakirs.

OUANG. — Songeons surtout qu'un philosophe doit annoncer un Dieu, s'il veut être utile à la société humaine.

XXI

A ET B

Sur la liberté.

Ou je me trompe fort, ou Locke, le définisseur, a très-bien défini la liberté *puissance*. Je me trompe encore, ou Collins, célèbre magistrat de Londres, est le seul qui ait bien approfondi cette idée, et Clarke ne lui a répondu qu'en théologien. Mais de tout ce qu'on a écrit en France sur la liberté, le petit dialogue suivant est ce qui m'a paru le plus net.

A. — Voilà une batterie de canons qui tire à nos oreilles: avez-vous la liberté de l'entendre ou de ne l'entendre pas?

B. — Sans doute, je ne puis pas m'empêcher de l'entendre.

A. — Voulez-vous que ce canon emporte votre tête et celles de votre femme et de votre fille, qui se promènent avec vous?

B. — Quelle proposition me faites-vous là? je ne peux pas, tant que je suis de sens rassis, vouloir chose pareille; cela m'est impossible.

A. — Bon; vous entendez nécessairement ce canon, et vous voulez nécessairement ne pas

mourir, vous et votre famille, d'un coup de canon à la promenade; vous n'avez ni le pouvoir de ne pas entendre, ni le pouvoir de vouloir rester ici?

B. — Cela est clair[1].

A. — Vous avez en conséquence fait une trentaine de pas pour être à l'abri du canon, vous avez eu le pouvoir de marcher avec moi ce peu de pas?

B. — Cela est encore très-clair.

A. — Et si vous aviez été paralytique, vous n'auriez pu éviter d'être exposé à cette batterie, vous n'auriez pas eu le pouvoir d'être où vous êtes; vous auriez nécessairement entendu et reçu un coup de canon: et vous seriez mort nécessairement?

B. — Rien n'est plus véritable.

A. — En quoi consiste donc votre liberté, si ce n'est dans le pouvoir que votre individu a exercé de faire ce que votre volonté exigeait d'une nécessité absolue?

B. — Vous m'embarrassez; la liberté n'est donc autre chose que le pouvoir de faire ce que je veux?

A. — Réfléchissez-y, et voyez si la liberté peut être entendue autrement.

B. — En ce cas, mon chien de chasse est aussi libre que moi; il a nécessairement la

[1] Un pauvre d'esprit, dans un petit écrit honnête, poli, et surtout bien raisonné, objecte que si le prince ordonne à B de rester exposé au canon, il y restera. Oui, sans doute, s'il a plus de courage, ou plutôt plus de crainte de la honte que d'amour de la vie, comme il arrive très-souvent. Premièrement, il s'agit ici d'un cas tout différent. Secondement, quand l'instinct de la crainte de la honte l'emporte sur l'instinct de la conservation de soi-même, l'homme est autant nécessité à demeurer exposé au canon, qu'il est nécessité de fuir quand il n'est pas honteux de fuir. Le pauvre d'esprit était nécessité à faire des objections ridicules et à dire des injures; et les philosophes se sentent nécessités à se moquer un peu de lui, et à lui pardonner.

volonté de courir quand il voit un lièvre, et le pouvoir de courir s'il n'a pas mal aux jambes. Je n'ai donc rien au-dessus de mon chien; vous me réduisez à l'état des bêtes.

A. — Voilà les pauvres sophismes des pauvres sophistes qui vous ont instruit. Vous voilà bien malade d'être libre comme votre chien. Ne mangez-vous pas, ne dormez-vous pas, ne propagez-vous pas comme lui, à l'attitude près? Voudriez-vous avoir l'odorat autrement que par le nez? Pourquoi voudriez-vous avoir la liberté autrement que votre chien?

B. — Mais j'ai une âme qui raisonne beaucoup, et mon chien ne raisonne guère. Il n'a presque que des idées simples, et moi j'ai mille idées métaphysiques.

A. — Eh bien! vous êtes mille fois plus libre que lui; c'est-à-dire vous avez mille fois plus de pouvoir de penser que lui : mais vous n'êtes pas libre autrement que lui.

B. — Quoi! je ne suis pas libre de vouloir ce que je veux!

A. — Qu'entendez-vous par là?

B. — J'entends ce que tout le monde entend. Ne dit-on pas, tous les jours, les volontés sont libres?

A. — Un proverbe n'est pas une raison : expliquez-vous mieux.

B. — J'entends que je suis libre de vouloir comme il me plaira.

A. — Avec votre permission, cela n'a pas de sens; ne voyez-vous pas qu'il est ridicule de dire : Je veux vouloir? Vous voulez nécessairement, en conséquence, des idées qui se sont présentées à vous. Voulez-vous vous marier, oui ou non?

B. — Mais si je vous disais que je ne veux ni l'un ni l'autre?

A. — Vous répondriez comme celui qui disait :

Les uns croient le cardinal Mazarin mort, les autres le croient vivant, et moi je ne crois ni l'un ni l'autre.

B. — Eh bien ! je veux me marier.

A. — Ah ! c'est répondre, cela. Pourquoi voulez-vous vous marier ?

B. — Parce que je suis amoureux d'une jeune fille, belle, douce, bien élevée, assez riche, qui chante très-bien, dont les parents sont très-honnêtes gens, et que je me flatte d'être aimé d'elle, et fort bien venu de sa famille.

A. — Voilà une raison. Vous voyez que vous ne pouvez vouloir sans raison. Je vous déclare que vous êtes libre de vous marier, c'est-à-dire que vous avez le pouvoir de signer le contrat, de faire la noce et de coucher avec votre femme.

B. — Comment! je ne peux vouloir sans raison ! Hé, que deviendra cet autre proverbe : *Sit pro ratione voluntas:* ma volonté est ma raison, je veux parce que je veux ?

A. — Cela est absurde, mon cher ami; il y aurait en vous un effet sans cause.

B. — Quoi ! lorsque je joue pair ou non, j'ai une raison de choisir pair plutôt qu'impair?

A. — Oui, sans doute.

B. — Et quelle est cette raison, s'il vous plaît?

A. — C'est que l'idée de pair s'est présentée à votre esprit plutôt que l'idée opposée. Il serait plaisant qu'il y eût des cas où vous voulussiez, parce qu'il y a une cause de vouloir, et qu'il y eût quelques cas où vous voulussiez sans cause. Quand vous voulez vous marier, vous en sentez la raison dominante évidemment; vous ne la sentez pas quand vous jouez à pair ou non; et cependant il faut bien qu'il y en ait une.

B. — Mais, encore une fois, je ne suis donc pas libre ?

A. — Votre volonté n'est pas libre, mais vos actions le sont. Vous êtes libre de faire quand vous avez le pouvoir de faire.

B. — Mais tous les livres que j'ai lus sur la liberté d'indifférence...

A. — Qu'entendez-vous par liberté d'indifférence ?

B. — J'entends de cracher à droite ou à gauche, de dormir sur le côté droit ou sur le gauche, de faire quatre tours de promenade ou cinq.

A. — Vous auriez là vraiment une plaisante liberté! Dieu vous aurait fait un beau présent! il y aurait bien là de quoi se vanter! Que vous servirait un pouvoir qui ne s'exercerait que dans des occasions si futiles ? Mais le fait est qu'il est ridicule de supposer la volonté de cracher à droite. Non-seulement cette volonté de vouloir est absurde, mais il est certain que plusieurs petites circonstances vous déterminent à ces actes que vous appelez indifférents. Vous n'êtes pas plus libre dans ces actes que dans les autres. Mais, encore une fois, vous êtes libre en tout temps, en tout lieu, dès que vous faites ce que vous voulez faire.

B. — Je soupçonne que vous avez raison. J'y rêverai.

XXII

BOLDMIND ET MÉDROSO

Sur la Liberté de penser.

Vers l'an 1707, temps où les Anglais gagnèrent la bataille de Saragosse, protégèrent le Portugal et donnèrent pour quelque temps un roi à l'Espagne, milord Boldmind, officier général, qui avait été blessé, était aux eaux de Baréges. Il y rencontra le comte Médroso, qui, étant tombé de cheval derrière le bagage, à une lieue et demie du champ de bataille, venait prendre les eaux aussi. Il était familier de l'inquisition; milord Boldmind n'était familier que dans la conversation : un jour, après boire, il eut avec Médroso cet entretien :

BOLDMIND. — Vous êtes donc sergent des dominicains ? vous faites là un vilain métier.

MÉDROSO. — Il est vrai ; mais j'ai mieux aimé être leur valet que leur victime, et j'ai préféré le malheur de brûler mon prochain à celui d'être cuit moi-même.

BOLDMIND. — Quelle horrible alternative ! vous étiez cent fois plus heureux sous le joug des Maures, qui vous laissaient croupir librement

dans toutes vos superstitions, et qui, tout vainqueurs qu'ils étaient, ne s'arrogeaient pas le droit inouï de tenir les âmes dans les fers.

MÉDROSO. — Que voulez-vous ! il ne nous est permis ni d'écrire, ni de parler, ni même de penser. Si nous parlons, il est aisé d'interpréter nos paroles, encore plus nos écrits. Enfin, comme on ne peut nous condamner dans un auto-da-fé pour nos pensées secrètes, on nous menace d'être brûlés éternellement par l'ordre de Dieu même, si nous ne pensons pas comme les jacobins. Ils ont persuadé au gouvernement que si nous avions le sens commun, tout l'Etat serait en combustion, et que la nation deviendrait la plus malheureuse de la terre.

BOLDMIND. — Trouvez-vous que nous soyons si malheureux, nous autres Anglais qui couvrons les mers de vaisseaux, et qui venons gagner pour vous des batailles au bout de l'Europe ? Voyez-vous que les Hollandais, qui vous ont ravi presque toutes vos découvertes dans l'Inde, et qui aujourd'hui sont au rang de vos protecteurs, soient maudits de Dieu pour avoir donné une entière liberté à la presse, et pour faire le commerce des pensées des hommes ? L'empire romain en a-t-il été moins puissant parce que Tullius Cicero a écrit avec liberté ?

MÉDROSO. — Quel est ce Tullius Cicero ? Jamais je n'ai entendu prononcer ce nom-là à la sainte-hermandad.

BOLDMIND. — C'était un bachelier de l'université de Rome, qui écrivait ce qu'il pensait, ainsi que Julius Cesar, Marcus Aurelius, Titus Lucretius Carus, Plinius, Seneca, et autres docteurs.

MÉDROSO. — Je ne les connais point ; mais on m'a dit que la religion catholique, basque et romaine est perdue, si on se met à penser.

BOLDMIND. — Ce n'est pas à vous à le croire ; car vous êtes sûr que votre religion est divine,

et que les portes d'enfer ne peuvent prévaloir contre elle. Si cela est, rien ne pourra jamais la détruire.

MÉDROSO. — Non, mais on peut la réduire à peu de chose; et c'est pour avoir pensé, que la Suède, le Danemark, toute votre île, la moitié de l'Allemagne, gémissent dans le malheur épouvantable de n'être plus sujets du pape. On dit même que si les hommes continuent à suivre leurs fausses lumières, ils s'en tiendront bientôt à l'adoration simple de Dieu et à la vertu. Si les portes de l'enfer prévalent jamais jusque-là, que deviendra le saint-office ?

BOLDMIND. — Si les premiers chrétiens n'avaient pas eu la liberté de penser, n'est-il pas vrai qu'il n'y eût point eu de christianisme ?

MÉDROSO. — Que voulez-vous dire ? Je ne vous entends point.

BOLDMIND. — Je le crois bien. Je veux dire que si Tibère et les premiers empereurs avaient eu des jacobins qui eussent empêché les premiers chrétiens d'avoir des plumes et de l'encre; s'il n'avait pas été longtemps permis dans l'empire romain de penser librement, il eût été impossible que les chrétiens établissent leurs dogmes. Si donc le christianisme ne s'est formé que par la liberté de penser, par quelle contradiction, par quelle injustice voudrait-il anéantir aujourd'hui cette liberté sur laquelle seule il est fondé ?

Quand on vous propose quelque affaire d'intérêt, n'examinez-vous pas longtemps avant de conclure ? Quel plus grand intérêt y a-t-il au monde que celui de notre bonheur ou de notre malheur éternel ? Il y a cent religions sur la terre, qui toutes vous damnent si vous croyez à vos dogmes, qu'elles appellent absurdes et impies; examinez donc ces dogmes.

MÉDROSO. — Comment puis-je les examiner? je ne suis pas jacobin.

BOLDMIND. — Vous êtes homme, et cela suffit.

MÉDROSO. — Hélas! vous êtes bien plus homme que moi.

BOLDMIND. — Il ne tient qu'à vous d'apprendre à penser; vous êtes né avec de l'esprit; vous êtes un oiseau dans la cage de l'inquisition: le saint-office vous a rogné les ailes, mais elles peuvent revenir. Celui qui ne sait pas la géométrie peut l'apprendre : tout homme peut s'instruire : il est honteux de mettre son âme entre les mains de ceux à qui vous ne confieriez pas votre argent; osez penser par vous-même.

MÉDROSO. — On dit que si tout le monde pensait par soi-même, ce serait une étrange confusion.

BOLDMIND. — C'est tout le contraire. Quand on assiste à un spectacle, chacun en dit librement son avis, et la paix n'est point troublée; mais si quelque protecteur insolent d'un mauvais poëte voulait forcer tous les gens de goût à trouver bon ce qui leur paraît mauvais, alors les sifflets se feraient entendre, et les deux partis pourraient se jeter des pommes à la tête, comme il arriva une fois à Londres. Ce sont ces tyrans des esprits qui ont causé une partie des malheurs du monde. Nous ne sommes heureux en Angleterre que depuis que chacun jouit librement du droit de dire son avis.

MÉDROSO. — Nous sommes aussi fort tranquilles à Lisbonne, où personne ne peut dire le sien.

BOLDMIND. — Vous êtes tranquilles, mais vous n'êtes pas heureux; c'est la tranquillité des galériens, qui rament en cadence et en silence.

MÉDROSO. — Vous croyez donc que mon âme est aux galères?

BOLDMIND. — Oui ; et je voudrais la délivrer.

MÉDROSO. — Mais si je me trouve bien aux galères ?

BOLDMIND. — En ce cas vous méritez d'y être.

XXIII

GALIMATIAS DRAMATIQUE

UN JÉSUITE, *prêchant aux Chinois.* — Je vous le dis, mes chers frères, notre Seigneur veut faire de tous les hommes des vases d'élection; il ne tient qu'à vous d'être vases; vous n'avez qu'à croire sur-le-champ tout ce que je vous annonce; vous êtes les maîtres de votre esprit, de votre cœur, de vos pensées, de vos sentiments. Jésus-Christ est mort pour tous, comme on sait; la grâce est donnée à tous. Si vous n'avez pas la contrition, vous avez l'attrition; si l'attrition vous manque, vous avez vos propres forces et les miennes.

UN JANSÉNISTE, *arrivant.* — Vous en avez menti, enfant d'Escobar et de perdition; vous prêchez ici l'erreur et le mensonge. Non, Jésus n'est mort que pour plusieurs; la grâce est donnée à peu; l'attrition est une sottise; les forces des Chinois sont nulles, et vos prières sont des blasphèmes; car Augustin et Paul...

LE JÉSUITE. — Taisez-vous, hérétique ! sortez, ennemi de saint Pierre. Mes frères, n'écoutez

point ce novateur, qui cite Augustin et Paul, et venez tous que je vous baptise.

LE JANSÉNISTE. — Gardez-vous-en bien, mes frères; ne vous faites point baptiser par la main d'un moliniste; vous seriez damnés à tous les diables. Je vous baptiserai dans un an au plus tôt, quand je vous aurai appris ce que c'est que la grâce.

LE QUAKER. — Ah! mes frères, ne soyez baptisés ni par la patte de ce renard, ni par la griffe de ce tigre. Croyez-moi, il vaut mieux n'être point baptisé du tout; c'est ainsi que nous en usons. Le baptême peut avoir son mérite; mais on peut très-bien s'en passer. Tout ce qui est nécessaire, c'est d'être animé de l'Esprit; vous n'avez qu'à l'attendre, il viendra, et vous en saurez plus en un moment que ces charlatans n'en pourraient dire dans toute leur vie.

L'ANGLICAN. — Ah! mes ouailles, quels monstres viennent ici vous dévorer! Mes chères brebis, ne savez-vous pas que l'Eglise anglicane est la seule Eglise pure? nos chapelains, qui sont venus boire du punch à Kanton, ne vous l'ont-ils pas dit?

LE JÉSUITE. — Les anglicans sont des déserteurs; ils ont renoncé à notre pape, et le pape est infaillible.

LE LUTHÉRIEN. — Votre pape est un âne, comme l'a prononcé Luther. Mes chers Chinois, moquez-vous du pape, et des anglicans, et des molinistes, et des jansénistes, et des quakers, et ne croyez que les luthériens : prononcez seulement ces mots, *in*, *cum*, *sub*, et buvez du meilleur.

LE PURITAIN. — Nous déplorons, mes frères, l'aveuglement de tous ces gens-ci, et le vôtre. Mais, Dieu merci, l'Eternel a ordonné que je viendrais à Pékin, au jour marqué, confondre

ces bavards; que vous m'écouteriez, et que nous ferions le souper ensemble le matin, car vous saurez que, dans le quatrième siècle de l'ère de Denys-le-Petit...

LE MUSULMAN. — Eh! mort de Mahomet, voilà bien des discours! Si quelqu'un de ces chiens-là s'avise encore d'aboyer, je leur coupe à tous les deux les oreilles: pour leur prépuce, je ne m'en donnerai pas la peine; ce sera vous, mes chers Chinois, que je circoncirai : je vous donne huit jours pour vous y préparer ; et si quelqu'un de vous autres, après cela, s'avise de boire du vin, il aura affaire à moi.

LE JUIF. — Ah! mes enfants, si vous voulez être circoncis, donnez-moi la préférence; je vous ferai boire du vin, tant que vous voudrez; mais si vous êtes assez impies pour manger du lièvre qui, comme vous savez, rumine et n'a pas le pied fendu, je vous ferai passer au fil de l'épée quand je serai le plus fort, ou si vous l'aimez mieux, je vous lapiderai; car...

LES CHINOIS. — Ah! par Confucius et les *cinq Kings*, tous ces gens-là ont-ils perdu l'esprit? Monsieur le geôlier des petites-maisons de la Chine, allez renfermer tous ces pauvres fous chacun dans leur loge.

XXIV

L'ÉDUCATION DES FILLES

Ou Mélinde et Sophronie.

MÉLINDE. — Eraste sort d'ici, et je vous vois plongée dans une rêverie profonde. Il est jeune, bien fait, spirituel, riche, aimable, et je vous pardonne de rêver.

SOPHRONIE. — Il est tout ce que vous dites, je l'avoue.

MÉLINDE. — Et de plus, il vous aime.

SOPHRONIE. — Je l'avoue encore.

MÉLINDE. — Je crois que vous n'êtes pas insensible pour lui.

SOPHRONIE. — C'est un troisième aveu que mon amitié ne craint point de vous faire.

MÉLINDE. — Ajoutez-y un quatrième; je vois que vous épouserez bientôt Eraste.

SOPHRONIE. — Je vous dirai, avec la même confiance, que je ne l'épouserai jamais.

MÉLINDE. — Quoi! votre mère s'oppose à un parti si sortable?

SOPHRONIE. — Non, elle me laisse la liberté du choix; j'aime Eraste, et je ne l'épouserai pas.

MÉLINDE. — Et quelle raison pouvez-vous avoir de vous tyranniser ainsi vous-même ?

SOPHRONIE. — La crainte d'être tyrannisée. Eraste a de l'esprit, mais il l'a impérieux et mordant; il a des grâces, mais il en ferait bientôt usage pour d'autres que pour moi : je ne veux pas être la rivale d'une de ces personnes qui vendent leurs charmes, qui donnent malheureusement de l'éclat à celui qui les achète, qui révoltent la moitié d'une ville par leur faste, qui ruinent l'autre par l'exemple, et qui triomphent en public du malheur d'une honnête femme réduite à pleurer dans la solitude. J'ai une forte inclination pour Eraste, mais j'ai étudié son caractère; il a trop contredit mon inclination : je veux être heureuse; je ne le serais pas avec lui; j'épouserai Ariste que j'estime, et que j'espère aimer.

MÉLINDE. — Vous êtes bien raisonnable pour votre âge. Il n'y a guère de filles que la crainte d'un avenir fâcheux empêche de jouir d'un présent agréable. Comment pouvez-vous avoir un tel empire sur vous-même ?

SOPHRONIE. — Ce peu que j'ai de raison, je le dois à l'éducation que m'a donnée ma mère. Elle ne m'a point élevée dans un couvent, parce que ce n'était pas dans un couvent que j'étais destinée à vivre. Je plains les filles dont les mères ont confié la première jeunesse à des religieuses, comme elles ont laissé le soin de leur première enfance à des nourrices étrangères. J'entends dire que dans ces couvents, comme dans la plupart des colléges où les jeunes gens sont élevés, on n'apprend guère que ce qu'il faut oublier pour toute sa vie; on ensevelit dans la stupidité les premiers de vos beaux jours. Vous ne sortez guère de votre prison que pour être promise à un inconnu qui vient vous épier à la grille; quel qu'il soit, vous le regardez comme un

libérateur, et, fût-il un singe, vous vous croyez trop heureuse : vous vous donnez à lui sans le connaître ; vous vivez avec lui sans l'aimer : c'est un marché qu'on a fait sans vous ; et bientôt après les deux parties se repentent.

Ma mère m'a crue digne de penser de moi-même, et de choisir un jour un époux pour moi-même. Si j'étais née pour gagner ma vie, elle m'aurait appris à réussir dans les ouvrages convenables à mon sexe ; mais, née pour vivre dans la société, elle m'a fait instruire de bonne heure dans tout ce qui regarde la société ; elle a formé mon esprit, en me faisant craindre les écueils du bel esprit ; elle m'a menée à tous les spectacles choisis qui peuvent inspirer le goût sans corrompre les mœurs, où l'on étale encore plus les dangers des passions que leurs charmes, où la bienséance règne, où l'on apprend à penser et à s'exprimer. La tragédie m'a paru souvent l'école de la grandeur d'âme, la comédie l'école des bienséances ; et j'ose dire que ces instructions, qu'on ne regarde que comme des amusements, m'ont été plus utiles que les livres. Enfin, ma mère m'a toujours regardée comme un être pensant dont il fallait cultiver l'âme, et non comme une poupée qu'on ajuste, qu'on montre, et qu'on renferme le moment d'après.

XXV

DIALOGUE

DU CHAPON ET DE LA POULARDE

LE CHAPON. — Hé, mon Dieu! ma poule, te voilà bien triste, qu'as-tu?

LA POULARDE. — Mon cher ami, demande-moi plutôt ce que je n'ai plus. Une maudite servante m'a prise sur ses genoux, m'a plongé une longue aiguille dans le cul, a saisi ma matrice, l'a roulée autour de l'aiguille, l'a arrachée, et l'a donnée à manger à son chat. Me voilà incapable de recevoir les faveurs du chantre du jour, et de pondre.

LE CHAPON. — Hélas! ma bonne, j'ai perdu plus que vous; ils m'ont fait une opération doublement cruelle : ni vous ni moi n'aurons plus de consolation dans ce monde; ils vous ont faite poularde, et moi chapon. La seule idée qui adoucit mon état déplorable, c'est que j'entendis ces jours passés, près de mon poulailler, raisonner deux abbés italiens à qui on avait fait le même outrage, afin qu'ils pussent chanter devant le pape avec une voix plus claire. Ils disaient que les hommes avaient commencé par

circoncire leurs semblables, et qu'ils finissaient par les châtrer : ils maudissaient la destinée et le genre humain.

LA POULARDE. — Quoi ! c'est donc pour que nous ayons une voix plus claire qu'on nous a privés de la plus belle partie de nous-mêmes ?

LE CHAPON. — Hélas ! ma pauvre poularde, c'est pour nous engraisser, et pour nous rendre la chair plus délicate.

LA POULARDE. — Hé bien ! quand nous serons plus gras, le seront-ils davantage ?

LE CHAPON. — Oui, car ils prétendent nous manger.

LA POULARDE. — Nous manger ? ah ! les monstres !

LE CHAPON. — C'est leur coutume ; ils nous mettent en prison pendant quelques jours, nous font avaler une pâtée dont ils ont le secret, nous crèvent les yeux pour que nous n'ayons point de distraction ; enfin, le jour de la fête étant venu, ils nous arrachent les plumes, nous coupent la gorge, et nous font rôtir. On nous apporte devant eux dans une large pièce d'argent ; chacun dit de nous ce qu'il pense ; on fait notre oraison funèbre : l'un dit que nous sentons la noisette ; l'autre vante notre chair succulente ; on loue nos cuisses, nos bras, notre croupion ; et voilà notre histoire dans ce bas monde finie pour jamais.

LA POULARDE. — Quels abominables coquins ! je suis prête à m'évanouir. Quoi ! on m'arrachera les yeux ! on me coupera le cou ! je serai rôtie et mangée ! ces scélérats n'ont donc point de remords ?

LE CHAPON. — Non, ma mie ; les deux abbés dont je vous ai parlé disaient que les hommes n'ont jamais de remords des choses qu'ils sont dans l'usage de faire.

LA POULARDE. — La détestable engeance ! Je

parie qu'en nous dévorant ils se mettent encore à rire et à faire des contes plaisants, comme si de rien n'était.

LE CHAPON. — Vous l'avez deviné; mais sachez pour votre consolation (si c'en est une) que ces animaux, qui sont bipèdes comme nous, et qui sont fort au-dessous de nous, puisqu'ils n'ont point de plumes, en ont usé ainsi fort souvent avec leurs semblables. J'ai entendu dire à mes deux abbés que tous les empereurs chrétiens et grecs ne manquaient jamais de crever les deux yeux à leurs cousins et à leurs frères; que même dans le pays où nous sommes, il y avait eu un nommé Débonnaire qui fit arracher les yeux à son neveu Bernard. Mais, pour ce qui est de rôtir des hommes, rien n'a été plus commun parmi cette espèce. Mes deux abbés disaient qu'on en avait rôti plus de vingt mille pour de certaines opinions qu'il serait difficile à un chapon d'expliquer, et qui ne m'importent guère.

LA POULARDE. — C'était apparemment pour les manger qu'on les rôtissait?

LE CHAPON. — Je n'oserais pas l'assurer; mais je me souviens bien d'avoir entendu clairement qu'il y a bien des pays, et entre autres celui des Juifs, où les hommes se sont quelquefois mangés les uns les autres.

LA POULARDE. — Passe pour cela. Il est juste qu'une espèce si perverse se dévore elle-même, et que la terre soit purgée de cette race. Mais moi qui suis paisible, moi qui n'ai jamais fait de mal, moi qui ai même nourri ces monstres en leur donnant mes œufs, être châtrée, aveuglée, décollée, et rôtie! Nous traite-t-on ainsi dans le reste du monde?

LE CHAPON. — Les deux abbés disent que non. Ils assurent que dans un pays nommé l'Inde, beaucoup plus grand, plus beau, plus fertile que le nôtre, les hommes ont une loi

sainte qui depuis des milliers de siècles leur défend de nous manger ; que même un nommé Pythagore, ayant voyagé chez ces peuples justes, avait rapporté en Europe cette loi humaine, qui fut suivie par tous ses disciples. Ces bons abbés lisaient Porphyre, le pythagoricien, qui a écrit un beau livre contre les broches.

Oh, le grand homme ! le divin homme que ce Porphyre ! avec quelle sagesse, quelle force, quel respect tendre pour la Divinité il prouve que nous sommes les alliés et les parents des hommes ; que Dieu nous donna les mêmes organes, les mêmes sentiments, la même mémoire, le même germe inconnu d'entendement qui se développe dans nous jusqu'au point déterminé par les lois éternelles, et que ni les hommes ni nous ne passons jamais ! En effet, ma chère poularde, ne serait-ce pas un outrage à la Divinité de dire que nous avons des sens pour ne point sentir, une cervelle pour ne point penser ? Cette imagination digne, à ce qu'ils disaient, d'un fou nommé Descartes, ne serait-elle pas le comble du ridicule et la vaine excuse de la barbarie ?

Aussi les plus grands philosophes de l'antiquité ne nous mettaient jamais à la broche. Ils s'occupaient à tâcher d'apprendre notre langage, et de découvrir nos propriétés si supérieures à celles de l'espèce humaine. Nous étions en sûreté avec eux comme dans l'âge d'or. Les sages ne tuent point les animaux, dit Porphyre ; il n'y a que les barbares et les prêtres qui les tuent et qui les mangent. Il fit cet admirable livre pour convertir un de ses disciples qui s'était fait chrétien par gourmandise.

LA POULARDE. — Eh bien ! dressa-t-on des autels à ce grand homme qui enseignait la vertu au genre humain, et qui sauvait la vie au genre animal ?

LE CHAPON. — Non, il fut en horreur aux chrétiens qui nous mangent, et qui détestent encore aujourd'hui sa mémoire ; ils disent qu'il était impie, et que ses vertus étaient fausses, attendu qu'il était païen.

LA POULARDE. — Que la gourmandise a d'affreux préjugés ! J'entendais l'autre jour dans cette espèce de grange qui est près de notre poulailler, un homme qui parlait seul devant d'autres hommes qui ne parlaient point ; il s'écriait : « Que Dieu avait fait un pacte avec « nous et avec ces autres animaux appelés « *hommes :* que Dieu leur avait défendu de se « nourrir de notre sang et de notre chair. » Comment peuvent-ils ajouter à cette défense positive la permission de dévorer nos membres bouillis ou rôtis ? Il est impossible, quand ils nous ont coupé le cou, qu'il ne reste beaucoup de sang dans nos veines ; ce sang se mêle nécessairement à notre chair ; ils désobéissent donc visiblement à Dieu en nous mangeant. De plus, n'est-ce pas un sacrilége de tuer et de dévorer des gens avec qui Dieu a fait un pacte ? Ce serait un étrange traité que celui dont la seule clause serait de nous livrer à la mort. Ou notre créateur n'a point fait de pacte avec nous, ou c'est un crime de nous tuer et de nous faire cuire : il n'y a pas de milieu.

LE CHAPON. — Ce n'est pas la seule contradiction qui règne chez ces monstres, nos éternels ennemis. Il y a longtemps qu'on leur reproche qu'ils ne sont d'accord en rien. Ils ne font des lois que pour les violer ; et, ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils les violent en conscience. Ils ont inventé cent subterfuges, cent sophismes pour justifier leurs transgressions. Ils ne se servent de la pensée que pour autoriser leurs injustices, et n'emploient les paroles que pour déguiser leurs pensées. Figure-toi que dans le petit pays

où nous vivons, il est défendu de nous manger deux jours de la semaine; ils trouvent bien moyen d'éluder la loi; d'ailleurs cette loi, qui te paraît favorable, est très-barbare; elle ordonne que ces jours-là on mangera les habitants des eaux : ils vont chercher des victimes au fond des mers et des rivières. Ils dévorent des créatures dont une seule coûte souvent plus de la valeur de cent chapons : ils appellent cela *jeûner*, *se mortifier*. Enfin, je ne crois pas qu'il soit possible d'imaginer une espèce plus ridicule à la fois et plus abominable, plus extravagante et plus sanguinaire.

LA POULARDE. — Hé mon Dieu! ne vois-je pas venir ce vilain marmiton de cuisine avec son grand couteau ?

LE CHAPON. — C'en est fait, ma mie, notre dernière heure est venue; recommandons notre âme à Dieu.

LA POULARDE. — Que ne puis-je donner au scélérat qui me mangera une indigestion qui le fasse crever! Mais les petits se vengent des puissants par de vains souhaits, et les puissants s'en moquent.

LE CHAPON. — Aïe! on me prend par le cou. Pardonnons à nos ennemis.

LA POULARDE. — Je ne puis; on me serre, on m'emporte. Adieu. mon cher chapon.

LE CHAPON. — Adieu, pour toute l'éternité, ma chère poularde.

XXVI

CATÉCHISME DU JARDINIER

Ou Entretien du bacha Tuctan et du jardinier Karpos.

TUCTAN. — Hé bien! mon ami Karpos, tu vends cher tes légumes; mais ils sont bons... De quelle religion es-tu à présent?

KARPOS. — Ma foi, mon bacha, j'aurais bien de la peine à vous le dire. Quand notre petite île de Samos appartenait aux Grecs, je me souviens que l'on me faisait dire que l'*agion pneuma* n'était produit que du *tou patrou;* on me faisait prier Dieu tout droit sur mes deux jambes, les mains croisées : on me défendait de manger du lait en carême. Les Vénitiens sont venus; alors mon curé vénitien m'a fait dire qu'*agion pneuma* venait du *tou patrou* et du *tou viou*, m'a permis de manger du lait, et m'a fait prier Dieu à genoux. Les Grecs sont revenus et ont chassé les Vénitiens, alors il a fallu renoncer au *tou viou* et à la crème. Vous avez enfin chassé les Grecs, et je vous entends crier *Alla illa Alla* de toutes vos forces. Je ne sais plus trop ce que je suis; j'aime Dieu de

tout mon cœur, et je vends mes légumes fort raisonnablement.

TUCTAN. — Tu as là de très-belles figues.

KARPOS. — Mon bacha, elles sont fort à votre service.

TUCTAN. — On dit que tu as aussi une jolie fille.

KARPOS. — Oui, mon bacha ; mais elle n'est pas à votre service.

TUCTAN. — Pourquoi cela, misérable ?

KARPOS. — C'est que je suis un honnête homme ; il m'est permis de vendre mes figues, mais non pas de vendre ma fille.

TUCTAN. — Et par quelle loi ne t'est-il pas permis de vendre ce fruit-là ?

KARPOS. — Par la loi de tous les honnêtes jardiniers ; l'honneur de ma fille n'est point à moi, il est à elle ; ce n'est pas une marchandise.

TUCTAN. — Tu n'es donc pas fidèle à ton bacha ?

KARPOS. — Très-fidèle dans les choses justes, tant que vous serez mon maître.

TUCTAN. — Mais si ton papa grec faisait une conspiration contre moi, et s'il t'ordonnait de la part du *tou patrou* et du *tou viou* d'entrer dans son complot, n'aurais-tu pas la dévotion d'en être ?

KARPOS. — Moi ? point du tout, je m'en donnerais bien de garde.

TUCTAN. — Et pourquoi refuserais-tu d'obéir à ton papa grec dans une occasion si belle ?

KARPOS. — C'est que je vous ai fait serment d'obéissance, et que je sais bien que le *tou patrou* n'ordonne point les conspirations.

TUCTAN. — J'en suis bien aise ; mais, si par malheur tes Grecs reprenaient l'île et me chassaient, me serais-tu fidèle ?

KARPOS. — Eh ! comment alors pourrais-je

vous être fidèle, puisque vous ne seriez plus mon bacha ?

TUCTAN. — Et le serment que tu m'as fait, que deviendrait-il ?

KARPOS. — Il serait comme mes figues, vous n'en tâteriez plus. N'est-il pas vrai (sauf respect) que si vous étiez mort, à l'heure que je vous parle, je ne vous devrais plus rien ?

TUCTAN. — La supposition est incivile, mais la chose est vraie.

KARPOS. — Hé bien ! si vous étiez chassé, c'est comme si vous étiez mort ; car vous auriez un successeur auquel il faudrait que je fisse un autre serment. Pourriez-vous exiger de moi une fidélité qui ne vous servirait à rien ? c'est comme si, ne pouvant manger de mes figues, vous vouliez m'empêcher de les vendre à d'autres.

TUCTAN. — Tu es un raisonneur : tu as donc des principes ?

KARPOS. — Oui, à ma façon : ils sont en petit nombre, mais ils me suffisent ; et si j'en avais davantage, ils m'embarrasseraient.

TUCTAN. — Je serais curieux de savoir tes principes.

KARPOS. — C'est, par exemple, d'être bon mari, bon père, bon voisin, bon sujet, et bon jardinier ; je ne vais pas au delà, et j'espère que Dieu me fera miséricorde.

TUCTAN. — Et crois-tu qu'il me fera miséricorde à moi qui suis le gouverneur de ton île ?

KARPOS. — Et comment voulez-vous que je le sache ? est-ce à moi à deviner comment Dieu en use avec les bachas ? C'est une affaire entre vous et lui ; je ne m'en mêle en aucune sorte. Tout ce que j'imagine, c'est que si vous êtes un aussi honnête bacha que je suis honnête jardinier, Dieu vous traitera fort bien.

TUCTAN. — Par Mahomet ! je suis fort content de cet idolâtre-là. Adieu, mon ami ; Alla vous ait en sa sainte garde !

KARPOS. — Grand merci. Théos ait pitié de vous, mon bacha !

XXVII

OSMIN ET SÉLIM

Sur la Nécessité.

OSMIN. — Ne dites-vous pas que tout est nécessaire ?

SÉLIM. — Si tout n'était pas nécessaire, il s'ensuivrait que Dieu aurait fait des choses inutiles.

OSMIN. — C'est-à-dire qu'il était nécessaire à la nature divine qu'elle fît tout ce qu'elle a fait?

SÉLIM. — Je le crois, ou du moins je le soupçonne. Il y a des gens qui pensent autrement; je ne les entends point; peut-être ont-ils raison. Je crains la dispute sur cette matière.

OSMIN. — C'est aussi d'un autre nécessaire que je veux vous parler.

SÉLIM. — Quoi donc! de ce qui est nécessaire à un honnête homme pour vivre ? du malheur où l'on est réduit quand on manque du nécessaire ?

OSMIN. — Non; car ce qui est nécessaire à l'un ne l'est pas toujours à l'autre; il est nécessaire à un Indien d'avoir du riz, à un Anglais d'avoir de la viande; il faut une fourrure à un Russe, et une étoffe de gaze à un Africain; tel

homme croit que douze chevaux de carosse lui sont nécessaires, tel autre se borne à une paire de souliers, tel autre marche gaiement pieds nus; je veux vous parler de ce qui est nécessaire à tous les hommes.

SÉLIM. — Il me semble que Dieu a donné tout ce qu'il fallait à cette espèce : des yeux pour voir, des pieds pour marcher, une bouche pour manger, un œsophage pour avaler, un estomac pour digérer, une cervelle pour raisonner, des organes pour produire leurs semblables.

OSMIN. — Comment donc arrive-t-il que des hommes naissent privés d'une partie de ces choses nécessaires ?

SÉLIM. — C'est que les lois générales de la nature ont amené des accidents qui ont fait naître des monstruosités; mais en général l'homme est pourvu de tout ce qu'il lui faut pour vivre en société.

OSMIN. — Y a-t-il des notions communes à tous les hommes, qui servent à les faire vivre en société ?

SÉLIM. — Oui. J'ai voyagé avec Paul Lucas, et partout où j'ai passé, j'ai vu qu'on respectait son père et sa mère, qu'on se croyait obligé de tenir sa promesse, qu'on avait de la pitié pour les innocents opprimés, qu'on détestait la persécution, qu'on regardait la liberté de penser comme un droit de la nature, et les ennemis de cette liberté comme les ennemis du genre humain; ceux qui pensent différemment m'ont paru des créatures mal organisées, des monstres comme ceux qui sont nés sans yeux et sans mains.

OSMIN. — Ces choses nécessaires le sont-elles en tous temps et en tous lieux ?

SÉLIM. — Oui; sans cela elles ne seraient pas nécessaires à l'espèce humaine.

OSMIN. — Ainsi une créance qui est nouvelle n'était pas nécessaire à cette espèce ? Les hommes pouvaient très-bien vivre en société et remplir leurs devoirs envers Dieu, avant de croire que Mahomet ait eu de fréquents entretiens avec l'ange Gabriel ?

SÉLIM. — Rien n'est plus évident : il serait ridicule de penser qu'on n'eût pu remplir ses devoirs d'homme avant que Mahomet fût venu au monde ; il n'était point du tout nécessaire à l'espèce humaine de croire à l'*Alcoran :* le monde allait avant Mahomet tout comme il va aujourd'hui. Si le mahométisme avait été nécessaire au monde, il aurait existé en tous lieux ; Dieu, qui nous a donné à tous deux des yeux pour voir son soleil, nous aurait donné à tous une intelligence pour voir la vérité de la religion musulmane. Cette secte n'est donc que comme les lois positives, qui changent selon les temps et selon les lieux, comme les modes, comme les opinions des physiciens qui se succèdent les unes aux autres.

La secte musulmane ne pouvait donc être essentiellement nécessaire à l'homme.

OSMIN. — Mais puisqu'elle existe, Dieu l'a permise ?

SÉLIM. — Oui, comme il permet que le monde soit rempli de sottises, d'erreurs et de calamités. Ce n'est pas à dire que les hommes soient tous essentiellement faits pour être sots et malheureux. Il permet que quelques hommes soient mangés par les serpents ; mais on ne peut pas dire : Dieu a fait l'homme pour être mangé par des serpents.

OSMIN. — Qu'entendez-vous en disant : Dieu permet ? rien peut-il arriver sans ses ordres ? permettre, vouloir et faire, n'est-ce pas pour lui la même chose ?

SÉLIM. — Il permet le crime; mais il ne le fait pas.

OSMIN. — Faire un crime, c'est agir contre la justice divine, c'est désobéir à Dieu. Or, Dieu ne peut désobéir à lui-même, il ne peut commettre de crime; mais il a fait l'homme de façon que l'homme en commet beaucoup : d'où vient cela ?

SÉLIM. — Il y a des gens qui le savent, mais ce n'est pas moi. Tout ce que je sais bien, c'est que l'*Alcoran* est ridicule, quoique de temps en temps il y ait d'assez bonnes choses. Certainement l'*Alcoran* n'était point nécessaire à l'homme; je m'en tiens là : je vois clairement ce qui est faux, et je connais très-peu ce qui est vrai.

OSMIN. — Je croyais que vous m'instruiriez, et vous ne m'apprenez rien.

SÉLIM. — N'est-ce pas beaucoup de connaître les gens qui vous trompent, et les erreurs grossières et dangereuses qu'ils vous débitent ?

OSMIN. — J'aurais à me plaindre d'un médecin qui me ferait une exposition des plantes nuisibles, et qui ne m'en montrerait pas une salutaire.

SÉLIM. — Je ne suis pas médecin, et vous n'êtes point malade; mais il me semble que je vous donnerais une fort bonne recette si je vous disais : Défiez-vous de toutes les inventions des charlatans, adorez Dieu, soyez honnête homme, et croyez que deux et deux font quatre.

XXVIII

DES PAIENS

ET DES SOUS-FERMIERS

Un jour, le cardinal de Fleury, en présentant au roi les fermiers généraux qui venaient de signer un bail : Voilà, dit-il, sire, les quarante colonnes de l'Etat.

Quelques jours après, un sous-fermier, nommé Blaise Rabau (car il y avait alors des sous-fermiers), alla le dimanche au sermon de la paroisse dans sa terre près de Baugency, pour édifier ses vassaux ; le prédicateur avait pris pour texte : « Qui n'écoute pas l'Eglise soit « regardé comme un païen ou comme un pu- « blicain ! »

M. Rabau, accompagné de ses amis, sortit en colère, et emmena sa compagnie, aussi indignée que lui. Le prédicateur du village qui n'y entendait point finesse, alla se présenter à souper chez son seigneur, selon sa coutume : Vous êtes bien insolent, lui dit M. Rabau, de m'insulter en chaire, et de m'appeler *païen !* je vous ferai condamner par la chambre de Valence. Apprenez que si les fermiers sont les colonnes

de l'Etat, j'en suis au moins un chapiteau. Où avez-vous péché, s'il vous plaît, les injures que vous me dites ?

— Monseigneur, répliqua le prédicateur, je vous demande pardon, ce n'est pas ma faute, le texte est de l'Ecriture. — Qu'on la réforme, dit M. Rabau ; je vous en charge, et vous en répondrez à mes commis.

Le prédicateur restait muet et confus. Un énorme receveur des tailles, qui était assis auprès du seigneur, prit alors la parole, et dit : Je ne lis jamais que les édits du roi sur les finances ; je ne sais ce que c'est que païen et publicain ; s'il y a en effet un livre où il soit mal parlé des receveurs des tailles, c'est un livre contre l'Etat et les bonnes mœurs ; j'en parlerai à monsieur l'intendant, qui certainement fera condamner le livre au premier concile. Toute la compagnie parla avec la même énergie.

Quoi ! disait M. Blaise Rabau, je vous paie pour venir prêcher dans ma paroisse, et votre texte me dit des injures ! Quel rapport, s'il vous plaît, entre un païen et un fermier des aides et gabelles ? Ne suis-je pas un homme nécessaire à l'Etat ? La société peut-elle subsister sans qu'il y ait des citoyens chargés du recouvrement des deniers publics ? Ceux qui les percevaient chez les Romains n'étaient-ils pas chevaliers ? non pas chevaliers de Saint-Michel, mais chevaliers avec un gros anneau d'or. Ne formaient-ils pas le second ordre de la république, comme je l'ai ouï dire à un savant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui vient dîner chez moi tous les mardis, et qui s'en va dès qu'il a mangé ? Il ne m'a jamais dit que ces gens-là fussent damnés à Rome. Un fermier général ne peut avoir été mis dans le rang des païens que par des gueux qui n'ont pas de quoi payer, et qui veulent

plaire à la populace. Remarquez que tous ces drôles qui déclament contre les riches n'ont jamais eu de pot au feu, et viennent nous demander à souper. Ne manquez pas de m'apporter votre rétractation par écrit, afin que je la paraphe.

— Monseigneur, lui répliqua le révérend père prédicateur, il me vient une idée : on pourrait accommoder les choses; il est vrai que les publicains sont toujours mis dans l'Ecriture avec les païens, mais vous n'êtes point païen, donc vous n'êtes point publicain.

Blaise Rabau, après avoir rêvé, lui dit : Père, qu'entendez-vous donc par publicain ? Il me semble, dit l'orateur, que publicain vient de public, et qu'il n'y a de damnés que ceux qui lèvent les deniers publics.

A cette fatale réponse, une juste colère transporta toute l'assemblée; on allait jeter le Père par les fenêtres, quand il leur dit : Messieurs, cette sentence éternelle ne vous regarde pas ; encore une fois, vous n'êtes pas publicains. — Comment cela, maraud ? dit M. Rabau, qui ne se possédait plus. — C'est, dit le prédicateur, que les publicains, chez les Grecs et chez les Romains, étaient ceux qui recevaient les deniers du public ; ils en rendaient compte au public ; et c'est pour cela qu'ils étaient excommuniés : mais vous, messieurs, vous percevez les deniers du roi, vous ne rendez point compte au public ; ainsi l'anathème ne peut être pour vous, et vous ne trouverez nulle part que les sous-fermiers du roi soient excommuniés.

— Ah ! mon révérend Père, que vous êtes un galant homme ! s'écria M. Rabau. Mais si vous étiez à Venise, où les trésoriers rendent compte de leur maniement à la république, comment expliqueriez-vous votre texte ?

— Oh ! dit le Père, rien n'est plus aisé ; je ferais voir évidemment que l'anathème n'est prononcé que contre les fermiers d'un royaume : et c'est ainsi que nous expliquons tous les textes.

XXIX

LUCIEN, ÉRASME ET RABELAIS

DANS LES CHAMPS-ÉLYSÉES

Lucien fit, il y a quelque temps, connaissance avec Erasme, malgré sa répugnance pour tout ce qui venait des frontières d'Allemagne. Il ne croyait pas qu'un Grec dût s'abaisser à parler avec un Batave; mais ce Batave lui ayant paru un mort de bonne compagnie, ils eurent ensemble cet entretien :

LUCIEN. — Vous avez donc fait dans un pays barbare le même métier que je faisais dans le pays le plus poli de la terre; vous vous êtes moqué de tout?

ÉRASME. — Hélas! je l'aurais bien voulu; c'eût été une grande consolation pour un pauvre théologien tel que je l'étais; mais je ne pouvais prendre les mêmes libertés que vous avez prises.

LUCIEN. — Cela m'étonne : les hommes aiment assez qu'on leur montre leurs sottises en général, pourvu qu'on ne désigne personne en particulier ; chacun applique alors à son voisin ses propres ridicules, et tous les hommes rient aux

dépens les uns des autres. N'en était-il donc pas de même chez vos contemporains?

ÉRASME. — Il y avait une énorme différence entre les gens ridicules de votre temps et ceux du mien : vous n'aviez affaire qu'à des dieux qu'on jouait sur le théâtre, et à des philosophes qui avaient encore moins de crédit que les dieux; mais, moi, j'étais entouré de fanatiques, et j'avais besoin d'une grande circonspection pour n'être pas brûlé par les uns ou assassiné par les autres.

LUCIEN. — Comment pouviez-vous rire dans cette alternative?

ÉRASME. — Aussi je ne riais guère; et je passai pour être beaucoup plus plaisant que je ne l'étais : on me crut fort gai et fort ingénieux, parce qu'alors tout le monde était triste. On s'occupait profondément d'idées creuses qui rendaient les hommes atrabilaires. Celui qui pensait qu'un corps peut être en deux endroits à la fois était près d'égorger celui qui expliquait la même chose d'une manière différente. Il y avait bien pis; un homme de mon état qui n'eût point pris de parti entre ces deux factions eût passé pour un monstre.

LUCIEN. — Voilà d'étranges hommes que les barbares avec qui vous viviez! De mon temps, les Gètes et les Massagètes étaient plus doux et plus raisonnables. Et quelle était donc votre profession dans l'horrible pays que vous habitiez?

ÉRASME. — J'étais moine hollandais.

LUCIEN. — Moine! quelle est cette profession-là?

ÉRASME. — C'est celle de n'en avoir aucune, de s'engager par un serment inviolable à être inutile au genre humain, à être absurde et esclave, et à vivre aux dépens d'autrui.

LUCIEN. — Voilà un bien vilain métier! Comment avec tant d'esprit aviez-vous pu embrasser

un état qui déshonore la nature humaine ? Passe encore pour vivre aux dépens d'autrui : mais faire vœu de n'avoir pas le sens commun et de perdre sa liberté !

ÉRASME. — C'est qu'étant fort jeune, et n'ayant ni parents ni amis, je me laissai séduire par des gueux qui cherchaient à augmenter le nombre de leurs semblables.

LUCIEN. — Quoi ! il y avait beaucoup d'hommes de cette espèce ?

ÉRASME. — Ils étaient en Europe environ six à sept cent mille.

LUCIEN. — Juste ciel ! le monde est donc devenu bien sot et bien barbare depuis que je l'ai quitté ! Horace l'avait bien dit, que tout irait en empirant : *Progeniem vitiosiorem.*

ÉRASME. — Ce qui me console, c'est que tous les hommes, dans le siècle où j'ai vécu, étaient montés au dernier échelon de la folie ; il faudra bien qu'ils en descendent, et qu'il y en ait quelques-uns parmi eux qui retrouvent enfin un peu de raison.

LUCIEN. — C'est de quoi je doute fort. Dites-moi, je vous prie, quelles étaient les principales folies de votre temps.

ÉRASME. — Tenez, en voici une liste que je porte toujours avec moi ; lisez.

LUCIEN. — Elle est bien longue.

(Lucien lit et éclate de rire ; Rabelais survient.)

RABELAIS. — Messieurs, quand on rit, je ne suis pas de trop ; de quoi s'agit-il ?

LUCIEN et ÉRASME. — D'extravagances.

RABELAIS. — Ah ! je suis votre homme.

LUCIEN, *à Erasme.* — Quel est cet original ?

ÉRASME. — C'est un homme qui a été plus hardi que moi et plus plaisant ; mais il n'était que prêtre, et pouvait prendre plus de liberté que moi qui étais moine.

LUCIEN, *à Rabelais.* — Avais-tu fait, comme Erasme, vœu de vivre aux dépens d'autrui?

RABELAIS. — Doublement : car j'étais prêtre et médecin. J'étais né fort sage, je devins aussi savant qu'Erasme; et voyant que la sagesse et la science ne menaient communément qu'à l'hôpital ou au gibet; voyant même que ce demi-plaisant d'Erasme était quelquefois persécuté, je m'avisai d'être plus fou que tous mes compatriotes ensemble; je composai un gros livre de contes à dormir debout, rempli d'ordures, dans lequel je tournai en ridicule toutes les superstitions, toutes les cérémonies, tout ce qu'on révérait dans mon pays, toutes les conditions, depuis celle de roi et de grand pontife jusqu'à celle de docteur en théologie, qui est la dernière de toutes : je dédiai mon livre à un cardinal, et je fis rire jusqu'à ceux qui me méprisaient.

LUCIEN. — Qu'est-ce qu'un cardinal, Erasme?

ÉRASME. — C'est un prêtre vêtu de rouge, à qui on donne cent mille écus de rente pour ne rien faire du tout.

LUCIEN. — Vous m'avouerez du moins que ces cardinaux-là étaient raisonnables. Il faut bien que tous vos concitoyens ne fussent pas si fous que vous le dites.

ÉRASME. — Que M. Rabelais me permette de prendre la parole. Les cardinaux avaient une autre espèce de folie, c'était celle de dominer; et comme il est plus aisé de subjuguer des sots que des gens d'esprit, ils voulurent assommer la raison qui commençait à lever la tête. M. Rabelais, que vous voyez, imita le premier Brutus, qui contrefit l'insensé pour échapper à la défiance et à la tyrannie des Tarquins.

LUCIEN. — Tout ce que vous me dites me confirme dans l'opinion qu'il valait mieux vivre dans mon siècle que dans le vôtre. Ces

cardinaux dont vous me parlez étaient donc les maîtres du monde entier, puisqu'ils commandaient aux fous?

RABELAIS. — Non; il y avait un vieux fou au-dessus d'eux.

LUCIEN. — Comment s'appelait-il?

RABELAIS. — Un *papegaut*. La folie de cet homme consistait à se dire infaillible, et à se croire le maître des rois; et il l'avait tant dit, tant répété, tant fait crier par les moines, qu'à la fin presque toute l'Europe en fut persuadée.

LUCIEN. — Ah! que vous l'emportez sur nous en démence! Les fables de Jupiter, de Neptune et de Pluton, dont je me suis tant moqué, étaient des choses respectables en comparaison des sottises dont votre monde a été infatué. Je ne saurais comprendre comment vous avez pu parvenir à tourner en ridicule avec sécurité des gens qui devaient craindre le ridicule encore plus qu'une conspiration. Car enfin on ne se moque pas de ses maîtres impunément : et j'ai été assez sage pour ne pas dire un seul mot des empereurs romains. Quoi! votre nation adorait un papegaut! Vous donniez à ce papegaut tous les ridicules imaginables, et votre nation le souffrait! Elle était donc bien patiente?

RABELAIS. — Il faut que je vous apprenne ce que c'était que ma nation. C'était un composé d'ignorance, de superstition, de bêtise, de cruauté et de plaisanterie. On commença par faire pendre et par faire cuire tous ceux qui parlaient sérieusement contre les papegauts et les cardinaux. Le pays des Welches, dont je suis natif, nagea dans le sang; mais, dès que ces exécutions étaient faites, la nation se mettait à danser, à chanter, à faire l'amour, à boire et à rire. Je pris mes compatriotes par leur faible; je parlai de boire, je dis des ordures, et avec ce secret tout me fut permis. Les gens d'esprit

y entendirent finesse, et m'en surent gré; les gens grossiers ne virent que les ordures, et les savourèrent : tout le monde m'aima, loin de me persécuter.

LUCIEN. — Vous me donnez une grande envie de voir votre livre. N'en auriez-vous point un exemplaire dans votre poche? Et vous, Erasme, pourriez-vous aussi me prêter vos facéties?

(Ici Érasme et Rabelais donnent leurs ouvrages à Lucien, qui en lit quelques morceaux, et, pendant qu'il lit, ces deux philosophes s'entretiennent.)

RABELAIS, *à Erasme.* — J'ai lu vos écrits, et vous n'avez pas lu les miens, parce que je suis venu un peu après vous. Vous avez peut-être été trop réservé dans vos railleries, et moi trop hardi dans les miennes; mais à présent nous pensons tous deux de même. Pour moi, je ris quand je vois un docteur arriver dans ce pays-ci.

ÉRASME. — Et moi je le plains; je dis : Voilà un malheureux qui s'est fatigué toute sa vie à se tromper, et qui ne gagne rien ici à sortir d'erreur.

RABELAIS. — Comment donc! n'est-ce rien d'être détrompé?

ÉRASME. — C'est peu de chose quand on ne peut plus détromper les autres. Le grand plaisir est de montrer le chemin à ses amis qui s'égarent, et les morts ne demandent leur chemin à personne.

Erasme et Rabelais raisonnèrent assez longtemps. Lucien revint après avoir lu le chapitre des *Torcheculs* et quelques pages de l'*Eloge de la folie*. Ensuite ayant rencontré le docteur Swift, ils allèrent tous quatre souper ensemble.

XXX

LES ANCIENS ET LES MODERNES

Ou la Toilette de Madame de Pompadour.

Mme DE POMPADOUR. — Quelle est donc cette dame au nez aquilin, aux grands yeux noirs, à la taille si haute et si noble, à la mine si fière et en même temps si coquette, qui entre à ma toilette sans se faire annoncer, et qui fait la révérence en religieuse?

TULLIA. — Je suis Tullia, née à Rome, il y a environ dix-huit cents ans; je fais la révérence à la romaine, et non à la française; je suis venue je ne sais d'où pour voir votre pays, votre personne et votre toilette.

Mme DE POMPADOUR. — Ah! madame, faites-moi l'honneur de vous asseoir. Un fauteuil à madame Tullia.

TULLIA. — Qui? moi, madame, que je m'asseye sur cette espèce de petit trône incommode, pour que mes jambes pendent à terre, et deviennent toutes rouges!

Mme DE POMPADOUR. — Comment vous asseyez-vous donc, madame?

TULLIA. — Sur un bon lit, madame.

Mme DE POMPADOUR. — Ah! j'entends, vous voulez dire sur un bon canapé. En voilà un sur lequel vous pouvez vous étendre fort à votre aise.

TULLIA. — J'aime à voir que les Françaises sont aussi bien meublées que nous.

Mme DE POMPADOUR. — Ah! ah! madame, vous n'avez point de bas, vos jambes sont nues; vraiment elles sont ornées d'un ruban fort joli, en forme de brodequin.

TULLIA. — Nous ne connaissions point les bas; c'est une invention agréable et commode que je préfère à nos brodequins.

Mme DE POMPADOUR. — Dieu me pardonne! madame, je crois que vous n'avez point de chemise?

TULLIA. — Non, madame, nous n'en portions point de notre temps.

Mme DE POMPADOUR. — Et dans quel temps viviez-vous, madame?

TULLIA. — Du temps de Sylla, de Pompée, de César, de Caton, de Catilina, de Cicéron, dont j'ai l'honneur d'être la fille; de ce Cicéron qu'un de vos protégés a fait parler en vers barbares. J'allai hier à la Comédie de Paris; on y jouait *Catilina* et tous les personnages de mon temps; je n'en reconnus pas un. Mon père m'exhortait à faire des avances à Catilina, je fus bien surprise. Mais, madame, il me semble que vous avez là de beaux miroirs, votre chambre en est pleine. Nos miroirs n'étaient pas la sixième partie des vôtres. Sont-ils d'acier?

Mme DE POMPADOUR. — Non, madame, ils sont faits avec du sable, et rien n'est si commun parmi nous.

TULLIA. — Voilà un bel art; j'avoue que cet art nous manquait. Ah! le joli tableau que vous avez là!

Mme DE POMPADOUR. — Ce n'est point un tableau, c'est une estampe, cela n'est fait qu'avec du noir de fumée; on en tire cent copies en un jour, et ce secret éternise les tableaux que le temps consume.

TULLIA. — Ce secret est admirable; nos Romains n'ont jamais eu rien de pareil.

UN SAVANT, *qui assistait à la toilette, prit alors la parole et dit à Tullia, en tirant un livre de sa poche* : — Vous serez bien plus étonnée, madame, quand vous saurez que ce livre n'est point écrit à la main, qu'il est imprimé à peu près comme ces estampes, et que cette invention éternise aussi les ouvrages de l'esprit.

Le savant présenta son livre à Tullia; c'était un recueil de vers pour madame la marquise; Tullia en lut une page, admira les caractères, et dit à l'auteur :

TULLIA. — Monsieur, l'impression est une belle chose; et si elle peut immortaliser de pareils vers, cela me paraît le plus grand effort de l'art. Mais n'auriez-vous pas du moins employé cette invention à imprimer les ouvrages de mon père.

LE SAVANT. — Oui, madame; mais on ne les lit plus. J'en suis fâché pour monsieur votre père; mais aujourd'hui nous ne connaissons guère que son nom.

Alors on apporta du chocolat, du thé, du café, des glaces. Tullia fut étonnée de voir en été de la crème et des groseilles gelées. On lui dit que ces boissons figées avaient été composées en six minutes par le moyen du salpêtre dont on les avait entourées, et que c'était avec du mouvement qu'on avait produit cette fixation et ce froid glaçant. Elle demeura interdite d'admiration. La noirceur du chocolat et du café lui inspira quelque dégoût; elle demanda comment ces liqueurs étaient extraites des plantes du pays. Un duc et pair qui se trouva là lui répondit :

— Les fruits dont ces boissons sont composées

viennent d'un autre monde, et du fond de l'Arabie.

TULLIA. — Pour l'Arabie, je la connais, mais je n'avais jamais entendu parler de ce que vous appelez café; et pour l'autre monde, je ne connais que celui d'où je viens; je vous assure qu'il n'y a point de chocolat dans ce monde-là.

M. LE DUC. — Le monde dont on vous parle, madame, est un continent nommé l'Amérique, presque aussi grand que l'Asie, l'Europe et l'Afrique ensemble, et dont on a des nouvelles beaucoup plus certaines que de celui d'où vous venez.

TULLIA. — Comment! nous qui nous appelions les *maîtres de l'univers*, nous n'en aurions donc possédé que la moitié! cela est humiliant.

LE SAVANT, *piqué de ce que Mme Tullia avait trouvé ses vers mauvais, lui répliqua brusquement.* — Vos Romains, qui se vantaient d'être les maîtres de l'univers, n'en avaient pas conquis la vingtième partie. Nous avons à présent au bout de l'Europe un empire qui est plus vaste lui seul que l'empire romain, encore est-il gouverné par une femme, qui a plus d'esprit que vous, qui est plus belle que vous, et qui porte des chemises. Si elle lisait mes vers, je suis sûr qu'elle les trouverait fort bons.

Madame la marquise fit taire le savant, qui manquait de respect à une dame romaine, à la fille de Cicéron. Monsieur le duc expliqua comment on avait découvert l'Amérique: et, tirant sa montre, à laquelle pendait galamment une petite boussole, il lui fit voir que c'était avec une aiguille qu'on était arrivé dans un autre hémisphère. La surprise de la Romaine redoublait à chaque mot qu'on lui disait et à chaque chose qu'elle voyait; elle s'écria enfin :

TULLIA. — Je commence à craindre que les modernes ne l'emportent sur les anciens; j'étais venue pour m'en éclaircir, et je sens que je vais rapporter de tristes nouvelles à mon père.

Voici ce que lui répondit M. LE DUC :

— Consolez-vous, madame ; nul homme n'approche parmi nous de votre illustre père, pas même l'auteur de la *Gazette ecclésiastique*, ou celui du *Journal chrétien:* nul homme n'approche de César, avec qui vous avez vécu, ni de vos Scipions qui l'avaient précédé. Il se peut que la nature forme aujourd'hui, comme autrefois, de ces âmes sublimes; mais ce sont de beaux germes qui ne viennent point à maturité dans un mauvais terrain.

Il n'en est pas de même des arts et des sciences; le temps et d'heureux hasards les ont perfectionnés. Il nous est plus aisé, par exemple, d'avoir des Sophocles et des Euripides que des personnages semblables à monsieur votre père, parce que nous avons des théâtres, et que nous ne pouvons avoir de tribune aux harangues. Vous avez sifflé la tragédie de *Catilina:* mais quand vous verrez jouer *Phèdre*, vous conviendrez peut-être que le rôle de Phèdre, dans Racine, est prodigieusement supérieur au modèle que vous connaissez dans Euripide. J'espère que vous conviendrez que notre Molière l'emporte sur votre Térence. J'aurai l'honneur, si vous le permettez, de vous donner la main à l'Opéra, et vous serez étonnée d'entendre chanter en parties. C'est encore là un art qui vous était inconnu.

Voici, madame, une petite lunette ; ayez la bonté d'appliquer votre œil à ce verre, et regardez cette maison qui est à une lieue.

TULLIA. — Par les dieux immortels ! cette maison est au bout de ma lunette, et beaucoup plus grande qu'elle ne paraissait.

M. LE DUC. — Hé bien ! madame, c'est avec ce joujou que nous avons vu de nouveaux cieux, comme c'est avec une aiguille que nous avons connu un nouvel hémisphère. Voyez-vous cet

autre instrument verni dans lequel il y a un petit tuyau de verre proprement enchâssé ? c'est cette bagatelle qui nous a fait découvrir la quantité juste de la pesanteur de l'air.

Enfin, après bien des tâtonnements, il est venu un homme qui a découvert le premier ressort de la nature, la cause de la pesanteur, et qui a démontré que les astres pèsent sur la terre, et la terre sur les astres. Il a parfilé la lumière du soleil, comme nos dames parfilent une étoffe d'or.

TULLIA. — Qu'est-ce que parfiler, monsieur ?

M. LE DUC. — Madame, l'équivalent de ce mot ne se trouve pas dans les Oraisons de Cicéron. C'est effiler une étoffe, la détisser fil à fil, et en séparer l'or ; c'est ce que Newton a fait des rayons du soleil : les astres lui ont été soumis, et un nommé Locke en a fait autant de l'entendement humain.

TULLIA. — Vous en savez beaucoup pour un duc et pair ; vous me paraissez plus savant que ce savant qui veut que je trouve ses vers bons, et vous êtes beaucoup plus poli que lui.

M. LE DUC. — Madame, c'est que j'ai été mieux élevé ; mais, pour ma science, elle est très-commune ; les jeunes gens, en sortant des écoles, en savent plus que tous vos philosophes de l'antiquité. C'est dommage seulement que nous ayons, dans notre Europe, substitué une demi-douzaine de jargons très-imparfaits à la belle langue latine dont votre père fit un si admirable usage ; mais avec des instruments grossiers nous n'avons pas laissé de faire de très-bons ouvrages, même dans les belles-lettres.

TULLIA. — Il faut que les nations qui ont succédé à l'empire romain aient toujours vécu dans une paix profonde, et qu'il y ait eu une suite continue de grands hommes depuis mon père jusqu'à vous, pour qu'on ait pu inventer tant

d'arts nouveaux, et que l'on soit parvenu à connaître si bien le ciel et la terre ?

M. LE DUC. — Point du tout, madame; nous sommes des Barbares qui sommes venus presque tous de la Scythie détruire votre empire, et les arts, et les sciences. Nous avons vécu sept à huit cents ans comme des sauvages; et, pour comble de barbarie, nous avons été inondés d'une espèce d'hommes, nommés les *moines*, qui ont abruti, dans l'Europe, le genre humain que vous aviez éclairé et subjugué. Ce qui vous étonnera, c'est que, dans les derniers siècles de cette barbarie, c'est parmi ces moines mêmes, parmi ces ennemis de la raison, que la nature a suscité des hommes utiles. Les uns ont inventé l'art de secourir la vue affaiblie par l'âge; les autres ont pétri du salpêtre avec du charbon, et cela nous a valu des instruments de guerre avec lesquels nous aurions exterminé les Scipions, Alexandre, et César, et la phalange macédonienne, et toutes vos légions : ce n'est pas que nous soyons plus grands capitaines que les Scipions, les Alexandre, et les César ; mais c'est que nous avons de meilleures armes.

TULLIA. — Je vois toujours en vous la politesse d'un grand seigneur avec l'érudition d'un homme d'État; vous auriez été digne d'être sénateur romain.

M. LE DUC. — Ah ! madame, vous êtes bien plus digne d'être à la tête de notre cour.

Mme DE POMPADOUR. — Madame aurait été trop dangereuse pour moi.

TULLIA. — Consultez vos beaux miroirs faits avec du sable, et vous verrez que vous n'aurez rien à craindre. Hé bien ! monsieur, vous disiez donc le plus poliment du monde que vous en savez beaucoup plus que nous ?

M. LE DUC. — Je disais, madame, que les derniers siècles sont toujours plus instruits que les

premiers, à moins qu'il n'y ait eu quelque révolution générale qui ait absolument détruit tous les monuments de l'antiquité. Nous avons eu des révolutions horribles, mais passagères; et dans ces orages on a été assez heureux pour conserver les ouvrages de votre père, et ceux de quelques autres grands hommes; ainsi le feu sacré n'a jamais été totalement éteint, et il a produit à la fin une lumière presque universelle. Nous sifflons les scolastiques barbares qui ont régné longtemps parmi nous; mais nous respectons Cicéron et tous les anciens qui nous ont appris à penser. Si nous avons d'autres lois de physique que celles de votre temps, nous n'avons point d'autre règle d'éloquence; et voilà peut-être de quoi terminer la querelle entre les anciens et les modernes.

Toute la compagnie fut de l'avis de monsieur le duc. On alla ensuite à l'opéra de *Castor et Pollux*. Tullia fut très-contente des paroles et de la musique, *quoi qu'on dîe*. Elle avoua qu'un tel spectacle valait mieux qu'un combat de gladiateurs.

XXXI

FEMMES, SOYEZ SOUMISES

A VOS MARIS

Ou l'abbé de Châteauneuf et la maréchale de Grancey.

L'ABBÉ de Châteauneuf me contait un jour que madame la maréchale de Grancey était ort impérieuse; elle avait, d'ailleurs, de très-grandes qualités. Sa plus grande fierté consis-ait à se respecter soi-même, à ne rien faire lont elle pût rougir en secret; elle ne s'abaissa amais à dire un mensonge : elle aimait mieux vouer une vérité dangereuse que d'user d'une lissimulation utile; elle disait que la dissimula-ion marque toujours de la timidité. Mille actions généreuses signalèrent sa vie; mais quand on 'en louait, elle se croyait méprisée, elle disait : « Vous pensez donc que ces actions m'ont coû-é des efforts? » Ses amants l'adoraient, ses mis la chérissaient, et son mari la respectait.

Elle passa quarante années dans cette dissipa-ion et dans ce cercle d'amusements qui occupent érieusement les femmes, n'ayant jamais rien u que les lettres qu'on lui écrivait, n'ayant

jamais mis dans sa tête que les nouvelles du jour, les ridicules de son prochain, et les intérêts de son cœur. Enfin, quand elle se vit à cet âge où l'on dit que les belles femmes qui ont de l'esprit passent d'un trône à l'autre, elle voulut lire. Elle commença par les tragédies de Racine, et fut étonnée de sentir, en les lisant, encore plus de plaisir qu'elle n'en avait éprouvé à la représentation : le bon goût qui se déployait en elle lui faisait discerner que cet homme ne disait jamais que des choses vraies et intéressantes; qu'elles étaient toutes à leur place; qu'il était simple et noble, sans déclamation, sans rien de forcé, sans courir après l'esprit; que ses intrigues, ainsi que ses pensées, étaient toutes fondées sur la nature : elle retrouvait dans cette lecture l'histoire de ses sentiments et le tableau de sa vie.

On lui fit lire Montaigne : elle fut charmée d'un homme qui faisait conversation avec elle, et qui doutait de tout. On lui donna ensuite les Grands Hommes de Plutarque : elle demanda pourquoi il n'avait pas écrit l'histoire des grandes femmes.

L'abbé de Châteauneuf la rencontra un jour toute rouge de colère. Qu'avez-vous donc, madame ? lui dit-il. J'ai ouvert par hasard, répondit-elle, un livre qui traînait dans mon cabinet ; c'est, je crois, quelque recueil de lettres; j'y ai vu ces paroles : *Femmes, soyez soumises à vos maris ;* j'ai jeté le livre.

Comment, madame ! savez-vous bien que ce sont les *Epîtres* de saint Paul ?

Il ne m'importe de qui elles sont : l'auteur est très-impoli. Jamais M. le maréchal ne m'a écrit dans ce style; je suis persuadée que votre saint Paul était un homme très-difficile à vivre : était-il marié ?

Oui, madame.

Il fallait que sa femme fût une bien bonne créature : si j'avais été femme d'un pareil homme, je lui aurais fait voir du pays. *Soyez soumises à vos maris!* Encore s'il s'était contenté de dire : *Soyez douces, complaisantes, attentives, économes*, je dirais : Voilà un homme qui sait vivre : et pourquoi soumises, s'il vous plaît? Quand j'épousai M. de Grancey, nous nous promîmes d'être fidèles : je n'ai pas trop gardé ma parole, ni lui la sienne; mais ni lui ni moi ne promîmes d'obéir. Sommes-nous donc des esclaves? N'est-ce pas assez qu'un homme, après m'avoir épousée, ait le droit de me donner une maladie de neuf mois, qui quelquefois est mortelle? N'est-ce pas assez que je mette au jour, avec de très-grandes douleurs, un enfant qui pourra me plaider quand il sera majeur? Ne suffit-il pas que je sois sujette tous les mois à des incommodités très-désagréables pour une femme de qualité, et que, pour comble, la suppression d'une de ces douze maladies par an soit capable de me donner la mort, sans qu'on vienne me dire encore : *Obéissez?*

Certainement la nature ne l'a pas dit; elle nous a fait des organes différents de ceux des hommes; mais en nous rendant nécessaires les uns aux autres, elle n'a pas prétendu que l'union formât un esclavage. Je me souviens bien que Molière a dit :

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Mais voilà une plaisante raison pour que j'aie un maître! Quoi! parce qu'un homme a le menton couvert d'un vilain poil rude, qu'il est obligé de tondre de fort près, et que mon menton est né rasé, il faudra que je lui obéisse très-humblement? Je sais bien qu'en général les hommes ont les muscles plus forts que les nôtres, et qu'ils peuvent donner un coup de

poing mieux appliqué : j'ai bien peur que ce ne soit là l'origine de leur supériorité.

Ils prétendent avoir aussi la tête mieux organisée, et, en conséquence, ils se vantent d'être plus capables de gouverner ; mais je leur montrerai des reines qui valent bien des rois. On me parlait, ces jours passés, d'une princesse allemande qui se lève à cinq heures du matin pour travailler à rendre ses sujets heureux, qui dirige toutes les affaires, répond à toutes les lettres, encourage tous les arts, et qui répand autant de bienfaits qu'elle a de lumières. Son courage égale ses connaissances; aussi n'a-t-elle pas été élevée dans un couvent par des imbéciles qui nous apprennent ce qu'il faut ignorer et qui nous laissent ignorer ce qu'il faut apprendre. Pour moi, si j'avais un État à gouverner, je me sens capable d'oser suivre ce modèle.

L'abbé de Châteauneuf, qui était fort poli, n'eut garde de contredire madame la maréchale.

A propos, dit-elle, est-il vrai que Mahomet avait pour nous tant de mépris, qu'il prétendait que nous n'étions pas dignes d'entrer en paradis, et que nous ne serions admises qu'à l'entrée ? En ce cas, dit l'abbé, les hommes se tiendront toujours à la porte ; mais consolez-vous, il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on dit ici de la religion mahométane. Nos moines ignorants et méchants nous ont bien trompés, comme le dit mon frère, qui a été douze ans ambassadeur à la Porte.

Quoi ! il n'est pas vrai, monsieur, que Mahomet ait inventé la pluralité des femmes, pour mieux s'attacher les hommes ? Il n'est pas vrai que nous soyons esclaves en Turquie, et qu'il nous soit défendu de prier Dieu dans une mosquée ? Pas un mot de tout cela, madame ; Mahomet, loin d'avoir imaginé la polygamie, l'a réprimée et restreinte. Le sage Salomon

possédait sept cents épouses. Mahomet a réduit ce nombre à quatre seulement. Mesdames iront en paradis tout comme messieurs, et sans doute on y fera l'amour, mais d'une autre manière qu'on ne le fait ici; car vous sentez bien que nous ne connaissons l'amour dans ce monde que très-imparfaitement.

Hélas! vous avez raison, dit la maréchale : l'homme est bien peu de chose.

Mais, dites-moi, votre Mahomet a-t-il ordonné que les femmes fussent soumises à leurs maris?

Non, madame, cela ne se trouve point dans l'*Alcoran*.

Pourquoi donc sont-elles esclaves en Turquie?

Elles ne sont point esclaves, elles ont leurs biens, elles peuvent tester, elles peuvent demander un divorce dans l'occasion; elles vont à la mosquée à leurs heures, et à leurs rendez-vous à d'autres heures; on les voit dans les rues avec leurs voiles sur le nez, comme vous aviez votre masque il y a quelques années. Il est vrai qu'elles ne paraissent ni à l'Opéra ni à la Comédie, mais c'est parce qu'il n'y en a point. Doutez-vous que si jamais dans Constantinople, qui est la patrie d'Orphée, il y avait un Opéra, les dames turques ne remplissent les premières loges?

Femmes, soyez soumises à vos maris! disait toujours la maréchale entre ses dents. Ce Paul était bien brutal.

Il était un peu dur, repartit l'abbé, et il aimait fort à être le maître : il traita du haut en bas saint Pierre qui était un assez bon homme. D'ailleurs, il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce qu'il dit. On lui reproche d'avoir eu beaucoup de penchant pour le jansénisme. Je me doutais bien que c'était un hérétique, dit la maréchale, et elle se remit à sa toilette.

XXXII

LE PAPISTE ET LE TRÉSORIER

LE PAPISTE. — Monseigneur a dans sa principauté des luthériens, des calvinistes, des quakers, des anabaptistes, et même des Juifs ; et vous voudriez encore qu'il admit des unitaires !

LE TRÉSORIER. — Si ces unitaires vous apportent de l'industrie et de l'argent, quel mal nous feront-ils ? vous n'en serez que mieux payé de vos gages.

LE PAPISTE. — J'avoue que la soustraction de mes gages me serait plus douloureuse que l'admission de ces messieurs ; mais enfin ils ne croient pas que Jésus-Christ soit fils de Dieu.

LE TRÉSORIER. — Que vous importe, pourvu qu'il vous soit permis de le croire, et que vous soyez bien nourri, bien vêtu, bien logé ? Les Juifs sont bien loin de croire qu'il soit fils de Dieu, et cependant vous êtes fort aise de trouver ici des Juifs sur qui vous placez votre argent à six pour cent. Saint Paul lui-même n'a jamais parlé de la divinité de Jesus-Christ ; il l'appelle franchement *un homme :* La mort, dit-il, est entrée dans le monde par le péché d'un seul

homme... Le don de Dieu s'est répandu par la grâce d'un seul *homme*, qui est Jésus. Et ailleurs : Vous êtes à Jésus et Jésus est à Dieu. Tous vos premiers Pères de l'Eglise ont pensé comme saint Paul : il est évident que pendant trois cents ans Jésus s'est contenté de son humanité ; figurez-vous que vous êtes un chrétien des trois premiers siècles.

LE PAPISTE. — Mais, monsieur, ils ne croient point à l'éternité des peines.

LE TRÉSORIER. — Ni moi non plus : soyez damné à jamais si vous voulez ; pour moi, je ne compte point du tout l'être.

LE PAPISTE. — Ah ! monsieur, il est bien dur de ne pouvoir damner à son plaisir tous les hérétiques de ce monde ! Mais la rage qu'ont les unitaires de rendre un jour les âmes heureuses n'est pas ma seule peine. Vous savez que ces monstres-là ne croient pas plus à la résurrection des corps que les saducéens ; ils disent que nous sommes tous anthropophages. que les particules qui composaient votre grand-père et votre bisaïeul, ayant été nécessairement dispersées dans l'atmosphère, sont devenues carottes et asperges, et qu'il est impossible que vous n'ayez mangé quelques petits morceaux de vos ancêtres.

LE TRÉSORIER. — Soit : mes petits-enfants en feront autant de moi, ce ne sera qu'un rendu ; il en arrivera autant aux papistes. Ce n'est pas une raison pour qu'on vous chasse des Etats de monseigneur, ce n'est pas une raison non plus pour qu'il en chasse les unitaires. Ressuscitez comme vous le pourrez ; il m'importe fort peu que les unitaires ressuscitent ou non, pourvu qu'ils nous soient utiles pendant leur vie.

LE PAPISTE. — Et que direz-vous, monsieur, du péché originel qu'ils nient effrontément ? N'êtes-vous pas tout scandalisé quand ils assurent que le *Pentateuque* n'en dit pas un mot ;

que l'évêque d'Hippone, saint Augustin, est le premier qui ait enseigné positivement ce dogme, quoiqu'il soit évidemment indiqué par saint Paul ?

LE TRÉSORIER. — Ma foi, si le *Pentateuque* n'en a point parlé, ce n'est pas ma faute ; pourquoi n'ajoutiez-vous pas un petit mot du péché originel dans l'Ancien Testament, comme vous y avez, dit-on, ajouté tant d'autres choses ? Je n'entends rien à ces subtilités. Mon métier est de vous payer régulièrement vos gages quand j'ai de l'argent.

XXXIII

ANDRÉ DESTOUCHES A SIAM

André Destouches était un musicien très-agréable dans le beau siècle de Louis XIV, avant que la musique eût été perfectionnée par Rameau, et gâtée par ceux qui préfèrent la difficulté surmontée au naturel et aux grâces.

Avant d'avoir exercé ses talents, il avait été mousquetaire; et avant d'être mousquetaire, il fit, en 1688, le voyage de Siam avec le jésuite Tachard, qui lui donna beaucoup de marques particulières de tendresse pour avoir un amusement sur le vaisseau; et Destouches parla toujours avec admiration du P. Tachard le reste de sa vie.

Il fit connaissance, à Siam, avec un premier commis du barcalon; ce premier commis s'appelait Croutef : et il mit par écrit la plupart des questions qu'il avait faites à Croutef, avec les réponses de ce Siamois. Les voici telles qu'on les a trouvées dans ses papiers.

ANDRÉ DESTOUCHES. — Combien avez-vous de soldats?

CROUTEF. — Quatre-vingt mille fort médiocrement payés.

ANDRÉ DESTOUCHES. — Et de talapoins?

CROUTEF. — Cent vingt mille, tous fainéants et très-riches. Il est vrai que, dans la dernière guerre, nous avons été bien battus; mais, en récompense, nos talapoins ont fait très-grande chère, bâti de belles maisons, et entretenu de très-jolies filles.

ANDRÉ DESTOUCHES. — Il n'y a rien de plus sage et de mieux avisé. Et vos finances, en quel état sont-elles?

CROUTEF. — En fort mauvais état. Nous avons pourtant quatre-vingt-dix mille hommes employés à les faire fleurir; et, s'ils n'en ont pu venir à bout, ce n'est pas leur faute, car il n'y a aucun d'eux qui ne prenne honnêtement tout ce qu'il peut prendre, et qui ne dépouille les cultivateurs pour le bien de l'Etat.

ANDRÉ DESTOUCHES. — Bravo! Et votre jurisprudence, est-elle aussi parfaite que tout le reste de votre administration?

CROUTEF. — Elle est bien supérieure; nous n'avons point de lois, mais nous avons cinq ou six mille volumes sur les lois. Nous nous conduisons d'ordinaire par des coutumes; car on sait qu'une coutume, ayant été établie au hasard, est toujours ce qu'il y a de plus sage. Et de plus, chaque coutume ayant nécessairement changé dans chaque province, comme les habillements et les coiffures, les juges peuvent choisir à leur gré l'usage qui était en vogue il y a quatre siècles, ou celui qui régnait l'année passée: c'est une variété de législation que nos voisins ne cessent d'admirer; c'est une fortune assurée pour les praticiens, une ressource pour tous les plaideurs de mauvaise foi, et un agrément infini pour les juges, qui peuvent, en sûreté de conscience, décider les causes sans les entendre.

ANDRÉ DESTOUCHES. — Mais pour le criminel, vous avez au moins des lois constantes?

CROUTEF. — Dieu nous en préserve! nous pouvons condamner au bannissement, aux galères, à la potence, ou renvoyer hors de cour, selon que la fantaisie nous en prend. Nous nous plaignons quelquefois du pouvoir arbitraire de M. le barcalon; mais nous voulons que tous nos jugements soient arbitraires.

ANDRÉ DESTOUCHES. — Cela est juste. Et de la question, en usez-vous?

CROUTEF. — C'est notre plus grand plaisir; nous avons trouvé que c'est un secret infaillible pour sauver un coupable qui a les muscles vigoureux, les jarrets forts et souples, les bras nerveux et les reins doubles; et nous rouons gaiement tous les innocents à qui la nature a donné des organes faibles. Voici comme nous nous y prenons avec une sagesse et une prudence merveilleuses. Comme il y a des demi-preuves, c'est-à-dire des demi-vérités, il est clair qu'il y a des demi-innocents et des demi-coupables. Nous commençons donc par leur donner une demi-mort, après quoi nous allons déjeuner; ensuite, vient la mort tout entière, ce qui donne dans le monde une grande considération qui est le revenu du prix de nos charges.

ANDRÉ DESTOUCHES. — Rien n'est plus prudent et plus humain, il faut en convenir. Apprenez-moi ce que deviennent les biens des condamnés?

CROUTEF. — Les enfants en sont privés : car vous savez que rien n'est plus équitable que de punir tous les descendants d'une faute de leur père.

ANDRÉ DESTOUCHES. — Oui, il y a longtemps que j'ai entendu parler de cette jurisprudence.

CROUTEF. — Les peuples de Lao, nos voisins, n'admettent ni la question, ni les peines arbitraires, ni les coutumes différentes, ni les horribles supplices qui sont parmi nous en usage;

mais aussi nous les regardons comme des barbares qui n'ont aucune idée d'un bon gouvernement. Toute l'Asie convient que nous dansons beaucoup mieux qu'eux, et que par conséquent il est impossible qu'ils approchent de nous en jurisprudence, en commerce, en finances et surtout dans l'art militaire.

ANDRÉ DESTOUCHES. — Dites-moi, je vous prie, par quels degrés on parvient, dans Siam, à la magistrature?

CROUTEF. — Par de l'argent comptant. Vous sentez qu'il serait impossible de bien juger, si on n'avait pas trente ou quarante mille pièces d'argent toutes prêtes. En vain on saurait par cœur toutes les coutumes, en vain on aurait plaidé cinq cents causes avec succès, en vain on aurait un esprit rempli de justesse et un cœur plein de justice; on ne peut parvenir à aucune magistrature sans argent. C'est encore ce qui nous distingue de tous les peuples de l'Asie, et surtout de ces barbares de Lao, qui ont la manie de récompenser tous les talents, et de ne vendre aucun emploi.

André Destouches qui était un peu distrait, comme le sont tous les musiciens, répondit au Siamois que la plupart des airs qu'il venait de chanter lui paraissaient un peu discordants, et voulut s'informer à fond de la musique siamoise; mais Croutef, plein de son sujet, et passionné pour son pays, continua en ces termes : Il m'importe fort peu que nos voisins, qui habitent par-delà nos montagnes, aient de meilleure musique que nous, et de meilleurs tableaux, pourvu que nous ayons toujours des lois sages et humaines. C'est dans cette partie que nous excellons. Par exemple, il y a mille circonstances où, une fille étant accouchée d'un enfant mort, nous réparons la perte de l'enfant en fesant pendre la mère, moyennant quoi elle

est manifestement hors d'état de faire une fausse couche.

Si un homme a volé adroitement trois ou quatre cent mille pièces d'or, nous le respectons et nous allons dîner chez lui; mais si une pauvre servante s'approprie maladroitement trois ou quatre pièces de cuivre qui étaient dans la cassette de sa maîtresse, nous ne manquons pas de tuer cette servante en place publique : premièrement, de peur qu'elle ne se corrige; secondement, afin qu'elle ne puisse donner à l'Etat des enfants en grand nombre, parmi lesquels il s'en trouverait peut-être un ou deux qui pourraient voler trois ou quatre petites pièces de cuivre, ou devenir de grands hommes; troisièmement, parce qu'il est juste de proportionner la peine au crime, et qu'il serait ridicule d'employer dans une maison de force, à des ouvrages utiles, une personne coupable d'un forfait si énorme.

Mais nous sommes encore plus justes, plus cléments, plus raisonnables, dans les châtiments que nous infligeons à ceux qui ont l'audace de se servir de leurs jambes pour aller où ils veulent. Nous traitons si bien nos guerriers qui nous vendent leur vie, nous leur donnons un si prodigieux salaire, ils ont une part si considérable à nos conquêtes, qu'ils sont sans doute les plus criminels de tous les hommes lorsque, s'étant enrôlés dans un moment d'ivresse, ils veulent s'en retourner chez leurs parents dans un moment de raison. Nous leur fesons tirer à bout portant douze balles de plomb dans la tête pour les faire rester en place, après quoi ils deviennent infiniment utiles à leur patrie.

Je ne vous parle pas de la quantité innombrable d'excellentes institutions qui ne vont pas, à la vérité, jusqu'à verser le sang des hommes, mais qui rendent la vie si douce et si agréable qu'il est impossible que les coupables ne

deviennent gens de bien. Un cultivateur n'a-t-il point payé à point nommé une taxe qui excédait ses facultés, nous vendons sa marmite et son lit pour le mettre en état de mieux cultiver la terre quand il sera débarrassé de son superflu.

ANDRÉ DESTOUCHES. — Voilà qui est tout à fait harmonieux, cela fait un beau concert.

CROUTEF. — Pour faire connaitre notre profonde sagesse, sachez que notre base fondamentale consiste à reconnaître pour notre souverain, à plusieurs égards, un étranger tondu qui demeure à neuf cent mille pas de chez nous. Quand nous donnons nos plus belles terres à quelqu'un de nos talapoins, ce qui est très-prudent, il faut que ce talapoin siamois paie la première année de son revenu à ce tondu tartare, sans quoi il est clair que nous n'aurions point de récolte.

Mais où est le temps, l'heureux temps, où ce tondu fesait égorger une moitié de la nation par l'autre pour décider si *Sammonocodom* avait joué au cerf-volant ou au trou-madame; s'il s'était déguisé en éléphant ou en vache; s'il avait dormi trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté droit ou sur le gauche ? Ces grandes questions, qui tiennent si essentiellement à la morale, agitaient alors tous les esprits, elles ébranlaient le monde ; le sang coulait par elles : on massacrait les femmes sur les corps de leurs maris; on écrasait leurs petits enfants sur la pierre avec une dévotion, une onction, une componction angéliques. Malheur à nous, enfants dégénérés de nos pieux ancêtres, qui ne fesons plus de ces saints sacrifices ! Mais au moins il nous reste, grâces au ciel, quelques bonnes âmes qui les imiteraient si on les laissait faire.

ANDRÉ DESTOUCHES. — Dites-moi, je vous prie.

monsieur, si vous divisez, à Siam, le ton majeur en deux comma et deux demi-comma, et si le progrès du son fondamental se fait par 1, 3, et 9.

CROUTEF. — Par Sammonocodom, vous vous moquez de moi. Vous n'avez point de tenue; vous m'avez interrogé sur la forme de notre gouvernement, et vous me parlez de musique.

ANDRÉ DESTOUCHES. — La musique tient à tout, elle était le fondement de toute la politique des Grecs. Mais pardon; puisque vous avez l'oreille dure, revenons à notre propos. Vous disiez donc que pour faire un accord parfait...

CROUTEF. — Je vous disais qu'autrefois le Tartare tondu prétendait disposer de tous les royaumes de l'Asie, ce qui était fort loin de l'accord parfait; mais il en résultait un grand bien, on était beaucoup plus dévot à Sammonocodom et à son éléphant que de nos jours, où tout le monde se mèle de prétendre au sens commun avec une indiscrétion qui fait pitié. Cependant tout va; on se réjouit, on danse, on joue, on dîne, on soupe, on fait l'amour : cela fait frémir tous ceux qui ont de bonnes intentions.

ANDRÉ DESTOUCHES. Et que voulez-vous de plus? Il ne vous manque qu'une bonne musique. Quand vous l'aurez, vous pourrez hardiment vous dire la plus heureuse nation de la terre.

XXXIV

LES DERNIÈRES PAROLES

D'ÉPICTÈTE A SON FILS

ÉPICTÈTE. — Je vais mourir; j'attends de vous un souvenir tendre et non des larmes inutiles; je meurs content, puisque je vous laisse vertueux.

LE FILS. — Vous m'avez enseigné à l'être, mais vous savez quel trouble m'agite. Une nouvelle secte de la Palestine cherche à me donner des remords.

ÉPICTÈTE. — Des remords! il n'appartient qu'aux scélérats d'en éprouver. Vos mains et votre âme sont pures. Je vous ai enseigné la vertu, et vous l'avez pratiquée.

LE FILS. — Oui; mais cette nouvelle secte annonce une nouvelle vertu que je ne connaissais pas.

ÉPICTÈTE. — Quelle est donc cette secte?

LE FILS. — Elle est composée de ces Juifs qui vendent des haillons et des philtres, et qui rognent les espèces à Rome.

ÉPICTÈTE. — La vertu qu'ils enseignent est apparemment de la fausse monnaie.

LE FILS. — Ils disent qu'il est impossible d'être vertueux sans s'être fait couper un peu de prépuce, ou sans s'être plongé dans l'eau au nom du Père par le Fils. Il est vrai qu'ils ne sont pas d'accord en cela : les uns veulent du prépuce, les autres n'en veulent point : ceux-ci croient l'eau nécessaire, comme Pindare qui la dit merveilleuse; ceux-là s'en passent, mais tous disent qu'il leur faut donner de l'argent.

ÉPICTÈTE. — Comment, de l'argent! Sans doute on doit secourir de son superflu les pauvres qui ne peuvent travailler, payer ceux qui peuvent gagner leur vie, et partager son nécessaire avec ses amis. C'est notre loi; c'est notre morale : c'est ce que j'ai fait depuis qu'Epaphodite m'affranchit, et c'est ce que je vous ai vu faire avec une satisfaction qui rend mes derniers moments heureux.

LE FILS. — Les philosophes dont je vous parle exigent bien autre chose : ils veulent qu'on apporte à leurs pieds tout ce qu'on a, jusqu'à la dernière obole.

ÉPICTÈTE. — S'il est ainsi, ce sont des voleurs, et vous êtes obligé de les déférer au préteur ou aux centumvirs.

LE FILS. — Oh ! non, ce ne sont point des voleurs, ce sont des marchands qui vous donnent la meilleure denrée du monde pour votre argent, car ils vous promettent la vie éternelle; et si, en mettant votre argent à leurs pieds, comme ils l'ordonnent, vous gardez seulement de quoi manger, ils ont le pouvoir de vous faire mourir subitement.

ÉPICTÈTE. — Ce sont donc des assassins dont il faut au plus tôt purger la société.

LE FILS. — Non, vous dis-je, ce sont des mages qui ont des secrets admirables, et qui tuent avec

des paroles. Le Père, disent-ils, leur a fait cette grâce par le Fils. Un de leurs prosélytes, qui pue horriblement, mais qui prêche dans les greniers avec beaucoup de succès, me disait hier qu'un de leurs parents, nommé Ananiah, ayant vendu sa métairie pour plaire au Fils au nom du Père, porta tout l'argent aux pieds d'un mage nommé Barjone, mais qu'ayant gardé en secret de quoi acheter le nécessaire pour son petit enfant, il fut puni de mort sur-le-champ. Sa femme vint ensuite ; Barjone la fit mourir de même en prononçant une seule parole.

ÉPICTÈTE. — Mon fils, voilà d'abominables gens. Si la chose était vraie, ils seraient les plus infâmes criminels de la terre. On vous a conté des histoires ridicules; vous êtes un bon enfant et j'ai peur que vous ne soyez un imbécile, et cela me fâche.

LE FILS. — Mais mon père, si on gagne la vie éternelle en donnant tout son bien à Simon Barjone, il est clair qu'on fait un bon marché.

ÉPICTÈTE. — Mon fils, la vie éternelle, la communication avec l'Etre suprême n'a rien de commun, croyez-moi, avec votre Simon Barjone. Le Dieu très-bon et très-grand, *Deus optimus maximus*, qui anima les Caton, les Scipion, les Cicéron, les Paul-Emile, les Camille, le père des dieux et des hommes, n'a pas, sans doute, remis son pouvoir entre les mains d'un Juif. Je savais que ces misérables étaient au rang des plus superstitieux peuples de la Syrie, mais je ne savais pas qu'ils osassent porter leur démence jusqu'à se dire les premiers ministres de Dieu.

LE FILS. — Mais, mon père, ils font continuellement des miracles. (*Ici le bonhomme Epictète ricane.*) Vous ricanez, mon père, vous levez les épaules.

ÉPICTÈTE. — Hélas ! un mourant n'a guère

envie de rire, mais tu m'y forces, mon pauvre enfant. As-tu vu des miracles ?

LE FILS. — Non, mais j'ai parlé à des hommes qui avaient parlé à des femmes qui disaient que leurs commères en avaient vu. Et puis la belle morale que la morale des Juifs, qui sont sans prépuce, et qu'on lave depuis les pieds jusqu'à la tête !

ÉPICTÈTE. — Et quels sont donc les préceptes moraux de ces gens-là ?

LE FILS. — C'est premièrement qu'un homme riche ne peut être un homme de bien, et qu'il lui est plus difficile de gagner le royaume des cieux ou le jardin, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, moyennant quoi tous les riches doivent donner leurs biens aux gueux qui prêchent ce royaume ou ce jardin ;

2° Qu'il n'y a d'heureux que les sots, les pauvres d'esprit ;

3° Que quiconque n'écoute pas l'assemblée des gueux doit être détesté comme un receveur des impôts ;

4° Que si l'on ne hait pas son père, sa mère et ses frères, on n'a point de part au royaume ou au jardin ;

5° Qu'il faut apporter le glaive et non la paix ;

6° Que quand on fait un festin de noces, il faut forcer tous les passants à venir aux noces, et jeter dans un cul de basse-fosse extérieure ceux qui n'auront pas la robe nuptiale.

ÉPICTÈTE. — Hélas ! mon sot enfant, j'étais tout à l'heure sur le point de mourir de rire, et je sens à présent que tu me feras mourir d'indignation et de douleur. Si les malheureux dont tu me parles séduisent le fils d'Epictète, ils en séduiront bien d'autres. Je prévois des malheurs épouvantables sur la terre. Ces énergumènes sont-ils nombreux ?

LE FILS. — Leur nombre augmente de jour

en jour; ils ont une caisse commune dont ils paient quelques Grecs qui écrivent pour eux. Ils ont inventé des mystères; ils exigent un secret inviolable; ils ont institué des inspirés qui décident de tous leurs intérêts, et qui ne souffrent pas que les gens de la secte plaident jamais devant les magistrats.

ÉPICTÈTE. — *Imperium in imperio.* Mon fils, tout est perdu.

XXXV

DIALOGUE DU DOUTEUR

ET DE L'ADORATEUR

LE DOUTEUR. — Comment me prouverez-vous l'existence de Dieu ?

L'ADORATEUR. — Comme on prouve l'existence du soleil, en ouvrant les yeux.

LE DOUTEUR. — Vous croyez donc aux causes finales ?

L'ADORATEUR. — Je crois une cause admirable quand je vois des effets admirables. Dieu me garde de ressembler à ce fou qui disait qu'une horloge ne prouve point un horloger, qu'une maison ne prouve point un architecte, et qu'on ne pouvait démontrer l'existence de Dieu que par une formule d'algèbre, encore était-elle erronée !

LE DOUTEUR. — Quelle est votre religion ?

L'ADORATEUR. — C'est non-seulement celle de Socrate, qui se moquait des fables des Grecs, mais celle de Jésus, qui confondait les pharisiens.

LE DOUTEUR. — Si vous êtes de la religion de

Jésus, pourquoi n'êtes-vous pas de celle des jésuites, qui possèdent trois cents lieues de pays en long et en large au Paraguay ? Pourquoi ne croyez-vous pas aux prémontrés, aux bénédictins, à qui Jésus a donné tant de riches abbayes ?

L'ADORATEUR. — Jésus n'a institué ni les bénédictins, ni les prémontrés, ni les jésuites.

LE DOUTEUR. — Pensez-vous qu'on puisse servir Dieu en mangeant du mouton le vendredi, et en n'allant point à la messe ?

L'ADORATEUR. — Je le crois fermement, attendu que Jésus n'a jamais dit la messe, et qu'il mangeait gras le vendredi, et même le samedi.

LE DOUTEUR. — Vous pensez donc qu'on a corrompu la religion simple et naturelle de Jésus, qui était apparemment celle de tous les sages de l'antiquité ?

L'ADORATEUR. — Rien ne paraît plus évident. Il fallait bien qu'au fond il fût un sage, puisqu'il déclamait contre les prêtres imposteurs, et contre les superstitions ; mais on lui impute des choses qu'un sage n'a pu ni faire ni dire. Un sage ne peut chercher des figues au commencement de mars sur un figuier, et le maudire parce qu'il n'a point de figues Un sage ne peut changer l'eau en vin en faveur de gens déjà ivres. Un sage ne peut envoyer des diables dans le corps de deux mille cochons dans un pays où il n'y a point de cochons. Un sage ne se transfigure point pendant la nuit pour avoir un habit blanc. Un sage, n'est point transporté par le diable. Un sage quand il dit que Dieu est son père, entend sans doute que Dieu est le père de tous les hommes : le sens dans lequel on a voulu l'entendre est impie et blasphématoire.

Il paraît que les paroles et les actions de ce sage ont été très-mal recueillies ; que parmi

plusieurs histoires de sa vie, écrites quatre-vingt-dix ans après lui, on a choisi les plus improbables, parce qu'on les crut les plus importantes pour des sots. Chaque écrivain se piquait de rendre cette histoire merveilleuse. Chaque petite société chrétienne avait son *Evangile* particulier. C'est la raison démonstrative pour laquelle ces *Evangiles* ne s'accordent presque en rien. Si vous croyez à un *Evangile*, vous êtes obligé de renoncer à tous les autres. Voilà une plaisante marque de vérité qu'une contradiction perpétuelle; voilà une plaisante sagesse que des folies qui se combattent.

Il est donc démontré que des fanatiques ont séduit d'abord des hommes simples qui en ont ensuite séduit d'autres. Les derniers ont encore enchéri sur les premiers. L'histoire véritable de Jésus n'était probablement que celle d'un homme juste qui avait repris les vices des pharisiens, et que les pharisiens firent mourir. On en fit ensuite un prophète, et, au bout de trois cents ans, on en fit un dieu; voilà la marche de l'esprit humain.

Il est reconnu par les fanatiques, même les plus entêtés, que les premiers chrétiens employèrent les fraudes les plus honteuses pour soutenir leur secte naissante. Tout le monde avoue qu'ils forgèrent de fausses prédictions, de fausses histoires, de faux miracles. Le fanatisme s'étendit de tous côtés; et enfin, dès qu'il a été dominant, il n'a soutenu que par des bourreaux ce qu'il avait établi par l'imposture et par la démence. Chaque siècle a tellement corrompu la religion de Jésus que celle des chrétiens lui est toute contraire.

Si on a fait dire à Jésus que son royaume n'est pas de ce monde, ceux qui prétendent être les successeurs de ses premiers disciples ont été, autant qu'ils l'ont pu, les tyrans du monde, et

ont marché sur la tête des rois. Si Jésus a vécu pauvre, ses étranges successeurs ont ravi nos biens et le prix de nos sueurs.

Considérez les fêtes que Jésus observa; elles étaient toutes juives; et nous fesons brûler ceux qui célèbrent des fêtes juives. Jésus a-t-il dit qu'il y avait en lui deux natures? non; et nous lui donnons deux natures. Jésus a-t-il dit que Marie était mère de Dieu? non; et nous la fesons mère de Dieu. Jésus a-t-il dit qu'il était trin et consubstantiel? non: et nous l'avons fait consubstantiel et trin. Montrez-moi un seul rite que vous ayez observé précisément comme lui; dites-moi un seul de vos dogmes qui soit précisément le sien; je vous en défie.

LE DOCTEUR. — Mais, monsieur, en parlant ainsi, vous n'êtes pas chrétien.

L'ADORATEUR. — Je suis chrétien comme l'était Jésus, dont on a changé la doctrine céleste en doctrine infernale. S'il s'est contenté d'être juste, on en a fait un insensé qui courait les champs dans une petite province juive, en comparant les cieux à un grain de moutarde.

LE DOUTEUR. — Que pensez-vous de Paul, meurtrier d'Etienne, persécuteur des premiers galiléens, depuis galiléen lui-même et persécuté? Pourquoi rompit-il avec Gamaliel, son maître? Est-ce, comme le disent quelques Juifs, parce que Gamaliel lui refusa sa fille en mariage, parce qu'il avait les jambes torses, la tête chauve, et les sourcils joints, ainsi qu'il est rapporté dans les *Actes de Thècle*, sa favorite? A-t-il écrit enfin les Epîtres qu'on a mises sous son nom?

L'ADORATEUR. — Il est assez reconnu que Paul n'est point l'auteur de l'Epître aux Hébreux dans laquelle il est dit: « Jésus est autant élevé « au-dessus des anges que le nom qu'il a reçu « est plus excellent que le leur. » (Ch. I, v. 4.)

Et dans un autre endroit il est dit que « Dieu « l'a rendu pour quelque temps inférieur aux « anges ». (Ch. II, v. 7.)

Et dans ses autres Epîtres il parle presque toujours de Jésus comme d'un simple homme chéri de Dieu, élevé en gloire.

Tantôt il dit que « les femmes peuvent prier, « parler, prêcher, prophétiser, pourvu qu'elles « aient la tête couverte, car une femme sans « voile déshonore sa tête ». (Ire aux Corinthiens, ch. XI, v. 5.)

Tantôt il dit que « les femmes ne doivent « point parler dans l'église ». (Ibid., chap. XIV, v. 34.)

Il se brouille avec Pierre, parce que Pierre « ne judaïse pas avec les étrangers, et qu'en- « suite Pierre judaïse avec les Juifs ». Mais ce même Paul va judaïser lui-même pendant huit jours dans le temple de Jérusalem, et y amène des étrangers, pour faire croire aux Juifs qu'il n'est pas chrétien. Il est accusé d'avoir souillé le temple : le grand-prêtre lui donne un soufflet; il est traduit devant le tribunal romain. Que fait-il pour se tirer d'affaire ? Il fait deux mensonges impudents au tribun et au sanhédrin; il leur dit : Je suis pharisien et fils de pharisien, quand il était chrétien; il leur dit : « On me persécute parce que je crois à la résurrection des morts. » Il n'en avait point été question; et par ce mensonge, trop aisé pourtant à reconnaître, il prétendait commettre ensemble et diviser les juges du sanhédrin, dont la moitié croyait la résurrection, et l'autre ne la croyait pas.

Voilà, je vous l'avoue, un singulier apôtre; c'est pourtant le même homme qui ose dire « qu'il a été ravi au troisième ciel, et qu'il y a « entendu des paroles qu'il ne peut pas rappor- « ter ». (II Cor., chap. XII, v. 2, 4.)

Le voyage d'Astolphe dans la lune est plus vraisemblable, puisque le chemin est plus court. Mais pourquoi veut-il faire accroire aux imbéciles auxquels il écrit qu'il a été ravi au troisième ciel ? C'est pour établir son autorité parmi eux; c'est pour satisfaire son ambition d'être chef de parti; c'est pour donner du poids à ces paroles insolentes et tyranniques : « Si je « viens encore une fois vers vous, je ne par- « donnerai ni à ceux qui auront péché ni à tous « les autres. » (II Cor., chap. XIII, v. 2.)

Il est aisé de voir dans le galimatias de Paul qu'il conserve toujours son premier esprit persécuteur, esprit affreux qui n'a fait que trop de prosélytes. Je sais qu'il ne commandait qu'à des gueux; mais c'est la passion des hommes de vouloir s'élever au-dessus de leurs semblables, et de vouloir les opprimer; c'est la passion des tyrans. Quoi ! Paul, Juif, faiseur de tentes, tu oses écrire à des Corinthiens que tu puniras ceux mêmes qui n'auront pas péché ! Néron, Attila, le pape Alexandre VI, ont-ils jamais proféré de si abominables paroles ? Si Paul écrivait ainsi, il méritait un châtiment exemplaire. Si des faussaires ont forgé ces Epîtres, ils en méritaient un plus grand.

Hélas ! c'est ainsi que la plupart des sectes populaires commencent. Un imposteur harangue la lie du peuple dans un grenier, et les imposteurs qui lui succèdent habitent bientôt des palais.

LE DOUTEUR. — Vous n'avez que trop raison ; mais après m'avoir dit ce que vous pensez de ce fanatique, moitié juif, moitié chrétien, nommé Paul, que pensez-vous des anciens Juifs ?

L'ADORATEUR. — Ce que les gens sensés de toutes les nations en pensent, et ce que les Juifs raisonnables en pensent eux-mêmes.

LE DOUTEUR. — Vous ne croyez donc pas que le Dieu de toute la nature ait abandonné le reste des hommes pour se faire roi d'une misérable petite nation ? Vous ne croyez pas qu'un serpent ait parlé à une femme ? que Dieu ait planté un arbre dont les fruits donnaient la connaissance du bien et du mal ? que Dieu ait défendu à l'homme et à la femme de manger de ce fruit, lui qui devait plutôt leur en présenter, pour leur faire connaître ce bien et ce mal, connaissance absolument nécessaire à l'espèce humaine ? Vous ne croyez pas qu'il ait conduit son peuple chéri dans des déserts, et qu'il ait été obligé de leur conserver pendant quarante ans leurs vieilles sandales et leurs vieilles robes ? Vous ne croyez pas qu'il ait fait des miracles égalés par les miracles des mages de Pharaon, pour faire passer la mer à pied sec à ses enfants chéris, en larrons et en lâches, et pour les tirer misérablement de l'Egypte, au lieu de leur donner cette fertile Egypte ?

Vous ne croyez pas qu'il ait ordonné à son peuple de massacrer tout ce qu'il rencontrerait, afin de rendre ce peuple presque toujours esclave des nations ? Vous ne croyez pas que l'ânesse de Balaam ait parlé ? Vous ne croyez pas que Samson ait attaché ensemble trois cents renards par la queue ? Vous ne croyez pas que les habitants de Sodome aient voulu violer deux anges ? Vous ne croyez pas...

L'ADORATEUR. — Non, sans doute, je ne crois pas ces horreurs impertinentes, l'opprobre de l'esprit humain. Je crois que les Juifs avaient des fables, ainsi que toutes les autres nations ; mais des fables beaucoup plus sottes, plus absurdes, parce qu'ils étaient les plus grossiers des Asiatiques, comme les Thébains étaient les plus grossiers des Grecs.

LE DOUTEUR. — J'avoue que la religion juive

était absurde et abominable ; mais enfin, Jésus, que vous aimez, était juif : il accomplit toujours la loi juive ; il en observa toutes les cérémonies.

L'ADORATEUR. — C'est, encore une fois, une grande contradiction qu'il ait été juif, et que ses disciples ne le soient pas. Je n'adopte de lui que sa morale quand elle ne se contredit point. Je ne peux souffrir qu'on lui fasse dire : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. » Ces paroles sont affreuses. Un homme sage, encore un coup, n'a pu dire que le royaume des cieux est semblable à un grain de moutarde, à des noces, à de l'argent qu'on fait valoir par usure ; ces paroles sont ridicules. J'adopte cette sentence : « Aimez Dieu et votre prochain. » C'est la loi éternelle de tous les hommes, c'est la mienne ; c'est ainsi que je suis ami de Jésus ; c'est ainsi que je suis chrétien. S'il a été un adorateur de Dieu, ennemi des mauvais prêtres, persécuté par des fripons, je m'unis à lui, je suis son frère.

LE DOUTEUR. — Il n'y a jamais eu de religion qui n'en ait dit autant que Jésus, qui n'ait recommandé la vertu comme Jésus.

L'ADORATEUR. — Eh bien donc ! je suis de la religion de tous les hommes, de celle de Socrate, de Platon, d'Aristide, de Cicéron, de Caton, de Titus, de Trajan, d'Antonin, de Marc-Aurèle, d'Epictète, de Jésus.

Je dirai avec Epictète : « C'est Dieu qui m'a « créé ; Dieu est au-dedans de moi, je le porte « partout ; pourquoi le souillerais-je par des « pensées obscènes, par des actions basses, par « d'infâmes désirs ? Je réunis en moi des quali- « tés dont chacune m'impose un devoir ; homme, « citoyen du monde, enfant de Dieu, frère de « tous les hommes, fils, mari, père ; tous ces « noms me disent : « N'en déshonore aucun. »

« Mon devoir est de louer Dieu de tout, de

« le remercier de tout, de ne cesser de le bénir « qu'en cessant de vivre. »

Cent maximes de cette espèce valent bien le sermon de la montagne, et cette belle maxime : « Bienheureux les pauvres d'esprit. » Enfin, j'adorerai Dieu, et non les fourberies des hommes : je servirai Dieu, et non un concile de Chalcédoine, ou un concile *in trullo ;* je détesterai l'infâme superstition, et je serai sincèrement attaché à la vraie religion jusqu'au dernier soupir de ma vie.

NOTES ET VARIANTES

—

Les chiffres placés au commencement de chaque note indiquent la page et la ligne : 7-6, 9-16, signifient page 7 ligne 6, page 9 ligne 16, et de même pour chaque note.

I. Madame de Maintenon et mademoiselle de Lenclos. 1751. On ne sait trop pourquoi une note de police, vue par Quérard à la bibliothèque du roi, attribue ce dialogue à la marquise de Créqui, ni pourquoi le libraire De Tune, en son catalogue, 1785, fait remarquer qu'il a été attribué à Voltaire. En fait, il a paru, dès 1751, dans l'édition de Dresde (7 vol. in-12) datée de 1752. Georges Avenel pense que, sous le nom de la Maintenon, Voltaire a désigné Mme de Pompadour, et qu'il fait exprimer par Ninon quelques-uns de ses propres sentiments lorsqu'il s'éloigna de la favorite de Louis XV.

Voyez, sur Ninon : dans la *Correspondance*, une lettre du 15 avril 1752 ; dans les *Nouveaux mélanges* (1765), la lettre *Sur mademoiselle de Lenclos* (tome III, 11°, et dans la *Défense de mon oncle*, le chapitre VIII).

Ninon, que Voltaire (note *a*) fait mourir à 88 ans, a réellement vécu (1616 — oct. 1705) 89 ans 5 mois et 2 jours.

4-.. Le quatrain « Félicité passée » est de Bertaut, évêque de Séez.

II. Un plaideur et un avocat. (Edition de Dresde, 1751.)

7-6. *Charondas.* Loys Le Caron, dit Charondas, avocat et lieutenant-général au bailliage de Clermont en Beauvaisis, né en 1536, mort en 1617, annota le *Grand Coutumier de France* et publia les *Pandectes du droit français.* (Note de Georges Avenel.)

9-16. *En Angleterre il n'y a qu'une loi.* Erreur de fait. Il

suffit d'avoir lu Dickens (*Bleak-house* notamment) pour savoir que l'Angleterre gémit sous un amas, un chaos de lois et de commentaires; ce vice présent était pire au XVIIIe siècle : il fallait qu'il fût bien intolérable dans la France monarchique pour n'avoir pas frappé Voltaire en Angleterre.

III. Un philosophe et un controleur général. (Edition de Dresde, 1751.) Les deux interlocuteurs sont Voltaire et Machault.

15-4. *La peuplade et le travail.* Singulier usage du mot peuplade dans le sens d'*accroissement de la population.*

17-32. *Un Ecossais, homme utile et dangereux.* Law.

IV. Marc-Aurèle et un récollet. Envoyé à Frédéric II le 5 juin 1751, ce dialogue « à la manière de Lucien » (comme dit Voltaire) fut imprimé en 1752 dans l'édition de Dresde, in-12. G. A.

20-13. *La statue d'un homme.* L'apôtre Paul.

20-24. *Qui vous avaient procuré de la pluie pour battre vos ennemis.* Miracle obtenu par les prières de la légion mélitine, à ce que conte Tertullien.

21-37. *Un prêtre qui doit lui prêter la sienne* (sa ville) *à l'occasion.* Frédéric devait fort goûter ce portrait peu flatté du Saint-Empire romain.

22-37. *J'adopte les décrets éternels.* La soumission (fort oiseuse) à la fatalité providentielle était un des dogmes du stoïcisme, professé par Marc-Aurèle.

V. Embellissements de Cachemire (Paris). Publié en 1756, dans le tome III des *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*; on pense que cet écrit a été composé en 1749, après la paix d'Aix-la-Chapelle, ainsi que les opuscules intitulés : *Embellissements de Paris*, parus en 1750, et *Ce qu'on ne fait pas et ce qu'on pourrait faire.*

24-dernière. *La science des Persans et des Indiens.* Des Romains et des Grecs.

25-2 et 4. *Un sultan qui encouragea..... Un bon vizir.* Louis XIV et Colbert.

25-35. *Un des principaux bostangis.* Maurepas.

27-24. *Dix ans de guerre.* La guerre de Sept ans (1741-1748).

28-27. *Deux cent mille fainéants.* Les moines.

29-25. *Six vingt jours pendant lesquels on ne travaille point.* Les dimanches et les fêtes catholiques.

VI. Timon. Publié en 1756 dans les *Mélanges*, ce dialogue a dû être composé vers 1750, en réponse au paradoxe de J.-J. Rousseau contre les sciences et les arts.

33-11. *Vivent les sots pour être honnêtes gens.* C'est la maxime chrétienne : heureux les pauvres d'esprit !

VII. Brachmane et Jésuite. (1756, *Mélanges.*) Voltaire a écrit ce dialogue aux Délices, vers le même temps que la *Loi naturelle*, sous l'influence de Condillac.
37-24. *Un roi de Portugal.* Emmanuel.
37-28. *Un Napolitain*, inventeur de la boussole. Gioia.

VIII. Lucrèce et Posidonius (même date, même inspiration que les précédents.)
Posidonius, philosophe stoïcien, 135-50 av. J.-C. Lucrèce, philosophe épicurien, 95-51 av. J.-C. — On notera, dans ce curieux dialogue, la faiblesse insigne des arguments de Posidonius, le déiste, et la complaisance de Lucrèce. Lucrèce était un autre homme, et Voltaire n'aurait pas eu raison de lui si aisément.
39, vers cités : *Ex nihilo nihil* etc. ; tous les mots sont de Lucrèce, mais le vers lui-même ne se trouve pas dans le *De natura.*
39,. *Tangere enim et tangi...* Lucrèce, liv. Ier.
Rien, si ce n'est un corps, ne touche et n'est touché.
39, ligne dernière. *Ordre admirable.* Pourquoi et en quoi ? Parce que nous y vivons. Autrement, cet ordre n'est qu'une juxtaposition indifférente.
40-24. *Tant de sublimes desseins.* En quoi sublimes ?
40-33. *Vous le supposez.* Non ; la science ici constate. Lucrèce cite des faits ; Voltaire cherche des explications *logiques* : vice fondamental de ce rationalisme, qui fut en son temps un progrès.
44-22. Variante. *Je peux vous répondre.* Kehl dit : *je veux.* (?)
44-31. *Il fallait donc que l'intelligence et le mouvement fussent en elle.* Lucrèce n'a jamais accordé que l'intelligence fût dans la matière. Il dit que l'âme est une sorte de matière, un corps très-subtil : ce qui n'a aucun rapport avec la suggestion de Voltaire. De plus, il ne s'est jamais servi de ce tour métaphysique. Ce sont pour lui les atomes, les éléments matériels, qui *se meuvent*, et non le *mouvement* (terme abstrait) qui réside en eux. Au reste, ce qu'on lui fait dire ici suffirait à battre tous les Posidonius du monde, qui accusent les autres d'hypothèses, eux qui supposent des êtres qu'ils avouent ne pas connaître, et ne pouvoir jamais connaître !
46-3. *En vérité vous ne pouvez pas avoir sérieusement recours.* Le morceau de Posidonius sur les causes finales est lamentable, et, chose à noter, la philosophie la plus orthodoxe ne dit rien de plus. On ne comprend guère que Lucrèce cède précisément aux plus faibles raisons de son adversaire. Serait-ce une ironie voltairienne ?
47-1. *C'est précisément parce que cet être suprême existe que sa nature doit être incompréhensible.* Comment Voltaire a-t-il pu tomber dans un pareil pathos ?
47 et 48,. Vers cités :
Idque situm media regione in pectoris hæret.

Hic exultat enim pavor...
Son siége est où l'angoisse et la terreur s'agitent,
Où les frissons de joie autour du cœur palpitent :
La poitrine est son trône.

51.. Vers cités : *Præterea gigni pariter*, etc.
D'ailleurs l'âme et le corps ensemble sont conçus;
Nous les sentons grandir et décliner ensemble.
Au pas du frêle enfant qui vacille et qui tremble
Répond le mol essor de son mobile esprit.
L'âge, en formant le corps adolescent, mûrit
L'âme plus vigoureuse et la raison plus large.
Puis, quand les membres las ont plié sous la charge
Des ans accumulés, l'âme comme le corps
Voit chanceler sa force et s'user ses ressorts.
C'en est fait. L'esprit boite et la langue se trouble.
Tout croule d'une chute indivisible et double,
Et, comme la fumée, au sortir de la chair,
L'âme s'évanouit aux profondeurs de l'air.
Elle naît, elle croît avec sa sœur jumelle,
Et sous le poids des jours elle tombe avec elle.
(Liv. III, v. 440, trad. André Lefèvre, 1876.)

54.. Le dernier paragraphe de Posidonius est curieux. De tous les *desiderata* de la science, il n'en est pas un sur lequel le XIXe siècle ne soit en état de fournir des faits concluants (transmission nerveuse de la sensation et de la volonté, digestion, formation du sang, mécanisme cérébral). — Étrange esprit qui dans ses remarques sur la *végétation*, la *vie*, l'*immortalité*, l'*âme*, côtoie de si près la vérité, et qui consent à flotter dans le vague du déisme !

IX. Dialogues chrétiens. (1760. Lyon, in-8°, 16 pages.) Le Privilége de l'Encyclopédie avait été supprimé en 1759, et tous les prêtres, catholiques et protestants, se déchaînaient contre elle. Voltaire a saisi sur le vif la tactique cléricale contre la libre pensée. Le prêtre du premier entretien est quelque rédacteur du *Journal chrétien*, Trublet, Dinouart, Joannet. Le ministre du second est Jacques Vernet, de Genève, qui faillit dérober et falsifier l'*Essai sur les mœurs*, de Voltaire. Lire aux *Opuscules*, tome IV, édition Avenel, une *lettre* curieuse de *Robert Covelle*, sur cette supercherie.

56-28. *Le pape qui occupe la chaire de Saint-Pierre.* Clément XIII.

56-37. *Son prédécesseur.* Benoît XIV, à qui Voltaire avait dédié *Mahomet*.

57-7. *Qu'on exposât sur le théâtre.* Palissot, *Les Philosophes*.

57-9. *Procureur général.* Omer Joly de Fleury.

57-11. *Notre archevêque.* Christophe de Beaumont. *Les discours académiques*, de Lefranc de Pompignan.

57-39. *M. Hume, ce fameux sceptique.* David Hume, 1711-1776.

58-13. *Forcés de se rendre à ce cri général.* En effet, l'arrêt n'empêcha pas l'achèvement de cette grande œuvre.

62-7. *Le supplice de Servet.* Acte abominable de Calvin, 1553.

64-35. *Le mot VIE n'est pas encore fait.* L'Encyclopédie avait été suspendue après la lettre G.

66-25. *Au plus dangereux et au plus écouté.* Voltaire lui-même.

67-3. *Un de ses manuscrits.* L'*Essai sur les mœurs.*

X. L'INTENDANT ET L'ABBÉ GRIZEL. (1761, in-12, 24 pages.) Opuscule dirigé contre Dains ou Ledain, bâtonnier des avocats, qui, au nom de son ordre, avait fait poursuivre, condamner, lacérer et brûler au pied du grand escalier du palais, par arrêt du parlement, sur réquisitoire d'Omer Joly de Fleury, un gros et ennuyeux livre de l'avocat Huerne de la Mothe contre l'excommunication encourue *ipso facto* par les acteurs de la Comédie-Française. Ce Mémoire, intitulé *Libertés de la France contre le pouvoir de l'excommunication*, avait été rédigé pour Mlle Clairon, et imprimé en 1761.

Le 31 mai 1761, dans une lettre à Mme de Fontaine, Voltaire attribuait la *Conversation* à M. Dardelle. L'édition originale ne porte que Georges Avenger; l'abbé Grizel était l'abbé ***, et fut *Brisel* de 1764 à 1775; c'est Kehl qui a rétabli *Grizel;* il paraît que le personnage a existé.

Des copies manuscrites portaient Georges-Avenger Dardelle; et celle que Beuchot a eue entre les mains donnait le nom de l'abbé *Grizel.*

Ce manuscrit Beuchot, conforme à l'édition originale, doit être antérieur à 1764. Car en publiant la *Conversation* dans le volume de Mélanges intitulé : *Contes* de Guillaume Vadé (pièce 14), Voltaire en a notablement abrégé et modifié le dénouement. Kehl a choisi la version de 1764. Beuchot s'est conformé à l'édition originale; comme lui, nous donnons le texte le plus étendu et nous réservons l'abréviation pour les variantes. On devra chercher dans une lettre de Voltaire à Damilaville, du 18 juillet 1762, un passage qui semble un appendice à la *Conversation.*

69.. La note est de 1764.

70-12. La Chétardie, Fantin, cités dans la *Défense de milord Bolingbroke*, et dans le *Russe à Paris.*

70-14. *Habitué.* Prêtre habitué d'une paroisse.

70, ligne dernière. *Nouvelles ecclésiastiques.* Journal janséniste.

71-5. *L'Impératrice des Romains.* Marie-Thérèse.

71-22. *L'archevêque Trissino.* Trissino n'était pas dans

les ordres. Il fut seulement agent diplomatique de Léon X et de Clément VII.

73-12. *Cariselli.* Divertissement par Lulli.

73-22. *Girard.* Le séducteur de la Cadière. (Voir la *Sorcière,* de Michelet.)

75-24. *L'Œdipe de Corneille.* On ne jouait plus que l'*Œdipe* de Voltaire.

80, 13-15. *Cuzzoni, Faustina,* cantatrices italiennes. *Barbarini,* danseuse à Berlin. *Farinelli,* castrat (?), favori du roi d'Espagne Ferdinand VI.

82-15. *Il n'y a pas un citoyen.* Variante finale de 1764 :

... qui ne le condamnât au dernier supplice?

Tout dépend de l'usage. La danse, par exemple, a été chez presque tous les peuples une fonction religieuse ; les Juifs même dansèrent par dévotion. Si l'archevêque de Paris s'avisait à la grand'messe de danser pieusement une loure ou une chaconne, on en rirait comme de ses billets de confession. On représente encore des actes sacramentaux à Madrid les jours de fêtes ; un comédien fait Jésus-Christ, un autre fait le diable ; une actrice est la sainte Vierge ; une autre, Magdelone à sa toilette ; Arlequin dit *Ave Maria*, Judas dit son *Pater*.

Pendant ce temps-là même on brûle quelquefois en cérémonie des descendants de notre bon père Abraham ; et, tandis qu'ils cuisent, on leur chante gravement les chansons pieuses d'un de leurs rois, traduites en mauvais latin. Malgré tout cela, il y a à la cour de Madrid autant de sens commun, de politesse et d'esprit qu'en aucune cour de l'Europe.

On bénit à Rome des chevaux ; si nous faisions bénir nos attelages à Sainte-Geneviève, la moitié de Paris crierait au scandale.

Je ne veux point faire un tableau de toutes les contradictions de ce monde : il faudrait que je passasse ma vie à peindre. Non-seulement nous nous contredisons perpétuellement dans nos principes et dans nos actions, mais toutes les professions sont contraires les unes aux autres ; c'est une guerre secrète qui ne finira jamais. L'homme d'église est l'ennemi né de l'homme de robe, celui-ci du courtisan, le chanoine du moine, certains comédiens d'autres comédiens, et chacun donne à son voisin loyalement tous les dégoûts dont il peut s'aviser. La pire espèce de toutes, je l'avoue, est celle des prétendus réformateurs. Ce sont des malades qui sont fâchés que les autres se portent bien ; ils défendent les ragoûts qu'ils ne mangent pas.

J'aime votre franchise, dit le *Menu*. Laissons paisiblement subsister de vieilles sottises : peut-être tomberont-elles d'elles-mêmes, et nos petits-enfants nous traiteront de bonnes gens, comme nous traitons nos pères d'imbéciles. Laissons les Tartufes crier encore quelque temps, et dès demain je vous mène à la comédie du Tartufe.

82-25. *Nous renonçons à vous servir, pour vous être utiles.* Allusion aux parlements qui, souvent, refusaient de siéger.

83, 24-30. *Hélas! c'est un pilote génois.* etc. Allusion à Colomb, Gutenberg, Spina, Huygens, Torricelli, Newton.

83-31. *Les Convulsions.* Les convulsions des Jansénistes au cimetière Saint-Médard, sur le tombeau du diacre Pâris.

84-12. *Un homme d'une ancienne noblesse.* De Grave, capitaine au régiment de Cambis.

XI. Un sauvage et un bachelier. (1761, *Mélanges.*) C'est encore une pièce contre le paradoxe de Rousseau sur l'homme à l'état sauvage.

89-31. *Un grand raisonneur.* J.-J. Rousseau.

92-25. *Le meilleur des mondes possibles.* Une de ces subtilités oiseuses qui ont fait la gloire de la métaphysique. Leibnitz surtout s'est complu à ces termes qui n'ont aucun sens, *harmonie préétablie, optimisme, raison suffisante,* etc.

95-11. *La Constitution.* C'est la bulle *Unigenitus*, rédigée par le Père Le Tellier, confesseur de Louis XIV, source de querelles et de persécutions sans fin. (Voir *Siècle de Louis XIV*, ch. xxxviii; *Précis du siècle de Louis XV*, ch. xxxvi.)

XII. Ariste et Acrotal. (1761, *Mélanges.*) On pense qu'*Acrotal* désignait l'avocat général Omer Joly de Fleury, persécuteur des philosophes.

96-4. *Ramus.* Philosophe français qui combattit la scolastique aristotélicienne, et fut tué pendant la Saint-Barthélemy. (Voir l'article *Quisquis,* au *Dictionnaire philosophique.*)

97-9. *Un grand ministre.* Louvois.

97-33. *Un petit abbé.* Condillac.

XIII. Un mourant et un homme qui se porte bien. (1763, ch. xvi du *Traité sur la Tolérance*, Affaires Calas.) *L'homme qui se porte bien* est un jésuite.

101-5. *Cinq propositons* de Jansénius, auxquelles il fallait renoncer pour obtenir un billet de confession.

102-22. *Un hommage que le vice rend à la vertu.* Pensée de la Rochefoucauld.

103-14. *Signer pour lui et contrefaire son écriture.* C'est par ce procédé facile qu'on a supposé les rétractations de Pascal; de Monclar qui avait, au parlement de Provence, requis contre les jésuites, de la vieille servante de Calas, etc.

XIV. Controverse a la Chine. (1763, ch. xix du *Traité sur la Tolérance.*)

XV. Le caloyer et l'homme de bien. (1764, petit in-12, 68 p.)

Une lettre de Voltaire à D'Alembert, datée du 28 septembre 1763, prouve que ce fameux dialogue avait paru dès cette époque.

D. J. J. R. C. D. C. D. G. Lire Dom Jean-Jacques Rousseau, ci-devant citoyen de Genève.

Dans le *Recueil nécessaire*, in-8°, 1765 pour 1767, et dans les *Nouveaux mélanges*, 7e partie, 1768, où le dialogue est reproduit avec quelques variantes, les initiales sont D. *L. F. R.* C. D. C. D. G.

Caloyer, moine grec, καλόγερος, de καλός γέρων, beau vieillard, bon père.

107-dernière. *Zend-Avesta*, fragments des livres sacrés des Perses-Bactriens. *Veidam*, les *Védas*, livre des hymnes de l'Inde antique: Voltaire n'en connaissait, sous le nom de *Ezour-Veidam* (*Yadjour-Véda*, qu'une contrefaçon. (Voir *Essai sur les mœurs*, IV, V, VI.)

108-12. *Il me semble difficile que Moïse.* (Voir, sur toute cette polémique, la *Bible expliquée* de Voltaire.)

108-30. *Il est si vrai que.* Les deux phrases qui terminent l'alinéa sont une addition du *Recueil nécessaire*.

109, 15-19. *Serait-il possible que Moïse... vie éternelle?* Addition du *Recueil nécessaire*.

Note : le *Sadder*, partie du *Zend-Avesta*.

110-6. *Que Dieu ait séparé la lumière... dans un coffre.* Addition du *Recueil nécessaire*.

110, 23-25. *Après ce nombre prodigieux...* Addition du *Recueil nécessaire*.

111-37. *Qui pouvaient passer si aisément à gué.* Addition du *Recueil nécessaire*.

112-35. *Et à qui Dieu dit qu'elles n'aiment.* Addition du *Recueil nécessaire*.

114-26. *Deux généalogies de Jésus.* (Voir au *Dict. phil.*, *Généalogies*.)

114-35. *Un seul de ces livres sacrés.* Mathieu.

115-2. *Un évangéliste.* Le même Mathieu.

115-21. *Il ne parle pas même de ce Jésus.* Sauf dans un seul passage, certainement interpolé.

118-36. *Ils imputent aux sibylles des vers acrostiches.* (Voir *Essai sur les mœurs*, introduction, *Des sibylles chez les Grecs*.) Les livres des Sibylles sont des apocryphes chrétiens.

119-8. *Portenta judaïca rides.* On rit des prodiges inventés par les Juifs.

119-11. *Sous le nom de bonne nouvelle.* D'Evangile, εὐαγγέλιον.

123-20. *Frère Trigaut et frère Bouvet.* Trigaut, jésuite, à Goa en 1607, à Macao en 1610, puis en Chine où il mourut en 1628. Bouvet, 1635, enseigna les mathématiques à l'empereur Kang-hi. Kehl imprime *Couvet*.

124-30. *Il faut une religion aux hommes.* Voltaire s'est buté à cette idée moyenne, et il y revient en mille endroits; elle est l'unique base de son déisme factice : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. » Diderot répond : « C'est ce qu'on a fait. »

128-16. *L'assassin d'Urie.* David.

128-31. *Cet enfer est sur la terre.* Idée introduite par Epicure et merveilleusement développée par Lucrèce, livre III.

128-36. *Les Turcs... ne persécutent personne.* Singulier paradoxe!

129-2. *Au mont Athos.* Siége principal du monachisme grec. On y comptait, du temps de Voltaire, vingt-deux couvents, plus d'innombrables ermitages et grottes saintes. Il s'y trouve encore dix-neuf monastères et six mille moines.

XVI. Cu-su et Kou. (1764, édition princeps du *Dictionnaire philosophique.* Voir l'Avant-propos.)

132-11. *Quinze cent mille millions de lis.* Le *li*, mesure chinoise, 124 pas.

132-15. *Ne voilà-t-il pas un dessein marqué?* Toujours la même illusion qui prend des *faits* pour des *actes*, et *admire* des choses indifférentes. Si les rayons ne faisaient pas « sur nos yeux deux angles égaux au sommet », nous verrions autrement, et il n'y aurait là ni plus ni moins de « dessein marqué ».

133-19. *Dès là qu'il existe.* Notez que ce dieu, dont « l'existence remplit tout l'espace et tous ses ouvrages », devient adéquat à ce même espace et à ces mêmes prétendus ouvrages, c'est-à-dire surérogatoire et négligeable.

133-30. *Laokium dit qu'il n'y a ni juste ni injuste.* Sans doute Lao-Tseu, fameux mystique contemporain de Confucius (VIIe-VIe siècles av. J.-C.). Combien Laokium aurait raison, s'il entendait qu'il n'y a ni être, ni chose nommés le juste et l'injuste, et que ces mots ne sont que des qualificatifs qui se rapportent aux relations entre les hommes!

135-4. *Dieu vous a donné la raison.* La belle excuse! Si « son existence remplit ses ouvrages », et s'il est lui-même toute raison, pourquoi le crime, le vice, la folie? En dehors de l'argument aussi faible que ressassé de l'ouvrier, de l'horloger, de l'architecte, la thèse déiste ne trouve même pas un appui spécieux.

135-13. *Je vous en défie.* Cu-su serait moins confiant aujourd'hui. Il eût pu même être plus réservé s'il avait lu tous les dialogues de son auteur.

135-14. *Vous me poussez, Cu-su.* Rien de plus net et de plus convaincant que le petit discours de Kou sur l'âme.

137-1. *D'où viendrait-elle? Quand viendrait-elle?* Inspiré de Lucrèce, livre III

Donc, à l'heure où l'amour accouple hommes et bêtes.
Lorsque Vénus conçoit, des âmes toutes prêtes,
Guettant l'endroit précis, lutteraient à l'entour
A qui doit la première entrer et voir le jour?

138-4. *Oseriez-vous dire qu'il est impossible?* De toute impossibilité.

138-38. *Vous avez une volonté; vous êtes libre.* Nullement, si Dieu vous remplit.

139-20. *Jugement dans une autre vie.* C'est le fameux postulat de Kant. Rien de plus creux que cette logique.

140-36. *Hé bien! soit, je me rends.* Kou se rend, comme Lucrèce, bien aisément. Il est bien plaisant de voir Cu-su l'accuser de sophisme. Voltaire, comme on le voit en maint endroit du *Dictionnaire* et des *Dialogues*, ne croyait ni à l'existence de l'âme, ni à l'immortalité; il n'a en vue ici que de désarmer un peu, la *note* en fait foi, les aboyeurs de Sorbonne.

Kehl ajoute en effet : « Dans la censure que la Sorbonne a faite de l'ouvrage de M. l'abbé Raynal (*les Deux Indes*), les sages maîtres ont dit en latin que Voltaire avait nié la spiritualité de l'âme, et, en français, qu'il avait nié l'immortalité, *aut vice versa*.

146-22. *Le Dalaï-lama.* Le pape.

147-18. *Ereville..., Lanourt.* Lelièvre, Arnoult.

151, 15-19. *Je méprisera i le dieu Fo*, etc. Fo-hi est la transcription de Bouddha en chinois. Vitsnou est Vichnou. Sammonocodom est encore Bouddha chez les Siamois : *Cramana Gautama*, l'ascète des Gâutamides. Le cerf-volant des dévots siamois est couvert de prières qu'il est censé porter au ciel. Les Camis ou Kamis sont les dieux épiques du Japon, dans la religion nationale, dite Sintoïsme, et les ancêtres d'une prétendue dynastie lunaire.

XVII. ARISTON ET THÉOTIME. (1764. *Dictionnaire philosophique*; réimprimé au mot *Curé*, en 1771, dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, tome IV.) Théotime n'est autre que le *bon curé* du *dieu des bonnes gens*, le desservant de la chapelle au fronton de laquelle était écrit : *erexit Deo Voltaire*, élevé à Dieu par V. Le dialogue, en tant que satire, est fort piquant.

XVIII. L'INDIEN ET LE JAPONAIS. (1764, *Dict. philosophique*.) Nombreux noms supposés ou retournés. *Indien*, lire *Français*; *Japonais*, Anglais; *cuisiniers*, prêtres; *un empereur*, Henri VIII; *pispates*, papistes; *Terluth*, *Vincal*, Luther, Calvin; *Suti-Raho-cus-Flac*, Horatius Flaccus, liv. I, ode 27; *quekar*, *baptistapane*, *dieste*, quaker, anabatiste, déiste.

162-3. *Natis in usum*, etc. Les coupes sont faites pour la joie; se battre avec est d'un Thrace (d'un sauvage).

162. *N. B. God never acts*, etc. Jamais Dieu n'agit par volontés particulières, toujours il agit par lois générales.

XIX. Logomacos et Dondindac. (1764, *Dict. phil.*, au mot *Dieu*, section VI.)

166-32. *Ce que c'est qu'un esprit ; c'est, c'est, c'est.* On voit ici combien peu Voltaire croit à une substance immatérielle.

167-8. *Une taupe qui raisonnait avec un hanneton.* Le raisonnement est digne d'eux. Quelle aimable ironie à l'adresse du grand architecte !

XX. Bambabef et Ouang. (1764, *Dict. philosophique*, article *Fraude.*)

168-avant-dernière. *Ce que vous nommez erreur n'en est point une.* C'est le premier *canon* d'Epicure : « Les sens ne trompent jamais. »

169-17. *Les médecins trompent les enfants pour leur bien* Souvenir de Lucrèce, liv. Ier :

Je suis le médecin qui présente à l'enfant
Quelque breuvage amer, qu'il faut boire pourtant.
Les bords du vase enduits d'un miel qui les parfume
A cet âge léger dérobent l'amertume.

172-5. *Il n'est pas nécessaire de dire comment Dieu punira et récompensera.* Absolument nécessaire.

172-27. *Je leur demanderai qui leur a dit que Dieu ne punit pas.* Echappatoire familière aux déistes. C'est à eux de prouver ce qu'ils avancent. On ne nie que parce qu'ils affirment.

172-38. *Un philosophe doit annoncer un dieu, s'il veut être utile.* Toujours le même sophisme. Il apparaît ici avec la dernière évidence. Qu'il y ait ou non un dieu, la société humaine n'en sera pas moins constituée d'une façon quelconque, et des contacts des hommes entre eux naîtra toujours une morale quelconque établie en vue de l'utilité commune. Dès lors où est l'*utilité* d'un dieu ?

XXI. A et B, sur la Liberté. (1764, *Dict. philosophique.*)

172-8. *Le petit dialogue suivant est ce qui m'a paru le plus net.* Voltaire a bien raison. Jamais les partisans du libre arbitre absolu ne répondront à cette critique péremptoire.

XXII. Boldmind et Médroso. (1765, *Dict. phil.*, article *Liberté de penser.*)

XXIII. Galimatias dramatique. (1765, *Nouveaux Mélanges philosophiques, historiques*, etc., sans lieu d'impression, 3 vol. in-8°, tome III, n° 23.) Selon Decroix, ce dialogue a été écrit en 1757, à l'occasion des querelles religieuses qui, depuis 1750, troublèrent la France.

183-9. *La grâce est donnée à tous.* C'est dire qu'il n'y a pas de grâce et que les œuvres font tout. Telle était bien la thèse des jésuites ou molinistes; et il n'est pas douteux, qu'au point de vue de la raison la plus élémentaire, ils n'eussent entièrement raison.

183-16. *La grâce est donnée à peu.* Les jansénistes empruntaient à Augustin et à Paul cette criante iniquité du fatalisme providentiel.

184-.. *Le Quaker, l'Anglican, le Puritain.* Voir les *Lettres anglaises* de Voltaire.

184-34. *In, cum, sub :* dans, avec, sous le pain eucharistique. Les luthériens y admettaient la présence réelle du Christ, mais en distinguant le pain du dieu. Les catholiques tiennent que l'hostie consacrée est Jésus lui-même. La différence est minime: cependant elle a servi de transition vers la doctrine des autres sectes protestantes qui ne voient dans le pain du sacrifice qu'une commémoration de la cène et, par suite, de Jésus.

185-24. *Allez renfermer tous ces pauvres fous.* Par malheur, ce sont eux qui, depuis Constantin (IVe siècle), font enfermer ceux qui ne sont pas fous.

XXIV. Mélinde et Sophronie, l'éducation des filles. (1765, *Nouveaux Mélanges*, tome III, nº 24.) Decroix veut que ce dialogue ait été écrit en 1761, alors que Voltaire achevait l'éducation de Marie Corneille, qu'il avait généreusement recueillie.

187-22. *Ce peu que j'ai de raison.* A méditer, par ce temps de Sacré-cœur.

XXV. Le chapon et la poularde. (1765, *Nouveaux Mélanges*, tome III, nº 39.) On donne cette charmante fantaisie, sans preuves, comme de 1763.

191-13. *On en avait rôti plus de vingt mille.* A l'adresse de l'Inquisition.

192-7. *Un beau livre contre les broches.* Traité *de l'abstinence de la chair des animaux.* Traduit en 1747 par Lévesque de Burigny.

193, 8-10. *Cette espèce de grange.* Une église. *Un homme qui parlait seul devant d'autres hommes qui ne parlaient point.* Excellente définition du prédicateur.

193-15. *Cette défense positive. Genèse*, voir la *Bible expliquée.*

XXVI. Tuctan et Karpos. (1765, *Dict. phil.*) A rapprocher du « pourvu que je porte mon bât », de Phèdre et de la Fontaine.

195, 7-8-14. *Agion pneuma.* Le Saint-Esprit; *tou patrou*, du Père, *tou viou*, du Fils.

XXVII. Osmin et Sélim. (1765, *Dict. phil.*, article *Nécessaire.*)

Aux prises avec la question de la nécessité, Sélim tergiverse. Tantôt, et c'est là le fond de sa pensée, il admet qu'il était « nécessaire à la nature divine qu'elle fît ce qu'elle a fait »; et dès lors à quoi bon une nature divine, puisqu'elle coïnciderait avec la nécessité des

choses? Tantôt, pour décharger Dieu de la responsabilité du mal, il cherche à distinguer entre permettre, vouloir et faire, ce qui exclut l'idée de nécessité. Aussi Osmin lui dit-il avec raison, p. 202, l. 17 : « Je croyais que vous m'instruiriez, et vous ne m'apprenez rien. »

XXVIII. Des païens et des sous-fermiers. (1765, *Nouveaux Mélanges.*)

203-3. *Les quarante colonnes de l'Etat.* « Oui, dit le marquis de Souvré, ils soutiennent l'Etat comme la corde soutient le pendu. » (Note de Kehl.)

203-10. « *Qui n'écoute pas l'Eglise.* » Mathieu, XVIII, verset 17.

XXIX. Lucien, Erasme et Rabelais. (1765, *Nouveaux Mélanges*, t. III, n° 32.)

Lucien, de Samosate, célèbre philosophe et polygraphe grec, auteur d'excellents dialogues, né à Samosate, en Assyrie, sur l'Euphrate, vécut entre 120 et 200 après J.-C. D'abord avocat à Antioche, il parcourut l'Asie Mineure, la Macédoine, la Grèce, l'Italie et la Gaule, faisant partout des lectures et des conférences.

Erasme, érudit, théologien, polygraphe, auteur des *Colloques* (1518) et de l'*Eloge de la Folie* (1508), (Gérard de Gérard, puis Désidérius, en grec Ερασμος), naquit à Rotterdam en 1467 et mourut à Bâle en 1536. Il était enfant naturel. Moine et prêtre malgré lui, il erra presque toute sa vie en France, en Angleterre, en Italie, en Brabant, en Allemagne et vint se fixer en 1521 à Bâle, puis en 1529 à Fribourg, enfin à Bâle pour y mourir, en 1535. Il écrivait en latin.

Rabelais (François), né vers 1490 à Chinon, mort probablement à Paris, vers 1553. Moine, médecin, curé, auteur de *Gargantua* et de *Pantagruel*, passa d'abbaye en abbaye, visita Rome, vécut à Montpellier, à Lyon, toujours suspect aux orthodoxes et protégé à grand'peine par François Ier, par Henri II, surtout par le cardinal de Châtillon. Ces trois grands penseurs ont tous les droits du monde à figurer dans la galerie des *Vagabonds*, peinte avec tant de verve par Mario Proth.

207-14. *Je passai pour être beaucoup plus plaisant que je ne l'étais.* Ici Erasme est Voltaire.

208-18. *Progeniem vitiosiorem.* Une race plus vicieuse encore. Horace, liv. III, ode VI, strophe dernière.

209-1. *Il n'était que prêtre.* Rabelais fut moine beaucoup plus longtemps qu'Erasme.

209-19. *Je dédiai mon livre à un cardinal.* Le *quart-livre* de Pantagruel est dédié au cardinal Odet de Châtillon.

211-36. Des *Torcheculs.* Chap. XII de Gargantua.

211-38. *Swift*, auteur du *Conte du Tonneau* et de *Gulliver*, un des plus grands humoristes anglais (1667-1745).

XXX. Les anciens et les modernes. (1765, *Nouveaux Mélanges*, tome III, n° 38.)

La scène se passe en 1753, après la reprise de *Castor et Pollux*, musique de Rameau, poëme de Gentil Bernard; il est fait allusion à Catherine II, qui ne monta pas sur le trône avant 1762; Mme de Pompadour mourut en 1764. Le dialogue paraît avoir été écrit peu de temps avant sa publication.

213-24. *Un de vos protégés.* Crébillon père.

215-22. *Un empire qui est plus vaste à lui seul... gouverné par une femme.* La Russie et Catherine II.

217-6. *Il est venu un homme.* Newton.

217-10. *Comme nos dames parfilent.* Le parfilage était alors le passe-temps à la mode (G. A.).

218, 16-17. *Secourir la vue affaiblie par l'âge.* Spina, religieux de Pise, inventa les lunettes. *Du salpêtre avec du charbon.* Schwartz, cordelier, inventa la poudre.

XXXI. Femmes soyez soumises a vos maris. (1765.)

G. Avenel suppose que cette conversation, rangée plus tard dans les *Facéties*, peut dater de 1767. Mais elle a été retrouvée par Beuchot au tome III des *Nouveaux Mélanges*, n° 23, après *Lucien*, *Erasme et Rabelais*. Il n'y a donc aucun doute sur la date de la publication.

220-1. L'abbé de Châteauneuf était le parrain de Voltaire. Mme de Grancey était morte en 1694, l'année même où naquit Voltaire.

221-30. *Femmes, soyez soumises.* Ainsi notre fameux article 213 procède du christianisme.

222-31. *Du côté de la barbe.* Molière, *Ecole des femmes*, acte III, scène 2.

223-32. *Mon frère qui a été douze ans ambassadeur.* Le marquis de Châteauneuf; Voltaire lui fut envoyé à l'âge de dix-neuf ans.

XXXII. Le papiste et le trésorier. (1766, *Dict. phil.*, article *Papisme*.)

XXXIII. André Destouches a Siam. (1766, in-12, quatrième supplément au *Philosophe ignorant*.)

André-Cardinal Destouches (1672-1749), auteur de l'opéra d'*Issé*, joué avec succès.

229-15. *Barcalon.* Ministre siamois.

230-3. *Talapoins.* Prêtres bouddhistes de Siam. Mais notez que Siam, ici, c'est la France.

230-5. *Dans la dernière guerre.* La guerre de sept ans.

230-14. *Quatre-vingt-dix mille* employés, commis des fermes, sur les exactions desquels on peut lire Taine, *Ancien régime*.

230-24. *Cinq ou six mille volumes sur les lois.* Il en est encore ainsi en Angleterre. Mais ne nous glorifions point. Autour de notre code, fort arriéré, la jurisprudence des

tribunaux crée tout un arsenal de précédents et de sophismes.

231-31. *Les enfants en sont privés.* La confiscation, si justement flétrie par Voltaire, plusieurs fois abolie par la Révolution, continue d'exister en France en matière de délit de chasse. La confiscation du fusil est fort illusoire et sans importance; mais il y a là une disparate blessante avec les principes d'un droit qu'on dit fondé sur la *propriété.* Ajoutez, chose plus grave, que l'administration se permet une foule de confiscations indirectes, qui ruinent sans remède, sans réparation possible, de petites et grandes industries. Quand donc ces sottises et ces iniquités seront-elles épargnées à la France?

231-36. *Les peuples de Lao.* Les Anglais. Voltaire est fort partial pour eux: et c'était de bonne guerre; mais il oublie trop que jusqu'à l'avénement de Guillaume III, l'histoire d'Angleterre n'a été qu'un tissu d'horreurs, de massacres, de supplices et de tortures.

232-19. *Aucune magistrature sans argent.* Maupeou supprima quelques années plus tard la vénalité des charges; mais la réforme ne dura pas longtemps (G. A.). Ce n'était qu'un expédient pour réduire les conseillers rebelles.

232-31. *Nos voisins... par-delà nos montagnes.* Les Italiens.

233-3. *Si un homme a volé.* Un fermier-général, un manieur d'argent. On aurait tort de croire que cet alinéa et les suivants n'aient qu'un intérêt entièrement rétrospectif. Notre Code pénal, sans doute, vaut mieux que les lois de l'ancien régime: mais déjà il est tout entier à refaire. Et l'Instruction criminelle!

234-9. *Pour faire connaître notre profonde sagesse.* Avis aux dupes volontaires qui, sou à sou, envoient des millions, sans y penser, à l'ennemi obstiné de la civilisation.

234-22. *Sammonocodom.* Buddha. Voir *Cu-su et Kou.*

234-25. *Trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté droit.* Souvenir d'Ezéchiel.

XXXIV. Dernières paroles d'Epictète. (1767, *Recueil nécessaire,* antidaté 1765; reproduit dans les *Nouveaux Mélanges,* tome VII, 1768. On pense que ce dialogue a pu être composé en 1763.)

Epictète, philosophe stoïcien, né à Hiéropolis, en Phrygie, vers le milieu du Ier siècle, mort peut-être en Epire, où il se retira en 90, quand Domitien bannit de Rome les philosophes. Epictète avait été esclave, puis affranchi, d'un garde de Néron, Epaphrodite.

Il a raison ici de redouter pour le monde romain la « nouvelle secte de Palestine »; mais il ne sent pas assez combien ses propres doctrines ont préparé d'adeptes au christianisme.

237-22. *Ils veulent qu'on apporte.* La première société

chrétienne a été communiste. (Voir à ce sujet *Jésus devant les conseils de guerre*, par Victor Meunier.)

238-2. *Un de leurs prosélytes.* Luc, auteur présumé des *Actes des Apôtres*, où est raconté l'horrible meurtre commis sur Ananias et Saphira.

Ibid.. *Qui pue horriblement.* Allusion à l'anagramme que Voltaire applique souvent à Frédéric le Grand, dont les goûts sont connus.

238-8. *Barjone.* Pierre.

239-3. *J'ai parlé à des hommes qui avaient parlé à des femmes qui...* Voilà en peu de mots la théorie du miracle.

240-8. *Imperium in imperio.* Un empire dans l'Empire. *Tout est perdu.* On l'a bien vu. Tant que l'Eglise sera reconnue par l'Etat, en tant que personne civile et puissance officielle, le mot de Voltaire devra être médité. Puisse-t-il nous éclairer sur le dangereux compromis de « l'Eglise libre dans l'Etat libre ».

XXXV. LE DOUTEUR ET L'ADORATEUR. (1767. *Recueil nécessaire.*)

Ce dialogue, qui doit être de la même date que le précédent, peut-être 1763, a été publié sous le nom de l'abbé de Tilladet. Voltaire a encore fait endosser à ce pseudonyme le traité intitulé *Tout en Dieu* (1772).

Il s'agit encore ici du dieu des bonnes gens et de la religion naturelle, le tout assaisonné de lardons salés contre le Christianisme et surtout le Catholicisme.

241-9. *Ce fou qui disait qu'une horloge ne prouve point un horloger.*

Maupertuis, et tous ceux qui pensent que comparaison n'est pas raison, et que, le monde n'étant ni une horloge, ni un édifice, l'horloger et l'architecte n'ont rien à faire ici. Voir aux *Facéties*, la *Diatribe du docteur Akakia.*

242-29. *Un pays où il n'y a point de cochons.* Qu'auraient fait les cochons en Judée? la chair de porc y était interdite.

243-1. *Quatre-vingt-dix ans après lui.* La période des Evangiles va de la prise de Jérusalem par Titus (70) à l'an 150 environ. Tout ce qui suit est la raison même; c'est la conclusion anticipée de toute l'exégèse moderne.

244-11. *Qu'il était trin.* Triple.

246-1. *Le voyage d'Astolphe dans la lune.* Un des plus ingénieux épisodes du *Roland furieux.*

248-30. Voir les *Questions de Zapata.*

249-9. *Chalcédoine... concile in trullo.* Concile que quelques-uns regardent comme le sixième, mais dont les papes ne voulurent jamais accepter les canons, le tenant pour un conciliabule d'évêques faibles ou hérétiques, assemblés sans l'autorisation pontificale (G. A.).

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE . . . . . v à xx

I. Mme de Maintenon et Mlle de Lenclos . 1

II. Un plaideur et un avocat 6

III. Un philosophe et un contrôleur général des finances. 11

IV. Marc-Aurèle et un récollet 19

V. Des embellissements de la ville de Cachemire 24

VI. Timon. Sur le paradoxe que les sciences ont nui aux mœurs. . . . 31

VII. Un brachmane et un jésuite. Sur la nécessité et l'enchaînement des choses 34

VIII. Lucrèce et Posidonius. 39

IX. Dialogues chrétiens ou Préservatif contre l'*Encyclopédie*

I. Entre un prêtre et un encyclopédiste. 55

II. Entre un prêtre et un ministre protestant. 61

X. Conversation de M. l'intendant des Menus avec M. l'abbé Grizel. . . 69

XI. Entre un sauvage et un bachelier. . . 87

XII. Ariste et Acrotal 99

XIII Dialogue entre un mourant et un homme qui se porte bien. 101

XIV Relation d'une dispute de controverse à la Chine 104

XV. Catéchisme de l'honnête homme, ou Dialogue entre un Caloyer et un homme de bien, traduit du grec vulgaire par D. J. J. R. C. D. C. D. G. 107
XVI. Catéchisme chinois, ou Entretiens de Cu-Su, disciple de Confutzée, avec le prince Kou, fils du roi de Low, tributaire de l'empereur chinois Gnenwan, 417 ans avant notre ère vulgaire, traduit en latin par le P. Fouquet, ci-devant ex-jésuite. . 130
XVII. Catéchisme du curé, ... 152
XVIII. Catéchisme du Japonais. 157
XIX. Logomacos et Dondindac 164
XX. Bambabef et Ouang, ou S'il faut user de fraudes pieuses avec le peuple. 168
XXI. A et B, sur la Liberté. 173
XXII. Bolmind et Medroso, sur la Liberté de penser. 178
XXIII. Galimatias dramatique 183
XXIV. L'éducation des filles. 186
XXV. Dialogue du chapon et de la poularde . 189
XXVI. Catéchisme du jardinier, ou Entretien du bacha Tuctan et du jardinier Karpos. 195
XXVII. Osmin et Sélim, sur la Nécessité . . 199
XXVIII. Des païens et des sous-fermiers . . . 203
XXIX. Lucien, Erasme et Rabelais. 206
XXX. Les anciens et les modernes, ou la Toilette de madame de Pompadour 213
XXXI. Femmes, soyez soumises à vos maris, ou l'abbé de Châteauneuf et la maréchale de Grancey 221
XXXII. Le papiste et le trésorier 226
XXXIII. André Destouches à Siam 229
XXXIV. Les dernières paroles d'Epictète à son fils.. 236
XXXV. Dialogue du douteur et de l'adorateur. 241

NOTES ET VARIANTES 250

Ouvrages de M. André Lefèvre :

POÉSIE.

— *La Flûte de Pan*, 1861, in-18, Dentu.
Seconde édition augmentée, 1863, in-18, Hetzel.

— *La Lyre intime*, 1864, in-18, Hetzel.

— *Virgile et Kalidâsa. Les Bucoliques de Virgile*, 1865, in-18, Hetzel.

— *L'Epopée terrestre*, 1867, in-18, Marpon.

— *De la Nature des Choses*, traduction en vers français du poëme de Lucrèce, avec Introduction et Sommaires, 1876, grand in-8°, Sandoz et Fischbacher.

VOYAGES ET ARTS.

— *La Vallée du Nil*, en collaboration avec M. Henri Cammas, 1861, in-18, Hachette.

— *Les Merveilles de l'Architecture*, quatre éditions, in-18, Hachette.

— *Les Parcs et les Jardins*, deux éditions in-18, Hachette.

HISTOIRE.

— *Les Finances de Champagne aux* XIIIe *et* XIVe *siècles*, 1858, in-8°.

— (Histoire de France Bordier-Charton) : Charles V, Charles VI, Charles VII, Louis XI, Napoléon Ier.

— *Le Vrai Napoléon Ier*, 1871-1877, in-16, Decaux.

— *Les Finances particulières de Napoléon III*, d'après les papiers des Tuileries, 1871-1874, in-18, Rouquette.

PHILOSOPHIE.

— *La Pensée nouvelle*, 2 vol. grand in-8°, 1867-1868. (En collaboration avec MM. Louis Asseline, A. Coudereau, Ch. Letourneau, Paul Lacombe, Yves Guyot.)

— *Essais de critique générale*. — I. *Religions et Mythologies comparées*. — II. *Etudes de Linguistique et de Philologie*, 1876-1877, 2 vol. in-18, Ernest Leroux.

CRITIQUE. (Collection Jannet-Picard.)

— *Les Lettres persanes*, texte revu d'après les éditions originales, avec Préface, Notes, Variantes, Index, 1873, 2 vol in-16, Lemerre.

— *Les Contes de Perrault*, texte de 1697, avec Introduction, Essai sur la Mythologie dans les contes, Notes, Variantes, Bibliographie, 1875, 1 vol. in-16, Lemerre.

— (Sous presse). *Dialogues de Voltaire*, Introductions, Notes et Index, tomes II et III, 1877-1878.

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY.

BIBLIOTECA

NOUVELLE COLLECTION

JANNET-PICARD

Volumes elzéviriens in-16 à 1 fr. le volume

ŒUVRES AUTHENTIQUES

ÉLUCIDÉES PAR DES PRÉFACES, NOTES, NOTICES, VARIANTES TABLES ANALYTIQUES, GLOSSAIRES, INDEX

VILLON. — Œuvres complètes. . . . . 1 vol.
CAYLUS (Mme de). — Souvenirs. . . . . 1 vol.
CONTES FANTASTIQUES — Diable amoureux, Démon marié, Merveilleuse histoire . . . . . 1 vol.
LA PRINCESSE DE CLÈVES. . . . . 1 vol.
MALHERBE. — Poésies complètes. . . . . 1 vol.
MANON LESCAUT. . . . 1 vol.
LA FONTAINE. — Contes et nouvelles . . 2 vol.
LA FONTAINE. — Fables. 2 vol.
DAPHNIS et CHLOÉ . . 1 vol.
RESTIF DE LA BRETONNE. — * Contemporaines mêlées 1 vol.
** — du commun 1 vol.
*** — par gradation 1 vol.
REGNIER. — Œuvres complètes. . . . . 1 vol.
HEPTAMÉRON DES NOUVELLES DE LA REINE DE NAVARRE. . . . . 2 vol.
RABELAIS. — Œuvres complètes (Notes et Glossaire). . . . . 7 vol.
AVENTURES DE TIL ULESPIÈGLE . . . . . 1 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. — Paul et Virginie. . . . . 1 vol.
PERRAULT. — Contes 1 vol.
LE SAGE. — Le Diable boiteux . . . . . 2 vol.
LA CÉLESTINE, par Fernando de Rojas, traduction de l'espagnol par Germond de Lavigne. 1 vol.
CLÉMENT MAROT. — Œuvres complètes. 4 vol.
DIDEROT. — Œuvres choisies:
* Le neveu de Rameau . . . . . 1 vol.
** Pensées philosophiques. . . . . 1 vol.
*** La Religieuse. . . 1 vol.
**** Jacques le fataliste 1 vol.
LE ROMAN DE JEHAN DE PARIS, roi de France, revu sur deux manuscrits de la fin du XVe siècle, par ANATOLE DE MONTAIGLON. . . . . 1 vol.
MOLIÈRE (Notes de Louandre). . . . . 8 vol.
CHÉNIER. Poésies. . . 1 vol.
Le Roman bourgeois, par A. FURETIÈRE. 2 vol.

PARIS. — IMP. C. MARPON ET E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

a39003 003330296b

CE PQ 2072
.L43D5 V001
COO VOLTAIRE, FR DIALOGUES ET
ACC# 1218545